

ARCHIVES
DU
FUTUR



ÉMILE VERHAEREN

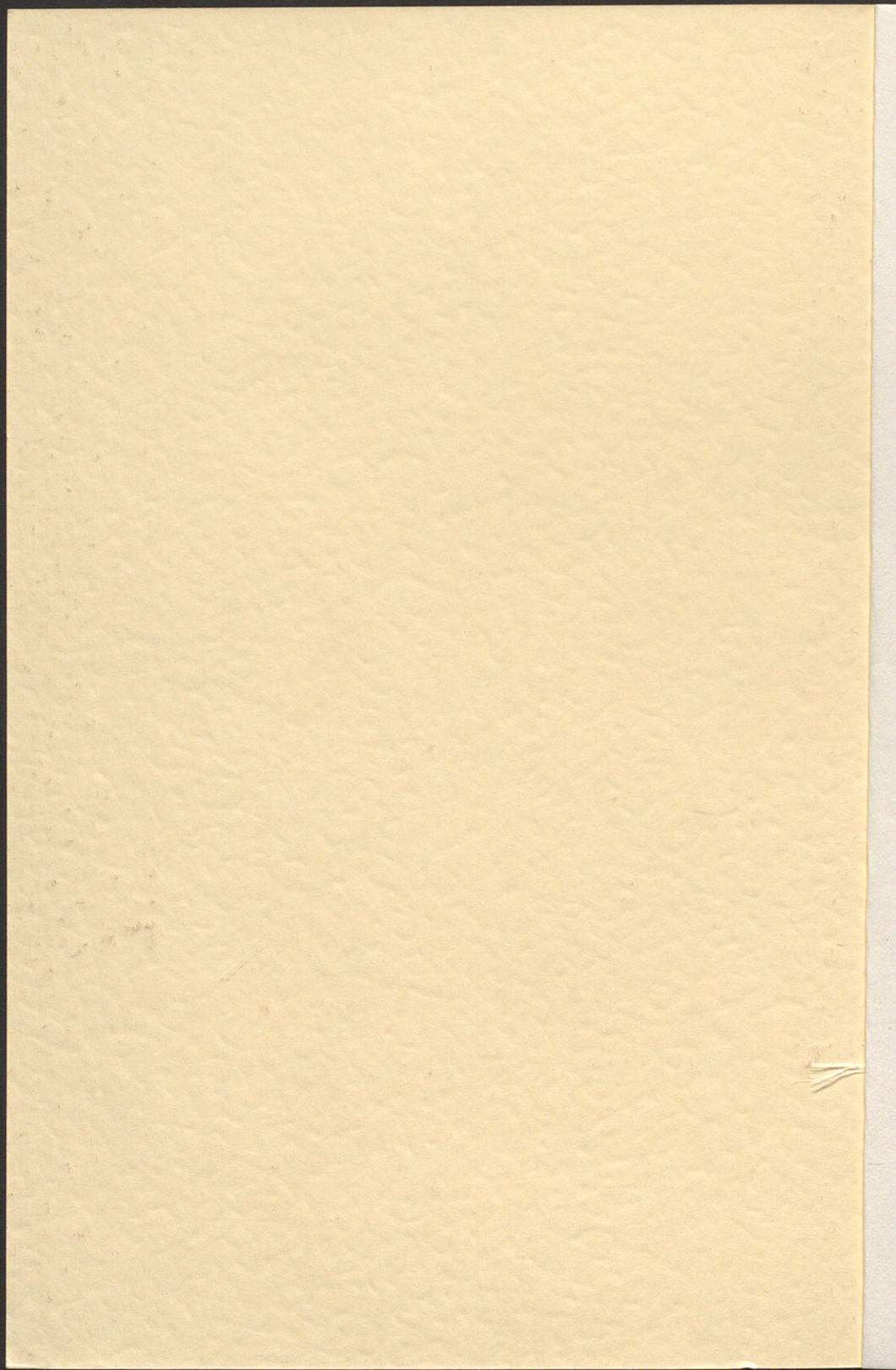
POÉSIE COMPLÈTE 1

LES SOIRS
LES DÉBÂCLES
LES FLAMBEAUX NOIRS

Édition critique établie et présentée par
MICHEL OTTEN



ÉDITIONS
LABOR



MLP 010802/1

Poésie complète 1

Les Soirs
Les Débâcles
Les Flambeaux noirs

© Editions Labor et
Archives et Musée de la Littérature, 1994

Couverture :
Maquette : Megara
Illustration : Georges Lemmen, aquarelle,
août-décembre 1891, 22 x 18,5 cm

Photocomposition et mise en page :
Atelier Ledoux

Imprimé en Belgique
ISBN 2-8040-0908-4
D/1994/258/28

Publié avec l'aide de la
Communauté française de Belgique

Émile Verhaeren

Poésie complète 1

Les Soirs

Les Débâcles

Les Flambeaux noirs

Édition critique établie et présentée par

MICHEL OTTEN

Professeur à l'Université catholique
de Louvain

Archives du Futur



Émile Verhaeren

À la mémoire de Joseph Hanse

Poésies complètes I

Les Sèves

Les Diables

Les Fumées sans

Éditions de la Librairie de la Ville de Paris

Michel Cuvier

Éditions de la Librairie de la Ville de Paris

de Paris

1928

1928

Archives du Laboratoire

1928

1928

Avant-propos

La présente édition critique des trois recueils poétiques d'Émile Verhaeren, que la mémoire des hommes retient parfois sous l'appellation de Trilogie noire, donne des Soirs, des Débâcles et des Flambeaux noirs l'ultime version établie par le poète pour l'édition complète de ses recueils. À travers le relevé des variantes des précédentes versions, elle permet par ailleurs aux lecteurs et aux chercheurs de percevoir l'important travail de réécriture, voire de recomposition, auquel se livra l'écrivain tout au long de sa carrière. Les poèmes qu'il finit par exclure sont ainsi repris en appendice.

La décision de recourir au terminus ad quem plutôt qu'au terminus a quo fut longuement discutée au sein des Archives et Musée de la Littérature qui décidèrent toutefois, à la fin des années quatre-vingt, de tenter de mener à bien le projet d'édition critique que Joseph Hanse appelait de ses vœux dès 1955 et de le faire en suivant les principes qu'il avait alors établis, principes qui privilégient la version la plus « classique » du texte. Feu notre président eut encore la chance de participer à ces discussions qui devaient aboutir à la réalisation d'un dessein dont il avait jadis posé les premiers jalons. Avec la collaboration de Michel Otten, il avait en effet mis en œuvre une série de mémoires de licence qui firent les beaux jours de certains étudiants de l'Université catholique de Louvain. Il convient de le signaler, de s'en réjouir et de les remercier.

Le choix auquel nous fûmes confrontés était particulièrement malaisé pour ce qui est du premier volume par lequel s'ouvrirait notre entreprise. La

forme plus heurtée de la version originale correspondait en effet assez bien à l'univers ressassant, mortifère et martelé, de La Trilogie des « Soirs ». Nous finîmes par nous en tenir aux principes généraux établis par Joseph Hanse dans son article Pour une édition critique de Verhaeren, article qu'il reprit dans son dernier volume Naissance d'une littérature paru également dans la collection Archives du Futur (1992).

Cette perspective présente d'une part l'avantage de la cohérence et, de l'autre, celle de la fidélité aux volontés de l'auteur. Du fait même de l'apparat critique auquel elle recourt, la méthode retenue laisse à l'histoire littéraire le loisir et le soin de juger : elle se contente de livrer les matériaux visibles du chantier de l'écrivain. Les amateurs de Verhaeren ne seront donc pas dispensés de se reporter, selon leur goût, aux différents états des textes, tant pour des lectures publiques que pour des lectures privées. Nous espérons seulement les rendre sensibles à la variété des solutions et les inciter à un choix conscient là où prévalaient jusqu'ici les charmes et les aléas de l'édition disponible.

L'immense travail de réécriture auquel s'est livré le poète nous a amenés à nous limiter à cet aspect de son travail créateur. Il n'est donc fait appel dans cette édition critique ni pour La Trilogie des « Soirs » ni pour les autres recueils aux manuscrits autographes existants. Le chercheur peut aisément consulter ceux que conservent les Archives et Musée de la Littérature¹ et les compléter par ceux qui proviennent de la donation Vandevor au Musée Plantin-Moretus d'Anvers ou qui se trouvent dans les collections de M. Carlo de Poortere. Un vaste champ d'investigation demeure donc ouvert.

S'occuper de ce laboratoire eût impliqué une démarche différente de celle qui avait été engagée. La présente édition, qui est celle des différents états de la « volonté » du poète, permet en tout cas de mesurer l'évolution de sa sensibilité, de son rapport à la langue et, parfois, de sa vision du monde. Loin de constituer un cas singulier pour l'époque – il suffit de songer à Claudel –, les reprises du texte renvoient, à la différence de celui qui est à l'œuvre dans les manuscrits, à un aspect plus social – et donc moins individuel – de l'activité créatrice. Le mélange des deux aspects risquait de con-

1. On peut y consulter aussi des recueils d'épreuves et des exemplaires abondamment corrigés.

duire à la confusion. Il eût rendu la lecture d'une extrême complexité.

En agissant comme elle le fait, cette édition se veut en outre conforme à la pensée de celui qui attira l'attention sur la nécessité d'un tel travail critique, feu Joseph Hanse. Elle est d'ailleurs dédiée à sa mémoire. Elle dépasse cependant le cadre qu'il avait jadis fixé puisqu'elle se propose de rendre compte également, au fil des ans, de la production théâtrale de Verhaeren, de ses textes en prose, de ses contributions critiques, et même de ses correspondances.

Le deuxième volume de l'entreprise est par exemple consacré aux rapports épistolaires que Verhaeren entretint avec Stefan Zweig. À travers ses notes, il cherche à préciser les liens du poète avec l'Europe germanique. Contribution par excellence à l'histoire de l'esprit européen du début du siècle, le magistral travail accompli par Fabrice van de Kerckhove permet de suivre tout autant la vie de la traduction des œuvres du poète des Forces tumultueuses. Il lève également certains coins du voile sur les relations difficiles de l'écrivain austro-hongrois et de Marthe Verhaeren, relations qu'envenimèrent la tragédie du 2 août 1914, le décès du poète et les influences « éclairées » de certains écrivains de renom, Gide notamment.

C'est toutefois par le travail de Michel Otten, pionnier de l'aventure avec les étudiants de Louvain l'ancienne, que s'ouvre, comme il se doit, cette édition critique. Le travail de vérification minutieuse et de reprise en mains de ce gigantesque corpus de travaux universitaires fut réalisé grâce à une importante subvention du Fonds du Développement scientifique de l'Université catholique de Louvain que nous remercions très vivement. Il est aussi le fruit du travail des fidèles collaborateurs de Michel Otten, Michel Lisse et Jean-Benoît Gabriel, dont l'aide fut précieuse pour l'établissement de l'apparat critique. Nous tenons à les remercier en son nom et au nôtre.

Entreprise de longue haleine, la présente édition espère donner de l'œuvre d'Émile Verhaeren une perception globale et minutieuse à la fois, à la hauteur du travail « tentaculaire » qui fut le sien. Elle sera le fruit du labeur de nombreux collaborateurs. C'est une belle occasion de créer un véritable espace scientifique à une époque où le pluralisme est trop souvent un masque et un vain mot. L'heure n'est-elle pas venue de prendre une exacte mesure, dans ses parts d'ombre comme dans ses zones de lumière et

de dynamisme, d'une œuvre qui fit date en Europe ; qui finit, en Belgique, par devenir – pour un temps du moins – un point de référence national ; et qui participa de l'espérance humaniste et sociale du tournant du siècle ?

Cette « fin de siècle » ne cesse de développer, aujourd'hui encore, les effets de ses contradictions. Ne voit-elle pas resurgir les haines nationales que le poète, dans ses belles années, avait cru destinées à disparaître, et dont le déchaînement le traumatisa lors de la déclaration de guerre du Reich à la Belgique ? Elle est plus que jamais à interroger dans ses diverses strates comme dans ses contrastes.

Une telle enquête et une telle réflexion supposent l'établissement précis des documents, et cela dans les divers états de leur apparition. Tel est le sens de notre entreprise. En y adjoignant les correspondances, et en faisant appel à tous ceux qui pourront nous amener de nouveaux documents, les Archives et Musée de la Littérature désirent contribuer activement à cette quête de notre passé commun d'Européens. Cette quête est aussi, indissociablement, celle de notre propre passé. La chance veut que nos collections possèdent bon nombre d'archives de cette figure emblématique. Les paradoxes de la fortune font en outre qu'il s'agit d'un de ces francophones de Belgique du tournant du siècle pour lesquels le métissage des cultures n'apparaissait pas comme un crime.

Comme la publication de la correspondance de Michel de Ghelderode, due elle aussi à un disciple de Joseph Hanse, Roland Beyen, ce travail constitue un enjeu qui mise sur le long terme. Il contribuera, je l'espère, à donner une image plus précise de l'apport d'une des plus vieilles cultures francophones non françaises à l'espace européen et à l'invention plurielle de la langue française.

MARC QUAGHEBEUR

Directeur des Archives et Musée de la Littérature

Introduction

Lorsqu'Émile Verhaeren publie *Les Soirs*, en 1888 à Bruxelles¹, il n'est plus un inconnu dans le monde des lettres. *Les Flamandes*, en 1883, puis *Les Moines* publiés à Paris en 1886, ne sont pas passés inaperçus. Par ailleurs, Verhaeren se fait remarquer par l'activité intense qu'il déploie dans les journaux et dans les revues littéraires. Il est de *La Jeune Belgique* (qui prône l'art pour l'art), dès les débuts (1881), mais il collabore aussi à *L'Art Moderne* (qui défend l'art social), fondé la même année par Edmond Picard, lettré et grand juriste, chez qui le poète fait son stage d'avocat. Peu après, on trouve sa signature dans *La Revue Indépendante*, *La Nation*, *La Société Nouvelle*, *La Revue Artistique*, *Le Progrès*, bien d'autres encore.

Dans ces divers périodiques, il multiplie les comptes rendus d'expositions de peinture, les recensions de livres, les récits de voyage. Car Verhaeren voyage beaucoup, en outre, à travers toute l'Europe, en ces années-là, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Espagne. Il visite les capitales, ne manque aucun musée.

On voit donc que Verhaeren mène une vie très active entre 1886 et 1890, malgré les diverses maladies qui l'accablent durant cette période

1. On peut hésiter sur la date qu'il convient d'attribuer aux *Soirs*. La page de titre de l'édition originale donne 1888, cependant que l'achevé d'imprimer précise que le volume est sorti de presse le 1^{er} janvier 1888. Dans l'édition définitive, Verhaeren date le recueil de 1887.

(maladies qui lui fournissent le point de départ des *Soirs* et des deux recueils qui suivront).

Il collabore surtout aux jeunes revues symbolistes : *Les Écrits pour l'Art*, *La Wallonie*, *La Revue Rouge*, *Floréal*. C'est que, en 1886-1887, l'apparition du Symbolisme est le grand événement dans le monde artistique et Verhaeren se déclare d'emblée séduit par l'esthétique nouvelle, dans un article d'avril 1887². Avec quelques autres Belges, Rodenbach, Maeterlinck, Mockel, il fréquente d'ailleurs les célèbres mardis de Mallarmé.

Le Symbolisme jouera un rôle considérable dans l'évolution poétique de Verhaeren, telle qu'elle se manifeste à travers *Les Soirs*, puis *Les Débâcles* (1888) et *Les Flambeaux noirs* (1891) destinés à former avec *Les Soirs* une trilogie originale. Le Symbolisme permettra à Verhaeren de devenir lui-même, d'accéder à un lyrisme personnel (il vient du Parnasse), de libérer son vers, de donner à ses images ce halo d'indécision qui en constituera la charge symbolique.

Au départ, la trilogie ne se signale pas par une grande originalité. *Les Soirs* brossent une série de paysages empreints de pessimisme, comme on en trouve chez les Décadents de la même époque, Rodenbach (à qui *Les Soirs* sont dédiés), Moréas ou Laforgue. Mais, Verhaeren le sait, le pessimisme n'est qu'une première étape qu'il faut dépasser. Sous l'influence d'écrivains et surtout de peintres, il va découvrir, dès *Les Débâcles*, une voie pour approfondir la douleur, en faire une expérience de soi et bientôt l'occasion d'un combat héroïque.

Le grand initiateur est Baudelaire, que Verhaeren relit en 1887 et qui lui apprend qu'il faut devenir le « bourreau de soi-même »³. Au cours d'un voyage en Allemagne en 1886, Verhaeren avait déjà été frappé par le paroxysme qu'atteignait la peinture de Grünewald dans la représentation du corps torturé. À la leçon du vieux maître viendront s'ajouter les suggestions de Delacroix (sur « la vie convulsée »), puis de Gustave Moreau, d'Odilon Redon (qui illustrera la trilogie), de Fernand Khnopff enfin, dont le poète envie l'art « torturant, torturé ».

On ne s'étonnera pas que la trilogie abonde en images violentes et sanglantes, puisque les principaux inspireurs de Verhaeren sont des

2. *Le Symbolisme*, paru dans *L'Art Moderne* du 24 avril 1887. Repris dans É. VERHAEREN, *Impressions. Troisième série* (Paris, Mercure de France, 1928), pp. 113-116.

3. *Charles Baudelaire*, paru dans *L'Art Moderne* du 3 juillet 1887. repris dans É. VERHAEREN, *Impressions. Troisième série* (Paris, Mercure de France, 1928), pp. 5-22.

peintres. C'est d'ailleurs à trois de ses amis peintres que sont dédiées *Les Débâcles* : Théo Van Rysselberghe, Willy Schlobach et Dario de Regoyos.

Discrètement diffusée à Bruxelles et à Paris, la trilogie reçut un accueil favorable dans les quelques revues littéraires qui lui consacrèrent un compte rendu. Même *La Jeune Belgique*, pourtant hostile aux recherches nouvelles, recense longuement et avec sympathie chacun des recueils de son ancien collaborateur. Ce n'est que plus tard, à partir de 1892, lorsqu'une véritable croisade antisymboliste se déclenche sous l'impulsion de *La Jeune Belgique* précisément, qu'on reprochera à Verhaeren son style, ses audaces, ses outrances. Pour le moment, tout le monde est frappé par l'originalité et la force des recueils de la trilogie. Chacun est conscient d'être en présence d'une personnalité poétique qui ouvrira à la poésie des voies insoupçonnées.

The first part of the book is devoted to a general introduction to the subject of the history of the English language. It discusses the various influences that have shaped the language over time, from Old English to Modern English. The author also touches upon the geographical spread of the language and the role of literature in its development.

The second part of the book is a detailed study of the English language in the Middle Ages. It covers the period from the Norman Conquest to the late 15th century. The author examines the changes in grammar, vocabulary, and pronunciation that took place during this time. He also discusses the influence of French and Latin on the English language.

The third part of the book is a study of the English language in the early modern period. It covers the period from the late 15th century to the late 17th century. The author discusses the influence of the Renaissance and the Reformation on the English language. He also examines the role of the printing press in the development of the language.

La trilogie des « Soirs »

On le sait, Verhaeren souffrit de diverses maladies, entre 1884 et 1890. Elles le conduisirent parfois au bord de la neurasthénie. Influencés par ces données biographiques, impressionnés aussi par la force des images tragiques de la trilogie des *Soirs*, la plupart des commentateurs ont voulu faire de celle-ci une « trilogie noire », c'est-à-dire l'évocation fidèle d'une crise, aggravée de recueil en recueil, crise d'un être terrassé par la maladie, la douleur et le désespoir⁴. Cela conduit nécessairement à chercher dans les recueils postérieurs les éléments d'une renaissance.

Cette interprétation simplifie par trop un univers poétique beaucoup plus riche. Elle néglige aussi les déclarations explicites de Verhaeren, dans sa correspondance de l'époque et surtout dans l'importante *Confession de Poète*⁵. En parlant de ce qu'il cherchait à réaliser dans sa trilogie, Verhaeren n'a cessé de répéter que la maladie, la douleur ou le pessimisme n'étaient pour lui que des étapes, des expériences, à partir

4. Les commentateurs plus récents échappent à ce travers. Dans son étude « *Se torturer savamment* » : une lecture schopenhauerienne de la trilogie noire, Christian Berg montre très bien le caractère construit et maîtrisé de l'expérience relatée dans la trilogie (in *Émile Verhaeren*, édité par P.E. KNABE et R. TROUSSON, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1984, pp. 51-66). De même, Paul Aron (dans *Les Écrivains belges et le socialisme (1880-1913)*, Bruxelles, Labor, 1985) insiste avec justesse sur le fait que Verhaeren développe des thèmes littéraires qui sont ceux de son époque. Notre interprétation de la trilogie recoupe fréquemment celles de C. Berg et de P. Aron.

5. É. VERHAEREN, *Confession de Poète*, paru dans *L'Art Moderne*, 9 mars 1890. Repris dans É. VERHAEREN, *Impressions. Première série* (Paris, Mercure de France, 1926), pp. 9-16.

desquelles il importait de *réagir*⁶. Car l'action, et surtout l'action héroïque lui ont toujours paru des exigences fondamentales.

Relus à la lumière de ces déclarations, les recueils de la trilogie se révèlent beaucoup plus complexes qu'on ne l'a dit. À travers les expressions de souffrance et de désespoir, on peut y déceler l'ébauche d'une positivité, c'est-à-dire les éléments neufs qui tirent de la crise elle-même les moyens de sortir de la crise, le fragile fil rouge qui permettra la remontée après la descente aux enfers.

LES SOIRS

Dans *Les Soirs*, le drame du poète n'apparaît que très indirectement, car le recours à la première personne y est exceptionnel.

Avant tout, *Les Soirs* brossent un paysage caractéristique, extrêmement stylisé. Ce ne sont que plaines immenses, marais sinistres, grands-routes interminables avec leurs rangées d'arbres à perte de vue, rocs sauvages. Cet espace est qualifié d'« immense », d'« infini » et de « vide » ; c'est un espace sans repères, sans orientation, aux horizons barrés, plongé dans un silence inquiétant, que quelques bruits insolites, venus de « très loin », viennent encore perturber. L'hiver y règne en maître avec son gel, ses étendues de neige, sa désolation.

Conformément au titre du recueil, ce paysage est toujours contemplé le soir, c'est-à-dire au moment où la lumière s'éteint, où les couleurs virent au pâle, où les quelques rares bruits se meurent. C'est donc un monde en décomposition et Verhaeren fait de celui-ci le symbole de la mort dans ce qu'elle a d'irréparable et de désolant, de l'anéantissement qui survient lorsque la lassitude l'emporte et que toute vie capitule.

L'ensemble du paysage peut devenir de ce fait l'incarnation de la *douleur* et du *désespoir* ; cela apparaît nettement dans certaines images qui glissent une notation humaine dans le décor ;

Et par cette douleur des campagnes

(*Les Complaintes*)

6. « Le pessimisme n'est qu'une étape banale vers un état d'âme plus aigu » (*Confession de Poète*, p. 11).

Rocs de désespoir immensément tordus vers le ciel...
Rocs de douleur humaine

(*Tourment*)

L'âme des pays du Nord... tord ses désespoirs

(*Les Vieux Chênes*)

Ceux qui sont en harmonie avec ces paysages, ceux dont ces décors disent le drame sont mis en scène dans le premier et dans le dernier poème du recueil : ce sont « les malades » et les « vaincus ». Ils se ressemblent profondément : ils ont rêvé, ils ont désiré, mais mal, sans force, sans orgueil suffisant. Maintenant, ils sont profondément las, brisés, ils « fixent la mort », ils l'invoquent chaque soir.

Quant au poète, nous l'avons dit, il apparaît peu et discrètement. Ça et là, des apostrophes l'associent au décor : « ô mon âme des soirs » (*Ressouvenir*), « ô mon âme du soir » (*Londres*). Le *je* est très rare. Certes, il est au centre d'*Insatiabilité*, mais ce poème aborde un thème exceptionnel dans *Les Soirs*, celui du « bourreau de soi-même » (ce sera le thème moteur des *Débâcles*) :

La joie, enfin, me vient de souffrir par moi-même,
Parce que je le veux, – et je m'excite aux pleurs
Que je répands, et mon orgueil tait mon blasphème

Il n'y a donc pas que la lassitude désespérée et la fascination complice pour la mort dans *Les Soirs*. Les germes d'un mouvement de réaction sont présents ; l'orgueil n'a pas dit son dernier mot. Il n'en reste pas moins que, pour l'essentiel, *Mourir*, l'avant-dernier poème, dit clairement, dans un souhait exacerbé, ce que les autres poèmes suggèrent :

Mourir, mon corps, ainsi que l'automne, mourir !

Beaucoup de commentateurs ont été frappés par les images religieuses et spécialement christiques qui ne sont pas rares dans *Les Soirs*. Elles n'expriment aucune nostalgie religieuse (le refus de Dieu est net, dès ce recueil), mais ont plutôt une fonction d'amplification. La mort tragique et le consentement à la mort sont au cœur de la Passion du Christ. Verhaeren, éduqué dans une religion qui mettait l'accent sur la fécondité de la douleur, trouve dans les images de la Passion de grandes références

culturelles qui donnent à sa propre expérience une aura et comme une caution ; les Soirs, tels qu'il les vit, sont une nouvelle Passion :

Les soirs crucifiés sur l'horizon, les soirs
Saignent dans les marais leurs douleurs et leurs plaies.
... Et voici Golgotha surgir...

(Humanité)

LES DÉBÂCLES

Les Débâcles ont toujours été lues comme une suite aggravée de la crise des *Soirs*. Pourtant, une différence essentielle caractérise ce nouveau recueil : il est construit sur une structure contrastée. Une bonne douzaine de poèmes reprennent les paysages morbides des *Soirs* et poursuivent donc le mouvement fataliste vers la mort. Sur cette toile de fond, se détachent huit poèmes qui développent une réaction violente (amorcée dans *Les Soirs*) en prêchant la torture volontaire de soi-même.

Voyons d'abord les décors. La situation des *Soirs* s'est dégradée : le paysage est plus tragique, plus pathétique, s'il est possible. Cette fois, c'est la pleine nuit ; il est minuit :

Minuit gèle mon cœur, mes pleurs, ma voix

Tout se démembre, le corps comme le paysage :

Cela se perd, cela s'en va, cela se disloque

La blessure, la maladie sont partout ; le sang colore tout spectacle :

L'horizon c'est du sang, du pus et de la lèpre
Les chemins sont rougis de sang

L'être se sent lentement pourrir :

Pourrir, immensément emmaillotté d'ennui

Enfin, la folie s'approche dangereusement :

Je sens pleurer sur moi l'œil blanc de la folie

C'est contre ce lent anéantissement morbide que réagissent les poèmes du « bourreau de soi-même ». Presque toujours, on a voulu voir dans ceux-ci une pathologie de plus qui affectait le sujet. C'est ignorer tout à fait le projet lucide et volontaire, clairement affirmé par Verhaeren à diverses reprises, et notamment dans *La Confession de Poète*. Rappelons ce passage : « Un mal survient, exagérez-le : vous en êtes le maître ; une peine vous plombe, provoquez-la, intensifiez-la : vous en sortez trempé et fier » (p. 11). Et plus loin : « La maladie qui n'est que physique, je l'ai presque cultivée, parce qu'elle me jetait en des situations morales que je recherchais pour ma bataille. »

C'est bien le programme qu'on retrouve dans le premier poème des *Débâcles*, en un langage seulement un peu plus pathétique :

Le fort, écoute, il dit :

Sois ton bourreau toi-même ;

À personne, jamais. Donne ton seul baiser

Au désespoir ; et vis ton morose anathème.

Force ton âme, éreinte-la contre l'écueil :

Les maux du cœur qu'on exaspère, on les commande ;

(*Dialogue*)

Tous les poèmes consacrés à ce thème central du recueil l'assurent : ce cruel travail sur soi-même, c'est le seul « héroïsme » encore concevable, c'est-à-dire la seule victoire qui soit offerte à celui qui est enfermé dans la douleur. Le moteur de cette réaction, maintes fois nommé, c'est *l'orgueil*, la passion de se dépasser et donc de s'inventer.

À diverses reprises, le poète affirme que cette autoflagellation se fait avec pour seul horizon « le vide et la mort ». Cette formule, qui paraît nihiliste, peut cependant recevoir une interprétation plus souple, dans le contexte même de la trilogie. La mort qui est vraiment souhaitée par le poète, lorsqu'il se reprend, c'est la mort de tout passé qui pèse, qui emprisonne et dont il faut se délivrer ; quand au vide, il peut être le lieu par excellence de la création la plus radicale, de l'invention la plus inattendue, celle qui ne doit rien au passé. Verhaeren est tout entier tendu vers un avenir qui n'a pas encore de nom.

Comme *Les Soirs*, *Les Débâcles* ont volontiers recours aux images chrétiennes pour orchestrer leur thématique nouvelle. (Par contre, celles-ci seront absentes dans *Les Flambeaux noirs*) :

Vierge, je veux nouer mes tortures en moi :
Comme jadis les grands chrétiens, mordus de foi,
S'émaciaient avec une ferveur maligne

(Dialogue)

Le projet est clair : le Christianisme (comme d'autres religions) a pu exalter non seulement la douleur, mais aussi celle qu'on s'inflige à soi-même. Cette tradition prestigieuse ne peut-elle être, pour le projet des *Débâcles*, à la fois un modèle et une justification ? C'est pourquoi l'ultime souhait du poète, dans *La Couronne*, est de s'égalier au Christ aux outrages :

Et je voudrais aussi ma couronne d'épines !

LES FLAMBEAUX NOIRS

Dans *Les Flambeaux noirs*, la perspective change notablement. Le centre du recueil n'est plus occupé par la décomposition du sujet et ses réactions d'autoflagellation. Cette fois, c'est toute la civilisation occidentale qui est mise en scène et mise en cause.

Comme les recueils précédents, quelques poèmes servent encore de décor à l'agonie finale du sujet. La nouveauté est que le paysage, toujours nocturne, est littéralement pétrifié (ou gelé). La pierre suggère nettement la dalle funéraire. Tout se passe comme si le *je* était un cadavre gelé, prisonnier d'un monument de pierre :

Des yeux de pierre et des bouches désertes
Taisent immensément les mystères inertes
De ce minuit, dallé d'ennui.

(Un Soir)

Sous ce funèbre ciel de pierre,
Voûté d'ébène et de métaux

(Un Soir)

Qu'est-il reproché à la civilisation occidentale ? Des poèmes comme *Les Soirs*, *Les Nombres*, *Les Livres*, *L'Ancien Amour* dénoncent la faillite d'une civilisation qui n'a pas su assurer aux humains ni le bonheur ni le

dynamisme. Le procès est global et le cas individuel (« mon âme ») est replacé dans une crise générale. Ce qui est reproché aux structures anciennes, c'est leur dogmatisme et surtout leur rigidité, qui en font un monde pétrifié.

Les conclusions que l'humanité a tirées de l'étude du ciel étoilé, par exemple, ont créé un monde étouffant, parce qu'il est statique ; ce qui est rendu, une fois encore, par des images de pétrification :

Et des rocs quadrangulaires dans l'air :
Blocs de peur et de silences.

...

Ils me sont froids comme la neige.

(*Les Nombres*)

La philosophie et les religions (*Les Livres*), telles qu'elles ont été entendues, sont devenues une série d'illusions mortifères, depuis l'immobilité « des fixes essences de Platon » jusqu'à l'évolutionnisme de Darwin où l'homme est de même nature que l'univers qui roule « vers on ne sait quel glacial tombeau ». Est visée tout spécialement « la raison invariable et fatale » de Kant, qui règne sur tout. À ces diverses constructions spéculatives, le texte oppose systématiquement de mythiques « chats d'ébène et d'or » qui obsèdent le poète et le fixent de leurs grands yeux, « comme des fous silencieux ». On sent s'ébaucher, dans ce poème, une opposition active entre raison et folie.

Et, de fait, l'instance ennemie qui sera finalement vaincue, dans *Les Flambeaux noirs*, c'est la raison. Pour s'en assurer, il suffit de se reporter au premier et au dernier poème du recueil. *Départ*, le premier poème, présente l'aventure des *Flambeaux* comme le bondissement d'un navire fougueux « vers la tempête ». Ce navire, c'est le poète, mais enfin libéré de sa raison :

... celle qui fut ma raison...
Le regarde cingler à l'horizon,
Du haut de grands débarcadères.

De tels paroxysmes font évidemment penser au Rimbaud d'*Une saison en enfer*. Quant au poème final, *La Morte*, il célèbre la mort définitive de la raison, emportée par le fleuve :

Le cadavre de ma raison
Traîne sur la Tamise

Ce poème a souvent été compris comme l'aveu du désastre complet que serait la trilogie. Il n'en est rien. C'est suite à une critique systématique, qui s'est ébauchée dès *Les Débâcles*, que la raison a perdu la partie. Hors jeu, celle-ci laisse néanmoins derrière elle, « la ville immense de la vie ». Dès lors, il faut admettre que si la raison ne mène plus le jeu, c'est parce que seule, « la déraison » offre une ultime chance d'opérer une renaissance.

Depuis le début de la trilogie, la folie rôde, menaçante. C'est peu à peu et essentiellement dans *Les Flambeaux* que celle-ci va être avancée comme la dernière chance. Elle prend ainsi le relais de la force motrice qu'était l'orgueil dans *Les Débâcles*. C'est dans *Le Roc* qu'on voit le plus nettement l'inversion s'opérer et ce dangereux espoir se préciser. De menace effrayante, la démence y devient un vertigineux espoir :

Aurai-je enfin l'atroce joie
De voir...
La démence attaquer mon cerveau ?
Et détraqué, malade, sorti de la prison
Et des travaux forcés de sa raison,
D'appareiller vers un lointain nouveau ?

Croire en la démence ainsi qu'en une foi !

Dans *Les Flambeaux noirs*, la folie est liée à la seule solution que le sujet puisse encore concevoir : une sortie violente du passé mortifère. La préposition la plus importante du recueil est sans aucun doute la préposition *vers*, qui dit la tension du poète (vers un lointain nouveau, vers quels au-delà et vers quels n'importe où, vers quel inconnu fou ?). Ce bond vers l'inconnu peut entraîner une forme de mort, que ne craint pas le héros (vers quel trépas, vers quel cercueil ?).

Quelques poèmes très violents mettent en scène cette échappée brutale et risquée ; le premier poème du recueil, par exemple, *Départ* :

Mon navire d'à travers tout casse ses ancras,
Et, cap sur le zénith,
Il hennit de toute sa tête
Vers la tempête.

– *La Révolte* également : le cœur du poète, « en tout à coup de fou désir », bondit vers une ville en émeute, au risque de la mort (« Tuer, être tué – qu'importe ! »).

L'expérience qui permet de concrétiser cet espoir, expérience promise à un grand avenir chez Verhaeren, c'est celle de la ville moderne, dont Londres reste l'archétype.

Dans la vision de Verhaeren, la grande ville est un immense creuset où toutes les forces de l'univers viennent se mêler, mourir même, pour renaître autres. Déjà dans *L'Ancien Amour*, aux mythes dépassés (Vénus, Hérodiade...), le texte opposait implicitement « la ville colossale » qui travaille une « matière splendide et qui sera la vie et l'infini demain ». C'est surtout à la fin des *Villes*, que « l'âme folle » du poète rêve de se perdre, de se broyer dans « le creuset » de la ville qui transforme tout. Toute la thématique des *Villes tentaculaires* est déjà en germe dans ce poème : la ville paraît monstrueuse, elle est destructrice, mais en même temps, par sa force vitale, par l'énergie surhumaine de la foule qui la dynamise, la ville offre au sujet désaxé la seule possibilité de se sauver, de renaître autre en s'unissant au rythme effréné de la cité sauvage. C'est donc à la grande force collective du monde moderne que le poète, en ultime recours, confie sa destinée.

The first part of the book is devoted to a general history of the United States from its discovery by Columbus in 1492 to the present time. It covers the early years of settlement, the struggle for independence, the formation of the Constitution, and the development of the nation as a great power. The second part of the book is devoted to a detailed history of the United States from 1789 to the present time. It covers the early years of the Republic, the struggle for the abolition of slavery, the Civil War, and the Reconstruction period. The third part of the book is devoted to a detailed history of the United States from 1865 to the present time. It covers the Reconstruction period, the Gilded Age, the Progressive Era, and the modern era.

The book is written in a clear and concise style, and is suitable for use in schools and colleges. It is a valuable source of information for anyone interested in the history of the United States. The book is divided into three parts, each of which covers a different period of American history. The first part covers the early years of settlement and the struggle for independence. The second part covers the early years of the Republic and the struggle for the abolition of slavery. The third part covers the Reconstruction period and the modern era.

L'évolution de la trilogie

La trilogie revêt une importance spéciale dans l'œuvre de Verhaeren, parce que c'est au cours du déroulement de celle-ci que le poète devient vraiment lui-même, qu'il met en place cette synthèse d'images, de rythmes et de mouvements rhétoriques qui seront sa marque propre.

Le premier phénomène notable est l'émergence progressive du *je* lyrique, du *je* verhaerenien au sein même de la trilogie. Nous l'avons vu, le sujet se dévoile à peine, dans *Les Soirs* ; il se dissimule le plus souvent dans le paysage, par de discrètes personnifications. Mais à partir des *Débâcles*, le corps du poète entre franchement en lice, s'expose : corps fiévreux, blessé, saignant, qui subit et appelle les agressions. Dans *Les Flambeaux noirs*, les phantasmes se multiplient et le sujet se scinde, contemple sa raison morte, cependant que l'instinct vital cherche à se retremper dans les forces du chaos.

À peu près en même temps que le poète nourrit ses textes du drame d'une personnalité qui se défait, sa versification passe, par étapes, du vers classique au vers libre. Dans *Les Soirs*, assez proches des recueils parnassiens (*Les Flamandes* et *Les Moines*), le vers semble encore traditionnel. L'alexandrin domine. Mais, par une série de coupes déplacées, d'enjambements brutaux, de césures intempestives, Verhaeren tend à casser la rythmique classique. Dans *Les Débâcles*, le vers libre fait timidement son apparition (*Là-bas, Mes doigts*) : quelques alternances de vers de 12, 10, 8 et 6 syllabes esquissent un mouvement d'autonomie. Nous sommes au moment où les Symbolistes, à l'exemple de Rimbaud, « brisent » le vers.

Dans *Les Flambeaux noirs*, le vers libre domine, sous forme de vers pairs, le plus souvent (mais on compte 29 impairs). Verhaeren a mis au point une rythmique qui lui est propre et qu'il ne cessera de perfectionner. Rythmique fondée essentiellement sur la parité (vers pairs et rythmes pairs), qui est celle d'un mouvement qui va, d'une force qui s'avance fermement, parfois lourdement. Son rythme est un geste, geste de tout le corps (une sorte de marche), bien plus qu'une musique. Même les allitérations et les assonances, si fréquentes chez lui, cherchent plus à soutenir ce rythme qu'à dessiner une mélodie.

Ce rythme-geste, ce rythme-marche rejoint un certain imaginaire que nous évoquions plus haut ; ces espaces immenses qui obsèdent Verhaeren (plaines, villes) doivent être parcourus, sillonnés ; le marcheur inquiet, les pèlerins en quête de vérité qui les arpentent, c'est un peu ce rythme lui-même, pulsion vitale à la recherche de son équilibre, de sa juste mesure.

Avec l'adoption du vers libre, Verhaeren libère aussi sa strophe. Il peut sortir des limites traditionnelles (le quatrain, un peu étriqué pour lui) et inventer des strophes aussi longues, aussi amples que le mouvement oratoire qui le porte. La rhétorique verhaerenienne, avec son martèlement, ses reprises, ses apostrophes (« Dites ! »), est dès lors en place.

LES REMANIEMENTS

Les éditions originales des *Soirs*, des *Débâcles* et des *Flambeaux noirs* n'ont dû toucher qu'un public restreint d'amateurs et de lettrés. Elles furent en effet publiées par Edmond Deman à Bruxelles, tirées à 100 exemplaires, rehaussées toutes trois par un frontispice d'Odilon Redon, lequel transposait de façon hallucinante l'univers angoissant des poèmes.

La seconde édition, réalisée par le Mercure de France à Paris en 1896, rassemble les trois recueils en un volume sous le titre *Poèmes (Nouvelle série)*. L'unité de la trilogie est renforcée par le fait que chacun des recueils est pourvu d'un sous-titre qui marque la spécificité des trois étapes :

- I. *Décors liminaires*
- II. *Déformation morale*
- III. *Projection extérieure*

Pour cette édition, Verhaeren avait retravaillé considérablement son texte. Il le retravaillera encore à l'occasion d'une nouvelle édition du même volume en 1906. Un dernier remaniement interviendra pour l'entrée de la trilogie dans l'édition définitive de ses poésies complètes (*Œuvres*, tome II, 1912).

Le poète n'a donc cessé de corriger ses recueils dans leur ensemble comme dans le détail, dans une sorte de création continue. Il est difficile de rendre compte en quelques pages de ce minutieux et considérable travail. On peut dire que, pour l'essentiel, il porte sur l'aspect esthétique des poèmes. Si Verhaeren a cherché sans cesse à améliorer la forme de ses recueils, il n'a jamais envisagé d'en modifier la signification. De l'édition originale à l'édition définitive, c'est bien la même crise qui se déroule, avec la même violence et le même pathétique.

Une seule réserve, cependant. Au moment de revoir *Les Flambeaux noirs* pour l'édition définitive, Verhaeren semble bien avoir voulu atténuer quelque peu le pathétique de la crise et surtout le rôle que la folie était appelée à y jouer. Cette atténuation se fit par le biais d'une série de suppressions de vers ou de passages qui concernaient la folie et ses ravages. Ainsi, le vers qui joue un rôle essentiel dans l'interprétation donnée en page 20 (« Oh ! croire en la démence ainsi qu'en une foi ») a été biffé. De même, les interventions des « chats d'ébène et d'or », censés suggérer la folie harcelant le poète, dans *Les Livres*, ont été fortement réduites. Verhaeren, conscient que la suite de son œuvre n'avait pas emprunté la voie que suggéraient *Les Flambeaux noirs*, a sans doute souhaité en diminuer la charge tragique. Mais, pour l'essentiel, la signification de l'œuvre reste la même.

La plupart des remaniements de portée esthétique s'opèrent par d'importantes suppressions et par des corrections stylistiques.

LES SUPPRESSIONS

Lors de ses révisions de la trilogie, Verhaeren n'hésite pas à sacrifier de nombreux vers, des strophes entières, voire des poèmes.

Les vers et les strophes supprimés le sont, le plus souvent, pour des raisons formelles : lorsqu'on les examine de près, on y découvre des faiblesses, des maladresses ou encore des longueurs qui ont dû frapper Verhaeren.

Les suppressions de poèmes semblent plutôt relever d'un souci d'unité. Lorsqu'il retravaille un recueil, Verhaeren cherche à écarter les poèmes qui ne cadrent pas avec la note dominante ou avec l'atmosphère spécifique de celui-ci. Par exemple, il retire quatre poèmes des *Soirs* (*L'Honneur, Le Rire, La Madone, L'Illusion*), qui n'étaient pas du tout dans la ligne thématique si nette du recueil. *L'Honneur* exploitait un climat légendaire et médiéval, *Le Rire* mettait en scène des masques, des Gilles et des Pierrots. Par ailleurs, le poème *Fleur fatale*, qui fait intervenir une folie déjà agressive, passe des *Soirs* aux *Débâcles*, où il est plus en accord avec le contexte général, tandis que deux poèmes des *Débâcles* (*Les Vêpres* et *Au loin*), consacrés à des états de souffrance passive, viennent enrichir *Les Soirs*, qui sont centrés sur cette expérience.

Dans *Les Débâcles*, en plus des deux poèmes déplacés, un poème est supprimé et, dans *Les Flambeaux noirs*, trois poèmes sont éliminés.

Au total, ces coupes sombres opérées par Verhaeren (qui vont d'un vers à un poème entier) représentent des sacrifices considérables. De l'édition originale à l'édition définitive, *Les Soirs* perdent 219 vers, *Les Débâcles* 147 et *Les Flambeaux noirs* 234.

Verhaeren, créateur abondant, est aussi un sévère relecteur de soi-même.

LES CORRECTIONS STYLISTIQUES

1. Le vocabulaire

Avide de renouveler et d'élargir la langue, de la rendre plus expressive, Verhaeren n'a pas hésité à utiliser dans la trilogie une série de procédés de style qui lui ont d'ailleurs été reprochés : néologismes, archaïsmes, emplois d'adverbes en fonction de substantif ou d'adjectif, etc. En cela, il ne faisait que s'inspirer des tendances stylistiques de son époque : Huysmans, les Décadents, puis les Symbolistes avaient montré la voie.

Lors des rééditions, Verhaeren supprima beaucoup de ces innovations, sans toutefois renoncer au principe même qui les avait suscitées. En effet, pour chaque procédé, nous pouvons produire des contre-exemples : ce qu'il supprime dans un poème, il le maintient dans un autre. Ceci

conduit à penser qu'il visait avant tout à éviter l'excès ou l'emploi mal à propos de ces audaces.

*Néologismes*⁷

A : Tombalement, entrefrappées
B : Immensément, entrefrappées,

Ressouvenir (S)

A : Ô mon vieux cœur malade et plangorant aussi,
B : Ô mon vieux cœur de lassitude et de souci,

Heures d'hiver (D)

A : Par les plaines et les plaines s'indéfinient.
B : Par les plaines et les plaines se continuent.

Idem

A : S'en part le mors aux dents de mon navire,
B : Bondit le mors aux dents de mon navire ?

Départ (F)

A : Indestructible et clair, peréternel et froid,
B : Indestructible et clair, perpétuel et froid,

Les Lois (F)

A : Et le scintil aux firmaments
B : Et les regards, aux firmaments

Les Nombres (F)

On remarque que c'est dès la première réédition (Mercure, 1896) que Verhaeren remplace ces néologismes, sans doute jugés trop agressifs. Par contre, il en maintiendra d'autres, qu'il estimait sans doute mieux formés, jusque dans l'édition définitive :

7. Pour faciliter la présentation de ces variantes, nous utilisons les sigles de l'édition critique :

A : éditions originales (Deman).

B : *Poèmes* (Nouvelle série) de 1896 (Mercure de France).

C : *Poèmes* (Nouvelle série) de 1906 (Mercure de France).

V : édition définitive des *Ceuvres* de 1914 (Mercure de France).

En outre, nous désignons *Les Soirs* par (S), *Les Débâcles* par (D) et *Les Flambeaux noirs* par (F).

Et les novembrales semaines,

Les Chaumes (S)

Plus haut que tout sommet arquant sa vastitude

Les Lois (F)

... aux firmaments myriadares

Les Nombres (F)

Archaïsmes

A : Ô les tant pauvres par les plaines !

C : Ô ces fermes au fond des plaines

Les Chaumes (S)

A : Cette orde carcasse,

B : Cette âpre carcasse

Mes doigts (D)

D'autres archaïsmes sont maintenus jusque dans l'édition définitive, comme par exemple :

Comme un drap lourd qu'aucun dessin de fleur n'adorne.

Si morne ! (D)

2. Renforcement des prépositions avec PAR

On sait l'importance de l'espace et de la traversée de l'espace chez Verhaeren. Pour accentuer l'ampleur et la portée des prépositions spatiales, le poète, tout un temps, les renforça au moyen d'un *PAR* caractéristique : le plus célèbre est « par à travers », mais on trouve aussi « par au-delà », « par au-dessus » et « par en-dessous ». Dans les rééditions, Verhaeren a peu à peu renoncé à cet effet.

A : par au-delà des plaines diminuées,

V : là-bas, sur les plaines exténuées,

Mourir (S)

A : Par au-dessus les bruyères et les forêts,

V : De nuages flottants sur les hautes forêts,

Les Armes du soir (S)

A : Par au-dessus mes yeux ma bouche et mon cerveau,
V : Au-dessus de mes yeux ma bouche et mon cerveau,
La Couronne (D)

A : Font-ils courir par à travers de mon corps d'or ?
B : Font-ils courir, au long de mon corps d'or ?
La Dame en noir (F)

A : Par en-dessous du granit noir,
B : Dans le socle de granit noir
La Morte (F)

Mais on trouve çà et là une occurrence du procédé jusque dans l'édition définitive :

... par à travers de ma misère
Heures mornes (D)

... par au-delà des grands nuages
Un soir (F)

3. Changement de catégorie des adverbes

Verhaeren aimait beaucoup les adverbes et, à ses débuts, il ne craignait pas leur lourdeur. Dans la trilogie, il les utilise en fonction de substantif et même d'adjectif. La plupart de ces créations seront éliminées à l'occasion des rééditions :

A : Un jour souffrant d'hiver parmi les loins s'endort,
B : Un jour souffrant d'hiver sur les hameaux s'endort,
Le Moulin (S)

A : Vers eux, parmi les loins d'échos du crépuscule,
B : Vers eux, parmi les lourds échos du crépuscule,
Heures d'hiver (D)

A : Des sans cesse labeurs, des sans cesse batailles,
B : Des acharnés labeurs, des rageuses batailles,
Les Villes (F)

A : Les ramures en tout à coup d'éclair,
B : Les ramures en floraison d'éclair ;
Les Nombres (F)

Quelques-unes de ces innovations persistent cependant jusqu'à l'édition définitive :

Mon navire d'à travers tout lève ses ancres ;

Départ (F)

En tout-à-coup de fou désir, s'en va mon cœur.

La Révolte (F)

4. Le mélange des catégories

Il y a, chez Verhaeren, une tendance profonde à joindre dans des tournures synthétiques le concret et l'abstrait, le monde extérieur et le monde des sentiments, ou les diverses catégories sensorielles entre elles. Tout ceci est d'ailleurs en rapport avec la mystique symboliste. Mais la logique inhérente à la langue ne tolère pas toutes les combinaisons. Beaucoup de repentirs de Verhaeren se justifient par un souci de revenir à une construction qui ne heurte pas les habitudes françaises de cohérence. Que l'on observe attentivement les corrections des six vers suivants ; on verra que, chaque fois, la nouvelle version a recherché une homogénéité lexicale rigoureuse entre les divers éléments.

A : Et le navire immense, avec ses mâts d'orgueil

B : Et le navire, avec ses mâts pavoisés d'or

Les Voyageurs (S)

A : Avec des vents hurleurs de soirs et de tonnerres,

V : Où se battent les vents, la foudre et les tonnerres ;

Idem

A : En des écueils troués de cris et de sanglots.

C : Dans les fentes des caps et les trous des îlots.

Insatiabilité (S)

A : A quelque bras tendu de force et de lumière ;

V : A des bras resserrant dans leurs poings la lumière ;

Les Voyageurs (S)

A : Vierge, je veux nouer mes tortures en moi :

V : – Certes, je veux exacerber les maux en moi :

Dialogue (D)

A : Et les mauvaises mains tatillonnes de vice

V : Dites, ces mains qui regrettent l'ancien vice

Vers le cloître (D)

5. L'imprécision

Dans certaines évocations bien concrètes, l'imprécision ou le flou (par abus d'abstraction) ont été ressentis par Verhaeren comme des faiblesses auxquelles il a voulu remédier.

A : Dressant du noir debout sur des villes de feux,

B : Levant de hauts bras noirs sur des villes de feux ;

Les Voyageurs (S)

A : Et des gueules de noir engloutissant leur nuit ;

B : Et des gueules d'égout engloutissant la nuit ;

Les Villes (F)

6. La répétition

Verhaeren a usé de la répétition sous toutes ses formes. C'est un de ses grands procédés. Mais il a dû estimer que certaines répétitions excessives de mots étaient une facilité ou une faute de goût. Il a donc cherché la juste mesure.

A : Pâle évoquée en la pâleur pâle de l'air,

V : Pâle évoquée, en la pâleur triste de l'air,

Les Armes du soir (S)

A : Mais qui chante, qui chante et chante au loin, qui chante !

B : A quelque chose au loin qui tremble et pleure et chante.

Inconscience (D)

Qu'en conclure ?

Il paraît certain que Verhaeren s'est corrigé avec le souci d'aboutir à une expression plus claire, plus cohérente, plus classique et on peut se réjouir que, tout en restant lui-même, il ait donné à son texte une forme moins agressive, plus en accord avec la tradition française.

Mais certains lecteurs ont regretté les audaces, les outrances, voire les incorrections des premières versions. Il leur paraissait que le paroxysme de Verhaeren, le pathétique de la crise aussi appelaient de tels bouleversements de langue.

Joseph Hanse a bien montré qu'il s'agissait là de positions antagonistes qui reposent sur des choix esthétiques inconciliables⁸. Si l'on est sensible avant tout au souci de la forme et au goût de la mesure, on appréciera l'effort fait par Verhaeren pour rendre son texte moins « barbare ». Mais si l'on considère qu'une certaine « irrégularité » de langue caractérise souvent la création littéraire en Belgique, on sera tenté de préférer les premiers états du texte de Verhaeren.

8. J. HANSE, *Enseignements d'une édition critique de Verhaeren*, dans *Naissance d'une littérature*, Bruxelles, Labor, 1992, pp. 163-177.

Principes suivis pour l'édition critique

1. Le texte de base se trouve toujours sur la page de droite. Il reproduit la version de l'édition définitive préparée par Verhaeren.
2. Pour les poèmes comportant des strophes, le bas de page correspond toujours à une fin de strophe. Cette convention est importante pour les poèmes en strophes libres.
3. Les poèmes qui ont été supprimés à l'occasion d'une réédition figurent en appendice. Leur texte de base est la dernière version parue.
4. La page de gauche reproduit les variantes annoncées par un chiffre qui correspond au numéro du vers qu'on trouve sur la page de droite.
5. Toutes les interventions de l'éditeur dans l'apparat critique sont consignées en caractères italiques. Les variantes sont en caractères romains.
6. Dès qu'un mot varie, l'apparat critique cite le vers en entier.
7. Lorsqu'il s'agit seulement d'une variante de ponctuation, l'apparat critique accompagne cette variante d'un mot, si le signe de ponctuation commence ou termine le vers ; il accompagne cette variante de deux mots (celui qui précède et celui qui suit la variante), si le signe de ponctuation se trouve au milieu du vers.
8. Lorsqu'un même vers comporte plusieurs variantes de ponctuation, l'apparat critique reprend autant de mots qui sont nécessaires pour permettre une présentation compréhensible du phénomène.

9. Lorsqu'un vers ou un ensemble de vers ont été supprimés, ils figurent dans l'apparat critique, où ils sont dotés eux-mêmes d'un apparat critique qui reprend les étapes antérieures. Dans ce cas, la numérotation des vers se fait entre parenthèses.
10. Les différentes étapes ne sont pas toujours consignées dans l'ordre chronologique de leur apparition : P, A, B, C ; ceci est dû au fait que Verhaeren revient parfois, pour une édition, à une ancienne version. Les sigles désignant les éditions sont unis par un trait d'union lorsque les étapes intermédiaires sont similaires aux étapes mentionnées. Exemple : A-C signifie que A, B et C sont semblables. Dans tous les autres cas, une virgule sépare les sigles.
11. Les poèmes publiés en italiques le sont conformément à ce que fit Verhaeren dans ses éditions.

TABLE DES SIGLES

- P : Préoriginales. Poèmes parus en revue (voir la bibliographie).
A : Éditions originales, publiées par Deman à Bruxelles.
B : Réédition du Mercure de France à Paris, en 1896, sous le titre *Poèmes (Nouvelle Série)*.
C : Seconde réédition du Mercure de France à Paris, en 1906, sous le titre *Poèmes (Nouvelle Série)*.
V : Édition définitive, publiée dans le tome 2 des *Œuvres d'Émile Verhaeren* (Paris, Mercure de France, 1914).

Édition
critique

En A, sous le titre, une date différente :

1888

En A, sous la dédicace, un quatrain :

Du soir ! Et dans les cieux pleins de nuages ivres ;
Du soir toujours ! et dans les cœurs pleins de caveaux ;
Et c'est du soir encor qui nous tombe des livres,
Que nous avons élus pour dorer nos cerveaux.

Les Soirs

1887

À Georges Rodenbach

- 1 A-C Blafards et seuls, ils sont, les sceptiques malades,
 2 A Hostiles de leurs maux. Ils regardent le soir
 B,C Aigus de tous leurs maux. Ils regardent le soir
 3 A Se faire dans leur chambre et plaquer les façades.
 B,C Se faire dans leur chambre et grandir les façades.

Après le vers 4, en A, une strophe :

A Heure mélancolique au loin mélancolique,
 Heurtant de ses marteaux les bourdons sourds des tours,
 Et vibre, à chaque accord, toute la basilique,
 Et vibre en ses bourdons battus de battants lourds.

- 5 C Heure morte là-bas, quelque part en province,
 6 A,C En une ville éteinte au fond d'un coin désert,
 B En une ville éteinte, au fond d'un coin désert,
 7 A Où des murs d'évêchés et de porches, dont grince
 B Où s'endeuillent des murs et des porches, dont grince
 8 A monumental ainsi
 9 A-C Blafards et seuls, les malades hiératiques,
 10 A-C Pareils à de vieux loups mornes, fixent la mort ;
 13 A Mais, aujourd'hui, serrés dans l'insane cynisme
 B,C Mais aujourd'hui, serrés dans le pâle cynisme
 15 A « Si le bonheur régnait dans cet âcre égoïsme :
 B égoïsme,
 C égoïsme.
 16 A « Souffrir éperdûment, mais par sa volonté.
 18 A « Les autres, ils ont cru benoîtement aux deuils,
 B « Les autres ; ils ont cru benoîtement aux deuils,

Après le vers 20, en A-C, une strophe :

C « Ils discutent combien la cruauté rapproche
 « Mieux que l'amour; combien ils se sont abusés
 « A pavoiser l'ingratitude et le reproche.
 « Combien de pleurs, pour quelques yeux qu'ils ont baisés !
 (2) A « Plus que l'amour; combien ils se sont abusés
 (3) A,B reproche ;

LES MALADES

*Pâles, nerveux et seuls, les tragiques malades
Vivent avec leurs maux. Ils regardent le soir
S'épandre sur la ville et blêmir les façades.
Une église près d'eux lève son clocher noir.*

5 *Heure morte, là-bas, quelque part, en province,
En des quartiers perdus, au fond d'un clos désert,
Où s'endeuillent les murs et les porches dont grince
Le gond monumental, ainsi qu'un poing de fer.*

10 *Pâles et seuls les malades hiératiques,
Pareils à de vieux loups mornes, flairent la mort ;
Ils ont mâché la vie et ses jours identiques
Et ses mois et ses ans et leur haine et leur sort.*

15 *Mais aujourd'hui, barricadés dans le cynisme
De leur dégoût, ils ont l'esprit inquiété :
« Si le bonheur régnait dans ce mâle égoïsme :
« Souffrir pour soi, tout seul, mais par sa volonté ?*

20 *« Ils ont banalement aimé comme les autres
« Les autres ; ils ont cru, bénévoles, aux deuils,
« À la souffrance, à des gestes prêcheurs d'apôtres ;
« Imbéciles, ils ont eu peur de leurs orgueils.*

Après cette strophe, en A, une strophe :

A « Sèches, toutes les fleurs des loins et des naguères :
 « Les enfances, les jeunesses et leur douceur ;
 « Et les touchers soyeux de ces mains éphémères
 « Et ces regards clairs sur des roses du cœur.

- 21 A « Vides, les îles d'or, là-bas, par l'or des brumes,
 22 A « Où les rêves, assis sous
 B « Où les rêves assis sous
 23 A-C écumes,
 25 A voiles,
 B,C « Cassés, les mâts d'orgueil, flasques, les grandes voiles !
 26 A « – Laissez la quille aller et s'éteindre les ports;
 B ports ;
 27 A « Le phare ne tend plus vers les grandes étoiles,
 B « Les phares ne tendront plus vers les grandes étoiles,
 C « Aucun phare ne tend, vers les grandes étoiles,
 28 A « Son bras immensément de feu; les feux sont morts !
 B « Leurs bras immensément en feu – les feux sont morts ! »

Après le vers 28, en A, deux strophes :

A Heure mélancolique au loin mélancolique,
 Heurtant de ses marteaux les bourdons sourds des tours,
 Et vibre, à chaque accord, toute la basilique,
 Et vibre en ses bourdons battus de battants lourds.

Heure morte, là-bas, quelque part, en province,
 En une ville éteinte au fond d'un coin désert,
 Où des murs d'évêchés et de porches, dont grince
 Le gond monumental ainsi qu'un poing de fer.

- 29 A Blafards et seuls les malades hiératiques,
 B,C Blafards et seuls, les malades hiératiques,
 30 A-C Pareils à de vieux loups mornes, fixent la mort ;

« Vides, les îles d'or, là-bas, dans l'or des brumes,
« Où les rêves assis, sous leur manteau vermeil,
« Avec de longs doigts d'or effeuillaient aux écumes
« Les ors silencieux qui pleuvaient du soleil.

25 « Cassés, les mâts d'avant, flasques, les grandes voiles !
« Laissez la barque aller et s'éteindre les ports :
« Aucun phare ne tend vers les grandes étoiles
« Son bras immensément en feu – les feux sont morts ! »

30 Nerveux et seuls, les malades hiératiques,
Pareils à de vieux loups mornes, flairent la mort ;
Ils ont mâché la vie et ses jours identiques
Et ses mois et ses ans et leur haine et leur sort.

- 33 A Et maintenant leur corps, cage d'os pour les fièvres,
 B,C fièvres
- 34 A Et leurs ongles de bois contre leurs fronts ardents,
 B,C ardents,
- 35 A Et leur hargne des yeux et leur vouloir des lèvres,
 36 A toujours ! entre
- 37 A Et la fureur les prend et le désir posthume :
 B,C Et le regret les prend et le désir posthume :
- 40 A Dresse le Dieu d'ébène et d'ombre en leur cerveau.
 B Dresse le Dieu d'ébène et d'os en leur cerveau.
 C Dresse le Dieu d'ébène et d'ombre en son cerveau ;

Après le vers 40, en A-C, une strophe :

- C « Là-bas, en des lointains de tempête et de flamme
 « Et de songe livide et de rauque fureur,
 « Où l'on peut abolir féroce­ment son âme,
 « Féroce­ment joyeux, son âme et tout son cœur. »
- (1) A « Là-bas, vers ces cultes d'hystérie et de flamme
 B « Là-bas, en des lointains d'hystérie et de flamme
- (2) A « Et d'écume livide et de trépide horreur,
 B « Et d'écume livide et de rauque fureur,
- (3) A « Où l'on abolirait féroce­ment son âme,

- 41 A-C Blafards et seuls, ils sont les tragiques malades
 42 A Tacites de leurs maux. Ils regardent les feux
 43 A-C Mourir parmi la ville et les pâles façades

35 Et maintenant, leur corps ? – cage d'os pour les fièvres ;
Et leurs ongles de bois heurtant leurs fronts ardents
Et leur hargne des yeux et leur minceur de lèvres
Et comme un sable amer, toujours, entre leurs dents.

40 « Et le regret éveille en eux l'orgueil posthume
« De s'en aller revivre en un monde nouveau
« Dont le couchant, pareil à un trépied qui fume,
« Dresse le Dieu féroce et noir en leur cerveau.

Nerveux et seuls, ils sont les tragiques malades
Aigus de tous leurs maux. Ils regardent les feux
S'épandre sur la ville et les pâles façades
Comme de grands linceuls venir au devant d'eux.

- 1 A-C grand'route,
5 A-C Dans le silence éteint des tons et des lumières.
7 A Tinte minablement sa plainte, et les chaumières
B,C plainte et
8 A-C Qu'on ferme, et les verrous et les seuils vermoulus
9 A souffrants comme
10 A vergers un
11 A-C Ou quelque bruit d'étable et de chenil. Les plaines
13 A Personne. Et l'horizon marbre la solitude
14 A De nuages jetés ainsi que des grabats,
B Et des nuages longs qui voyagent, par tas.
C Et des nuages longs qui voyagent par tas.
15 A Et par cet infini d'ombre et de lassitude
16 A Et par cette douleur des campagnes, là-bas,
17 A-B grand'route
20 A Meurent dans cette mort de dimanche et de soir.
B Meurent en cette mort de dimanche et de soir.

LES COMPLAINTES

Les complaintes qu'on va chantant par la grand'route
Avec leurs vieux refrains de banal désespoir,
Avec leurs mots en panne et leur rythme en déroute
Sont plus tristes encor, les dimanches, le soir,
5 À l'heure où vont mourir les tons et les lumières.
Le village s'endort. La cloche des saluts
Tinte minablement et tinte ; et les chaumières
Qu'on ferme, et les volets et leurs ais vermoulus
Poussent des cris souffrants, comme des voix humaines.
10 Parfois, dans les vergers, un très doux meuglement
S'entend au loin et réveille un écho. Les plaines
Se remplissent de nuit et de tressaillement.
Personne. À l'horizon, rien que la solitude
Et des nuages lents qui voyagent par tas.
15 Et dans cet infini d'ombre et de lassitude
Et dans cette douleur des campagnes, là-bas,
Les complaintes qu'on va chantant par la grand'route,
Avec leurs vieux refrains de banal désespoir,
Avec leurs mots en panne et leur rythme en déroute,
20 Meurent, en cette fin de dimanche et de soir.

- 2 A Saignent dans les marais leurs
3 A,B miroirs
6 A-C plaines,
7 A Chercher les troupeaux clairs pour les clairs abreuvoirs,
10 A surgir sous
11 A soirs crucifiés
12 A Portons-y nos douleurs et nos cris et nos plaies!
B Portons-y nos douleurs et nos cris et nos plaies,
C Exaltent les douleurs et les fers dans les plaies,
13 A - Voici que passe au loin, Jésus, pasteur d'espairs,
B Le temps n'est plus des blancs et tranquilles espoirs
C Le temps n'est plus des blancs et tranquilles espoirs.
14 A Qui s'en revient, tout seul, des lointains abreuvoirs,
B Car les voici saignants, dans les noirs abreuvoirs,
C Et les voici saignants dans les noirs abreuvoirs
15 A Les soirs crucifiés sur l'horizon, les soirs !
B,C Les soirs, crucifiés sur l'horizon, les soirs !

HUMANITÉ

Les soirs crucifiés sur l'horizon, les soirs
Saignent, dans les marais, leurs douleurs et leurs plaies,
Dans les marais, ainsi que de rouges miroirs,
Placés pour refléter le martyr des soirs,
5 Des soirs crucifiés sur l'horizon, les soirs !

Vous les Jésus, pasteurs qui venez par les plaines
Chercher les troupeaux clairs pour vos clairs abreuvoirs,
Voici monter la mort dans les adieux des soirs,
Jésus, voici saigner les toisons et les laines,
10 Et voici Golgotha surgir, sous les cieux noirs.

Les soirs crucifiés sur les Golgothas noirs,
Ne sont plus que douleurs et que pleurs et que plaies.
Hélas ! le temps est loin des tranquilles espoirs.
Et les voici saignants dans les clairs abreuvoirs,
15 Les soirs, les mornes soirs sur les Golgothas noirs !

- 1 A-C Tandis que la nuit froide étage sa terrasse
2 A Par au-dessus les bruyères et les forêts,
B,C Par au-delà des bruyères et des forêts,
3 A Le soir qui meurt, le soir ! jette sur les marais
B Le soir qui meurt, le soir ! jette sur les marais,
C Le soir qui meurt, le soir jette sur les marais,
4 A-C armure,
5 A,B Qui vont flottant au flot le flot, flottants et vains,
C Qui vont flottant au flot le flot, ardents mais vains,
6 A A peine encor mordus de leur splendeur diurne,
7 A Mais lentement baisés par la lèvre nocturne
B Mais lentement baisés, par la lèvre nocturne
C Et lentement baisés, par la lèvre nocturne
8 A De l'errante, la lune, éploreuse d'argent,
B,C De la lune pieuse et douce, aux mains d'argent,
10 A Et des grands ciels brandis avec du rouge au clair,
B,C Et des grands ciels brandis avec de l'or au clair,
11 A Pâle évoquée en la pâleur pâle de l'air,
B,C Pâle évoquée, en la pâleur pâle de l'air,

LES ARMES DU SOIR

Avant que la nuit froide étage ses terrasses
De nuages flottants sur les hautes forêts,
Le soir qui meurt, le soir jette sur les marais,
L'éclair de son épée et l'or de son armure

5 Qui vont flottant au flot le flot, flottant au loin,
À peine encor frôlés par la splendeur diurne,
Mais effleurés déjà par la lèvre nocturne
De la lune pieuse et douce, au front d'argent,

10 Seule, qui se souvient du jour, pâle évoquée,
Et du ciel déployé comme un étendard clair ;
Pâle évoquée, en la pâleur triste de l'air,
Éternellement pâle et lointaine, la lune !

- 1 A-C captives,
2 A Et de ses murs barraît les horizons d'hiver,
B,C Et, de ses murs, barraît les horizons d'hiver,
3 A noir de
4 A Dardaient, larmant le ciel de leurs flammes votives.
6 A Où quelque part, là-bas, se dresseraient des pierres
7 A,B Effrayantes et qui seraient les idoles guerrières
9 A-C demeures,
10 A-C effroi,
11 A voyageur au
13 A On entendait vibrer les tragiques marteaux
14 A Sur leurs tiges, vibrer les bourdons taciturnes ;
15 A nocturnes
16 A Avec éternité sur les cerveaux !
B,C Avec l'éternité, sur les cerveaux.

SOUS LES PORCHES

L'ombre s'affermissait sur les plaines captives
Et barrait de ses murs les horizons d'hiver ;
Comme en un tombeau noir, de vieux astres de fer
Brûlaient, trouant le ciel de leurs flammes votives.

5 On se sentait serré dans un monde d'airain,
Où quelque part, au loin, se dresseraient des pierres
Mornes et qui seraient les idoles guerrières
D'un peuple encor enfant, terrible et souterrain.

10 Un air glacé mordait les tours et les demeures
Et le silence entier serrait comme un effroi ;
Et nul cri voyageur, au loin. Seul un beffroi,
Immensément vêtu de nuit, cassait les heures.

15 On entendait les lourds et tragiques marteaux
Heurter, comme des blocs, les bourdons taciturnes
Et les coups s'abattaient, les douze coups nocturnes,
Avec l'éternité, sur nos cerveaux.

- 1 A La terre immensément s'efface avec des brumes
B,C La terre immensément s'efface au fond des brumes
- 4 A De ruisselets dans l'herbe et leurs lacets d'écumes ;
B Des ruisselets dans l'herbe et leurs bulles d'écumes ;
C Des ruisselets dans l'herbe et leurs franges d'écumes.
- 5 A Lointainement encor des sons lointains et las,
B,C Lointainement encor des sons pauvres et las.
- 6 A Cloches par des cloches lointainement hélées
B,C Voix par des voix lasses au fond des soirs hélées ;
- 7 A Et lentement – et les chansons par les vallées
- 8 A Des mendiants lassés qui retournent là-bas ;
- 10 A et longuement
- 11 A Un vol d'oiseaux qui plane et plane et lourdement
B Un vol d'oiseaux qui plane et plane et, lourdement,
12 B,C gris, où

L A S S I T U D E

Lentement l'horizon s'efface au fond des brumes
Et lentement aussi les frênes lumineux
D'automne et lentement et longuement les nœuds
Des ruisselets frangés d'argent clair et d'écumes.

5 Tintent de loin en loin des sons pauvres et las ;
Voix par des voix lasses au fond du soir hélées ;
Et les chansons et les marches, par les vallées,
Des mendiants qui vont, sait-on vers où, là-bas ?

10 Et des rames en désaccord, et l'autre, et l'une,
Et boitantes et tombantes – et, longuement,
Un vol d'oiseau qui plane et plane et, lourdement,
Chavire en un ciel gris où se fane la lune.

- 7 A-C occultes,
11 A-C Ce qu'il vous a fallu de jours et de malheurs,
13 C altiers muets
17 A Sous un linceul de gel et blanc comme la laine.
B,C Sous un linceul de gel et blanc comme la laine ;
18 A-C Voici le firmament venir des nuits splendides,
19 A humaine,

T O U R M E N T

Rocs de désespoir immensément tordus
Vers le ciel lourd, voici les consolants hivers
Et la fraîche blancheur et les brouillards pendus
Aux bras, pitié ! de vos mélèzes verts ;

5 Voici le grand silence et la neige du soir.

Voix de granit, combats d'ombre, fiertés de pierre,
Vieux tonnerres figés des époques occultes
Que le soleil irrite et mord de sa lumière
Et qui savez l'éternité de vos tumultes.

10 Voici le grand silence et la neige du soir.

Ce qu'il vous a fallu d'affres et de malheurs,
Pour définir ainsi votre fatalité !
Rocs tragiques, altiers, muets et recéleurs,
Et conquérir l'orgueil de l'immobilité !

15 Voici le grand silence et la neige du soir !

Vous dormirez, veillés par les astres candides,
Sous un linceul tranquille et blanc comme la laine ;
Voici fleurir le firmament des nuits splendides,
Voici pour vous l'hiver – rocs de douleur humaine !

20 Voici le grand silence et la neige du soir.

- 1 A soirs !
4 A Tombalement entrefrappées
B,C Immensément, entrefrappées,
5 A-C Autour des grandes tours, ô mon âme des soirs.
6 A cloche autour
7 A Et leurs porches et leurs claveaux ;
B Et des piliers et des claveaux,
8 A Échos lointains aux lointains râles
9 A caveaux
10 A morts sous
11 A cloche au loin par
12 A femmes en longs manteaux
13 A Montent par des ruelles noires
14 A ex-votos
16 B,C Appels de cloche à cloche et sanglots vers les morts
17 A-C anniversaire,
18 A Larmes de bronze et pleurs d'accords,
B,C – Larmes de bronze et pleurs d'accords –
19 A Tanguant malheur, tanguant misère,
B,C Criant malheur, criant misère,
20 A-C Ô mon âme des soirs, entends les morts hurler aux morts !

RESSOUVENIR

Appels de cloche à cloche, ô mon âme des soirs,
 Entends baller les mélopées,
 Autour des tours et des voussoirs,
 Lentes, larges, développées ;
 5 Entends clamer les tours, ô mon âme des soirs.

Appels de cloche à cloche, autour des cathédrales
 Et des piliers et des arceaux ;
 Répons lointains aux lointains râles
 Des chapelles et des caveaux,
 10 Où sont broyés des morts, sous leurs plaques murales.

Appels de cloche à cloche, au loin, par les mémoires,
 Quand des femmes, en longs manteaux,
 Montent, par des ruelles noires,
 Mettre leurs cœurs en ex-votos,
 15 Leurs mornes cœurs – aux calvaires expiatoires.

Appels de cloche à cloche et sanglots pour les morts
 Et leur prochain anniversaire ;
 Glas lourds et funèbres accords
 Sonnant malheur, sonnant misère,
 20 Ô mon âme des soirs, entends les morts plaindre les morts !

- 1 A Là-bas cette
2 A-C Par les enclos en noir et les porches d'église,
6 A Au pied d'un ostensor, le soir, dans des chapelles
B,C ostensor, le
7 A-C De cathédrale en noir; et la claustrale emphase
8 A Du culte et des moines mitrés et des flabelles,
B Du culte et de grands dais levés et de flabelles,
10 A-C Tendent en croix leurs désespoirs et leurs misères,
12 A feux et
14 A Des grands piliers sur les dalles, droite-allongée,
19 B saintes, et
24 A Pendent après la croix et dont le nom persiste,
26 A Aussi dans le vieux cœur en noir de leurs mémoires.
Après le vers 26, en A, pas de coupure strophique.

LES VÊPRES

Là-bas, cette existence en noir de grandes vieilles,
Autour des tours en noir et des porches d'église,
Cette existence et de prières et de veilles,
Le soir, sous leurs mantes en noir, qu'immobilise,
5 Et pendant des heures et des heures, l'extase
Au pied d'un ostensor le soir, en des chapelles
De cathédrale en noir ; et la romaine emphase
Du culte et des grands dais levés et des flabelles,
Le soir, sur ces vieilles en noir, dont les mains jaunes
10 Tendent leurs vœux, leurs désespoirs et leurs misères,
Vers les autels immensément et vers les trônes,
Là-bas, ornés d'argent, de feux, et de rosaires,
Le soir, au fond des chapelles en noir ; et l'ombre
D'un grand pilier, sur les dalles, droite, allongée
15 Ainsi qu'un bras de soir et de volonté sombre
Vers ces vieilles en noir, dont la ferveur figée
Grandit l'hiératique allure évocatoire,
Au fond des chapelles en noir ; et les martyres
Et les saintes et la série incantatoire
20 Des longs cierges et le grésillement des cires,
Le soir, sur de lourds trépieds noirs, dans les chapelles
En noir ; et ce Jésus, vieux de siècles et triste,
Ce Christ en noir du soir, dont les loques charnelles
Pendent au long des croix et dont le nom persiste,
25 Le soir, dans le vieux cœur en noir des grandes vieilles,
Dans leur vieux cœur en noir et or et leurs mémoires !

- 27 A Et comme elles, s' user à des marmonnements,
B,C Et comme
- 28 A-C Et comme elles, rouler, en uniformes moires,
- 30 A pieusement, et comme
B,C et comme
- 31 A noir,
- 32 A-C Et comme elles vivent, vivre, presque en un somme
- 33 A De sans cesse oraisons autour des croix de soir,
B,C soir,
- 34 A-C Au fond des chapelles en noir; revivre en litanies

Et, comme elles, s' user à des marmonnements ;
Et, comme elles, rouler en uniformes moires
Les jours après les jours, toujours, et les moments,
30 Les toujours mêmes jours pieusement ; et, comme
Elles, passer vers un effacement en noir ;
Et, comme elles vivent, vivre, presque en un somme
De mornes oraisons autour des croix du soir ;
Et, comme elles, vivre et revivre en litanies
35 Sa peine et sa ranceur et tout son désespoir
Et ses lasses douleurs de vivre indéfinies,
Là-bas, le soir, au fond des chapelles en noir !

- 1 A clair surnaturel,
 3 P À la prière humaine, un grand ciel clair paraît
 A-C À la prière humaine, un grand ciel clair paraît.
 4 P Figé en son miroir l'Éternité visible.
 5 P Le gel étreint un infini d'argent et d'or ;
 A-C Le gel étreint cet infini d'argent et d'or,
 6 P Le gel – et les plaines et les vents et les silences
 A Le gel – et les plaines, les vents et les silences,
 B étreint, les
 7 P,A Et les plaines et les plaines; un gel qui mord
 B,C Et les plaines et les plaines; le gel qui mord
 8 P Les lointains bleus où les astres pointent leurs lances
 A Les lointains bleus où les astres pointent leurs lances.
 B,C Les lointains bleus, où les astres pointent leur lance.
 9 B,C ciel
 10 P Le vide – et sa lueur immobile et dardante ;
 A Le vide, et sa lueur immobile et dardante,
 B,C Et sa lueur immobile et dardante !
 12 A corrodante :
 14 P,B,C Et des étaux serrer son cœur morne et candide ;
 A Et des étaux serrer son cœur morne et candide
 16 A soudain glacial

LE GEL

Ce soir, un grand ciel clair, surnaturel, abstrait,
Froid d'étoiles, infiniment inaccessible
À la prière humaine, un grand ciel apparaît.
Il fige en son miroir l'éternité visible.

5 Le gel étreint tout l'horizon d'argent et d'or,
Le gel étreint les vents, la grève et le silence
Et les plaines et les plaines ; et le gel mord
Les lointains bleus, où les beffrois pointent leur lance.

10 Silencieux, les bois, la mer et ce grand ciel.
Oh sa lueur immobile et dardante !
Et rien qui remuera cet ordre essentiel
Et ce règne de neige acerbe et corrodante.

15 Immutabilité totale. On sent du fer
Et de l'acier serrer son cœur morne et candide ;
Et la crainte saisit d'un immortel hiver
Et d'un grand Dieu soudain, glacial et splendide.

- 3 P outrage,
 5 A-C vertes
 6 P Domine un coin de mer – et les flammes des flots
 A-C Domine un coin de mer – et des flammes de flots
 7 A Entrent comme parmi des blessures ouvertes
 8 P En des écueils troués de voix et de sanglots.
 A-C En des écueils troués de cris et de sanglots.
 9 P Et mon âme se mire en ces soirs de torture,
 A torture
 10 P-C Quand la vague se ronge et se déchire aux rocs
 11 P-B Et s'acharne contre elle et que son armature
 12 P,A s'émiette par
 13 A,B La joie, enfin, me
 14 P Parce que je le veux, et je m'excite aux pleurs
 A,B veux, et
 15 P répands et
 16 P Et se dresse, sous les soleils de mes douleurs.
 17 P Je m'exalte de maux et de vices. J'oublie
 18 P Ce que d'autres m'ont infligé d'ombre et de tourments ;
 A L'inextinguible ennui de mon ravalement,
 B,C détraquement,
 20 P,A boire insatiablement.

I N S A T I A B L E M E N T

Le soir, plein des dégoûts du journalier mirage,
Avec des dents, brutal, de folie et de feu,
Je mords en moi mon propre cœur et je l'outrage
Et ricane, s'il tord son martyr vers Dieu.

5 Là-bas, un ciel brûlé d'apothéoses vertes,
Domine un coin de mer – et les glaives des flots
Entrent, comme parmi des blessures ouvertes,
Dans les fentes des caps et les trous des îlots.

10 Et mon cœur se reflète en ce soir de torture,
Quand la vague se jette et se déchire aux rocs
Et s'acharne contre eux et que son armature
D'or et d'argent éclate et s'émiette, par chocs.

15 La joie enfin me vient de souffrir par moi-même,
Parce que je le veux – et je m'enivre aux pleurs
Quand je répands, et mon orgueil tait son blasphème
Et s'exalte, sous les abois de mes douleurs.

20 Je harcèle mes maux et mes vices. J'oublie
L'inextinguible ennui de mon détraquement ;
Et quand lève le soir son calice de lie,
Je me le verse à boire, insatiablement.

- 1 A À cropetons, ainsi que les vieilles flétries
 2 A Des ballades de l'autrefois,
 5 A,B Chaumes
 C fendus,
 6 A Souffreteuses et lamentables.
 B Souffreteuses et lamentables ;
 C Fournils usés et lamentables –
 7 A Le vent siffle par les étables
 B Le vent siffle, par les étables
 C Le vent siffle sur leurs étables,
 8 A,B Et par les carrefours perdus.
 10 A menton
 11 A Et leurs mantes à clocheton,
 12 A,B Elles s'entrecognent branlantes,
 13 A-C Derrière un plant gelé d'ormes et de bouleaux,
 15 A Jonchent le seuil fendu des portes
 B,C Jonchent le seuil barré des portes
 17 A À cropetons, ainsi que les vieilles meurtries
 18 A Des tempêtes de l'autrefois,
 21 A-C Pendant les deuils de brume et d'envoûtement noir
 23 A Ô les tant pauvres par les plaines !
 B Ô les tant pauvres par les plaines,
 24 A Ô les si tristes dans les soirs !
 B Ô les si tristes dans le soir !
 C Et leur lumière au fond du soir !

LES CHAUMES

À cropetons, ainsi que les pauvres Maries
Des légendes de l'autrefois,
Par villages, sous les cieux froids,
Sont assises les métairies :

5 – Chaumes teigneux, pignons crevés, carreaux fendus
Fournils éteints et lamentables –
Le vent souffle sur les étables,
Du bout des carrefours perdus.

10 À cropetons, ainsi que les vieilles dolentes,
Avec leurs cannes aux mentons,
Et leurs gestes, comme à tâtons,
Elles tremblent toutes branlantes,

15 Derrière un rang gelé d'ormes et de bouleaux,
Dont les livides feuilles mortes
Jonchent le seuil désert des portes
Et s'ourlent comme des copeaux.

20 À cropetons, ainsi que les mères meurtries
Par les douleurs de l'autrefois,
Aux flancs bossus des talus froids,
Et des sentes endolories,

Pendant les heures d'ombre et d'envoûtement noir
Et les novembrales semaines,
Ô ces fermes au fond des plaines
Et leur détresse au fond du soir !

- 3 A s'en vont sans
4 A s'en vont là-bas vers
6 A Ses spleens d'argent lointain sur des chemins d'éclair,
B,C Ses spleens d'argent lointain vers des chemins d'éclair,
9 A-C Et ces quais infinis de lanternes fatales,
10 A-C profondeurs,
11 A noyés sous
B Et ces marins noyés, sous des pétales
12 A Des flots éclaboussés comme une boue en fleurs.
B De fleurs de boue où la flamme met des lueurs.
13 A-C Et ces châles et ces gestes de femmes soûles,
14 A,B Et ces alcools en lettres d'or jusques au toit,
C toits,
15 A,B mort parmi ces foules,

LONDRES

Et ce Londres de fonte et de bronze, mon âme,
Où des plaques de fer claquent sous des hangars,
Où des voiles s'en vont, sans Notre-Dame
Pour étoile, s'en vont, là-bas, vers les hasards.

5 Gares de suie et de fumée, où du gaz pleure
De sinistres lueurs au long de murs en fer,
Où des bêtes d'ennui bâillent à l'heure
Dolente immensément, qui tinte à Westminster.

10 Et debout sur les quais ces lanternes fatales,
Parques dont les fuseaux plongent aux profondeurs ;
Et ces marins noyés, sous les pétales
Des fleurs de boue où la flamme met des lueurs.

15 Et ces marches et ces gestes de femmes souïles ;
Et ces alcools de lettres d'or jusques aux toits ;
Et tout à coup la mort, parmi ces foules ;
Ô mon âme du soir, ce Londres noir qui traîne en toi !

- 1 A Eau qui s'égoutte en des caves, pleurs des lumières,
B Eau qui s'égoutte en des sous-sols, pleurs de lumières,
C Machines d'ombre et d'or en des hangars maussades.
- 2 A,B Sous des porches de fer, où s'engouffrent des voix,
C Porches de suie et d'encre où s'engouffrent des voix,
- 3 A Pignons crasseux, greniers obscurs, mornes larmières,
B Pignons crasseux, greniers obscurs, mornes larmières
- 4 A régulières au long des toits,
- 6 A Et puis, au bas des murs, les sans-cesse clapots
- 7 A Des pas et des chevaux sur le pavé des rues,
B,C Des pas et des chevaux, sur le pavé des rues
- 8 A Et les toujours clapots des flots contre les flots ;
B,C Et sur les ponts dont les piles cassent le flot ;
- 9 A plaintif qui dort et se corrode
B,C corrode,
- 10 A Dans les havres et souffre et les poumons criards
B Dans les havres, et souffre, et les poumons criards
C havres, et souffre, et
- 11 A,B Des machines et le mystérieux exode
- 12 A silencieux vers
- 13 A Des caps et de la mer affolés en tempêtes ;
B,C Des caps et de la mer affolée en tempête ;
- 14 A Ô mon âme ! quel s'en aller et quel souffrir
- 15 A toujours pour
- 16 A,B or, quel

AU LOIN

Ancres abandonnées sous des hangars maussades,
Porches de suie et d'ombre où s'engouffrent des voix,
Pignons crasseux, greniers obscurs, mornes façades
Et gouttières régulières, au long des toits ;
5 Et blocs de fonte et crocs d'acier et cols de grues
Et puis, au bas des murs, dans les caves, l'écho
Du pas des chevaux las sur le pavé des rues
Et des rames en cadence battant les flots ;
Et le vaisseau plaintif, qui dort et se corrode
10 Dans les havres et souffre ; et les appels hagards
Des sirènes et le mystérieux exode
Des navires silencieux, vers les hasards
Des caps et de la mer affolée en tempêtes ;
Ô mon âme, quel s'en aller et quel souffrir !
15 Et quel vivre toujours, pour les rouges conquêtes
De l'or ; quel vivre et quel souffrir et quel mourir !

- 18 A encens de
 19 A-C Fais ton rêve lascif vers de roses asiles,
 20 A-C éventé, par
 21 A océane au
 24 A Hermès,
 25 A Mon rêve – et ces bêtes d'airain au seuil des porches
 26 A Et ces colosses noirs broyant des léopards
 27 A Entre leurs bras et ces processions de torches
 30 A Oh mon rêve d'adieux de spleens et de lointains,
 B Oh mon âme d'adieux de rêve et de lointain !
 C Ô mon âme d'adieux de rêve et de lointain !
 32 A matins,
 B,C Caravanes, en galop blanc dans le matin,
 34 A-C Quelques pâtres, hagards de soir et d'infini,
 36 A Et va par tes chemins de fleurs et de granit
 39 A Impossible! voici
 40 A Fumée et les tunnels et le ballant beffroi
 41 A Ballant son glas dans la brume et qui ressasse
 43 A Et je m'enfuis, les pieds collés à cette crasse,
 44 B,C puent, jusqu'à

Pourtant regarde au loin s'illuminer les îles,
 Fais ton rêve d'encens, de myrrhe et de corail,
 Fais ton rêve de fleurs et de roses asiles,
 20 Fais ton rêve éventé par le large éventail
 De la brise océane, au clair des étendues ;
 Et songe aux Orient et songe à Benarès,
 Songe à Thèbes, songe aux Babylones perdues,
 Songe aux siècles tombés des Sphinx et des Hermès ;
 25 Songe à ces Dieux d'airain debout au seuil des porches,
 À ces colosses bleus broyant des léopards
 Entre leurs bras, à ces processions de torches
 Et de prêtres, par les forêts et les remparts,
 La nuit, sous l'œil dardé des étoiles australes ;
 30 Ô mon âme qu'hallucinent tous les lointains !
 Songe aux golfes, songe aux déserts, songe aux lustrales
 Caravanes, en galop blanc dans les matins ;
 Songe qu'il est peut-être encor, par la Chaldée,
 Quelques pâtres pleins de mystère et d'infini,
 35 Dont la bouche jamais n'a pu crier l'idée ;
 Et va, par ces chemins de fleurs et de granit,
 Et va si loin et si profond dans ta mémoire,
 Que l'heure et le moment s'abolissent pour toi.

40 Impossible ! – voici la boue et puis la noire
 Fumée et les tunnels et le morne beffroi
 Battant son glas dans la brume et qui ressasse
 Toute ma peine tue et toute ma douleur,
 Et je reste, les pieds collés à cette crasse,
 Dont les odeurs montent et puent jusqu'à mon cœur.

- 2 P-C mélancolie,
 3 P tourne, et tourne,
 4 P Est triste, et faible, et lente, et lasse, infiniment.
 A lasse infiniment.
 9 P Les champs sont détrempés. De lourds nuages tors
 A Un jour souffrant d'hiver parmi les loins s'endort,
 10 P Éclaboussent les loins de leurs voyages sombres,
 11 P,A taillis, qui
 12 P Les ornières s'en vont vers les horizons morts.
 13 P Sous un ourlet de sol, deux cassines de hêtre
 A,B Sous un ourlet de sol, quelques huttes de hêtre
 C Autour d'un pâle étang, quelques huttes de hêtre
 15 P-C Une lampe de cuivre est pendue au plafond
 16 P-C Et patine de feu le mur et la fenêtre.
 17 P,A Et dans la plaine immense et le vide dormeur,
 B Et dans la plaine immense et le vide dormeur
 18 P Elles fixent – les très souffreteuses bicoques –
 A-C Elles fixent – les très souffreteuses bicoques ! –
 19 P-C Avec les pauvres yeux de leurs carreaux en loques,
 20 P Le vieux moulin qui tombe et meurt.
 A et las,

LE MOULIN

Le moulin tourne au fond du soir, très lentement,
Sur un ciel de tristesse et de mélancolie ;
Il tourne et tourne, et sa voile, couleur de lie,
Est triste et faible et lourde et lasse, infiniment.

5 Depuis l'aube, ses bras, comme des bras de plainte,
Se sont tendus et sont tombés ; et les voici
Qui retombent encor, là-bas, dans l'air noirci
Et le silence entier de la nature éteinte.

10 Un jour souffrant d'hiver sur les hameaux s'endort,
Les nuages sont las de leurs voyages sombres,
Et le long des taillis qui ramassent leurs ombres,
Les ornières s'en vont vers un horizon mort.

15 Autour d'un vieil étang, quelques huttes de hêtre
Très misérablement sont assises en rond ;
Une lampe de cuivre éclaire leur plafond
Et glisse une lueur aux coins de leur fenêtre.

20 Et dans la plaine immense, au bord du flot dormeur,
Ces torpides maisons, sous le ciel bas, regardent,
Avec les yeux fendus de leurs vitres hagardes,
Le vieux moulin qui tourne et, las, qui tourne et meurt.

- 3 A S'allument brusquement dans les villes du soir,
 4 A,B Une à une, et dans l'ombre et les rumeurs décrues.
 C Une à une, et dans l'ombre et la détresse accrues.
 7 A Tourne vers la banlieue aride et se replie
 B,C Tourne vers la banlieue aride et se replie,
 8 A Comme un brusque regret vers un marais bruni.
 B,C Comme un coude cassé, vers un marais jauni.
 9 A-C Et les brumes tout lentement s'appesantissent
 10 A Et suspendent leur grand linceul au coin du toit,
 B Et suspendent leur grand linceul du haut d'un toit,
 C Et suspendent leur grand linceul du haut des toits,
 13 A-C Un roulement plaintif de chariot quinteux
 14 A Tout seul dévale et geint et crie au ras des bornes,
 B,C Tout seul dévale et geint et crie, aux coins des bornes,
 16 A Choquent d'un bruit de fers le vieux pavé boiteux.
 B Heurtent de leurs vieux fers, le vieux pavé boiteux.
 C Heurtent, de leurs vieux fers, le vieux pavé boiteux.
 17 A Et dans la brume grise, un cartouche d'enseigne
 B,C Et dans
 18 A Sous les flambes du gaz, s'avive et luit encor :
 19 A-C La façade paraît pleurer des lettres d'or
 20 A Et ses vitres verser leur blessure qui saigne.
 21 A errante au
 23 A S'allument brusquement dans les villes du soir
 B,C S'allument, brusquement, dans les villes du soir,
 24 A,B Une à une, et dans l'ombre et les rumeurs décrues.
 C Une à une, et dans l'ombre et la détresse accrues.

LES RUES

À coup de flammes errantes au loin, le long des rues,
 Les lanternes, debout sur le bord du trottoir,
 S'allument, brusquement, dans la ville du soir,
 Une à une, et dans l'ombre et dans la nuit accrues.

5 D'un trait – et monotone et triste, à l'infini,
 Toujours mêmes maisons se succédant, la voie
 Passe vers la banlieue aride et se reploie
 Comme un reptile noir vers un marais jauni.

10 Et les brouillards tout lentement s'appesantissent
 Et suspendent leur grand linceul au coin des toits ;
 Une lune souffrante et pâle s'entrevoit
 Et se mire aux égouts, où des clartés pourrissent.

15 Un roulement plaintif de chariot lointain
 Tout seul dévale et geint et crie, au coin des bornes,
 Et lourdement, et deux par deux, les chevaux mornes
 Heurtent, de leurs vieux fers, le vieux pavé sans fin.

20 Et, dans la brume grise, un cartouche d'enseigne,
 Sous les flammes du gaz, s'avive et lui encor :
 La façade semble pleurer des lettres d'or
 Et les vitres montrer des cœurs rouges qu'on saigne.

À coups de flamme errante, au loin, le long des rues,
 Les lanternes, debout sur le bord du trottoir,
 S'allument, brusquement, dans la ville du soir,
 Une à une, et dans l'ombre et dans la nuit accrues.

- 1 A,B Et par le traître écho des horizons plongeurs,
 C Et par l'étrange écho des horizons songeurs,
 4 A soir se
 5 A,B Partis.
 6 A Et le navire immense, avec ses mâts d'orgueil
 7 A Et ses mousses d'ébène, ornait gaîment son seuil;
 B ébène ornait
 8 A-C Et les vagues baisaient les ponts et les lagunes.
 9 A Ce fut calme voyage à la clarté des nuits :
 B Ce fut calme voyage, à la clarté des nuits :
 C Ce fut calme voyage, à la clarté des nuits.
 10 A,B Et les regards lactés des pensives étoiles
 C Oh! les regards lactés des pensives étoiles
 12 A fleurs!
 – Depuis ?
 B fleurs! – Depuis
 14 A Dressant du noir, debout sur des villes de feux,
 15 A Et sous les toits plombés et les hangars nitreux,
 B,C Et sous
 17 A-C Et des plaines, où se battent les roux soleils
 18 A Avec des vents hurleurs de soirs et de tonnerres,
 B,C Avec les vents, les soirs, la foudre et le tonnerre
 19 A Et des gorges et des volcans et des suaires
 B,C Et des gorges et des volcans et des suaires,
 20 A Infiniment au loin sur des sables vermeils ;
 B,C Infiniment, au loin, sur des sables vermeils ;
 23 A empereurs, en de roides maintiens,
 24 A-C rêves;

LES VOYAGEURS

Et par les yeux voilés des horizons songeurs,
 Et par l'antique appel des sybilles lointaines,
 Et par les au-delà mystérieux des plaines,
 Un soir, se sont sentis hélés, les voyageurs.

Partis !

5 Les quais étaient électrisés de lunes,
 Et le navire, avec ses mâts pavoisés d'or
 Et ses mousses d'ébène, ornait gaîment son bord ;
 Et les vagues baisaient les sables des lagunes.

10 Oh ! le voyage clair dans la beauté des nuits !
 Oh ! les couronnes d'or que tressent les étoiles
 Là-haut ! et les brises du Sud bombant les voiles
 Et poussant vers la terre et vers les fleurs ! – Depuis ?

15 Des tours, immensément faites avec des pierres,
 Levant de hauts bras noirs sur des villes de feux ;
 Et, sous les toits plombés et dans les murs nitreux,
 Ouverts, de grands yeux d'or en de rouges paupières ;

20 Et des plaines de cendre et de graviers vermeils
 Où se battent les vents, la foudre et les tonnerres ;
 Et des linceuls de pourpre ou de pâles suaires
 Que les soirs merveilleux traînent sur les soleils.

Et des temples d'airain écussonnés de glaives,
 Et des assomptions de symboles chrétiens,
 Et de vieux empereurs en de roides maintiens
 Sur leurs trônes de fer, assis comme des rêves.

- 26 A Parmi des lacs d'argent d'onyx et de turquoises
B,C Parmi des lacs d'argent d'onyx et de turquoises,
27 A angoisses ;
28 A Et tout à coup la mer comme un choc de marteaux;
32 A À quelque bras tendu de force et de lumière;
B,C À quelque front levé de force et de lumière;
33 A Jusqu'à ce soir certain, où seuls, au coin du pont,
B,C où seuls, au
38 A-C – mais plus
39 A-C Pour eux, les doux bonheurs sereins des satisfaits
41 A-C Car les soirs leur seront de tourmenteurs aimants,
42 A ouverts comme des portes
43 A-C Sur leurs rêves défunts et leurs visions mortes

25 Et des îles, ainsi que de grands piédestaux,
Parmi les flots d'argent, d'onyx et de turquoises,
Là-bas – et des frissons marins et des angoisses
Et, tout à coup, la mer, comme un choc de marteaux.

30 Et des peuples lassés de leur fierté première,
Et des peuples debout vers leurs prochains réveils,
Et des ports et des ports et des phares pareils
À des bras resserrant dans leurs poings la lumière ;

Jusqu'à ce soir certain, où, seuls au bout du pont,
Le souvenir revient des lointaines reliques :
35 Le clos natal et les parents mélancoliques
Et l'horloge sonnante vers ceux qui reviendront.

Et maintenant ils sont les revenus du monde
Et les sortis de l'Océan – mais, plus jamais
Pour eux, le doux bonheur serein des satisfaits
40 Ni la vie endormie en une âme profonde.

Car les soirs leur seront de violents aimants,
Les soirs et les soleils ouverts, comme des portes,
Devant leurs rêves fous et leurs visions mortes
Et leurs amours nimbés par d'autres firmaments.

- 1 A-C Calamistré de pins, embroussaillé de lierre,
3 A-C Regarde encor, on voit un mont surgir, pareil
6 A-C D'un feu prodigieux de bronze et d'escarboucles,
7 A Et l'évocation de l'or parmi ces boucles,
B,C Et ce mélange d'or lointain parmi ces boucles,
8 A Dresse dans les cerveaux le souvenir profond
B,C Évoque, en les cerveaux, le souvenir profond
9 A Des secrètes et farouches cosmogonies,
B,C Des secrètes et farouches théogonies,
12 A Bâillent les milliers d'ans de leurs théogonies.
B,C Dardent les milliers d'ans de leurs cosmogonies,
15 A Et sa tête s'en va dans les mares lointaines
B,C Et sa tête s'en va, dans les mares lointaines,
17 A Et quand montent au loin des vals et des ramées,
B,C Et quand montent, au loin, des vals et des ramées,
18 A-C Les feux et les brouillards et les plaintes du soir,

L'IDOLE

Calamistré de pins, enguirlandé de lierre,
Tandis qu'un horizon d'ébène et de soleil
L'éclaire encor, on voit un mont surgir, pareil
À quelque idole énorme et nocturne de pierre.

5 Les flammes du couchant élaboussent son front
D'un feu prodigieux de crins et d'escarboucles,
Et l'or se mélangeant aux pierres et aux boucles,
Évoque, en nos cerveaux, le souvenir profond

10 De secrètes et farouches théogonies,
Pleines d'attente et de siècles, pleines de dieux
Sculptés en colosses de marbre et dont les yeux
Dardent les milliers d'ans de leurs hégémonies.

Ce mont règne de par l'espace, infiniment.
Il domine les bois, il écrase les plaines,
15 Et sa tête s'en va, dans les mares prochaines,
Mirer de la splendeur et du fulgurement.

Et quand montent, vers lui, des plaines alarmées,
Les brasiers et les feux et les plaintes du soir,
À l'heure ardente et triste, on s'imagine voir
20 Se tordre un holocauste en de rouges fumées.

- 2 P,A Flamboient sous
5 P-C Les pèlerins s'en vont, grands de mélancolie,
7 P-C Les pèlerins géants et lourds et laissant choir
8 P,C Leur feuillage de pleurs, de tristesse et de lie ;
A,B Leur feuillage de pleurs de tristesse et de lie ;
9 P Les pèlerins, qui vont mystérieusement,
A Les pèlerins marcheurs, mystérieusement,
10 B,C Toujours, sur
11 P Toujours vers l'horizon et ses gloires fanées,
A Toujours vers
13 P-C Les pèlerins, dont les manteaux tout en lumière,
14 P-C Mordus par le soleil vespéral qui s'endort,
15 P,B Apparaissent ainsi que des vêtements d'or,
A or,
16 P,A Traînés dans
18 P Que regardent passer le long de leurs voyages,
A passer le
19 P-C villages,

LES ARBRES

Quand les terreaux, déjà roussis et purpurins,
Flamboient, sous les couchants mortuaires d'automne,
On voit, d'un carrefour livide et monotone,
Partir pour l'infini les arbres pèlerins ;

5 Les pèlerins s'en vont, lourds de mélancolie,
Pensifs, pieux et lents, par les routes du soir,
Les pèlerins géants et forts, mais laissant choir
Un feuillage de pleurs, de regret et de lie ;

10 Les pèlerins marchant invariablement,
Toujours sur double rang, depuis combien d'années ?
Toujours, vers l'horizon et ses gloires fanées
Et son insurmontable et despotique aimant ;

15 Les pèlerins, dont les manteaux faits de lumière,
Et de rouge soleil qui les frôle ou les mord,
Apparaissent, ainsi que des vêtements d'or
Traînés, dans un chemin d'encens et de poussière ;

20 Les pèlerins, aux vieux sommets houleux et fous,
Que regardent passer, le long de leurs sillages,
De mystiques hameaux et de fervents villages
Courbés dans la prière et jetés à genoux.

- 2 A,B Geignant sous la tempête et démenant leurs branches
3 A Comme de grands bras fous qui veulent fuir un corps,
C Comme de grands bras fous qui veulent fuir leurs corps,
4 A Mais que tragiquement les nerfs tiennent aux hanches.

Après le vers 4, en A-C, une strophe :

- C Les vieux chênes rugueux et sinistres, les noirs
Géants debout, à l'horizon, où les vents rogues
Cinglent de leur colère et de leur vol les soirs
Et les mordent et les mordent comme des dogues,
(4) A Et les mordent et les happent comme des dogues,
5 A,B recéleurs,
8 A Et tord ses désespoirs le long de leur branchage.
9 A plaintes durant la nuit !
B,C nuit!
10 A D'abord lointainement douces
11 A troubler de leur bruit
13 A Puis la terreur soudaine et la douleur qui point
14 A À sentir la tempête hennissante et prochaine
15 A Et le râlement brusque et terrible, si loin !
17 A,B Et se couchent, là-bas, dans les sillons, de peur.
19 A Une attente de glaive et d'ombre et de fureur,
20 A Et brusquement la rage énorme et frénétique

LES VIEUX CHÊNES

L'hiver, les chênes lourds et vieux, les chênes tors,
Geignant sous la tempête et projetant leurs branches
Comme de grands bras fous qui veulent fuir leur corps,
Mais que tragiquement la chair retient aux hanches,

5 Semblent de maux obscurs les mornes recéleurs ;
Car l'âme des pays du Nord, sombre et sauvage,
Habite et clame en eux ses nocturnes douleurs
Et tord ses désespoirs d'automne en leur branchage.

10 Oh ! leurs plaintes et leurs plaintes, durant la nuit ;
D'abord, lointainement, douces et miaulantes,
Comme ayant joie et peur de troubler, de leur bruit,
Le sommeil ténébreux des campagnes dolentes.

15 Puis le désir soudain où la terreur se joint
Quand la tempête est là, hennissante et prochaine ;
Puis le râlement brusque et terrible, si loin
Que les bêtes des grand'routes hurlent de haine

20 Ou se couchent, là-bas, dans les sillons, de peur.
Puis un apaisement sinistre et despotique,
– Une attente de glaive et d'ombre et de fureur, –
Et tout à coup la rage énorme et frénétique,

- 22 A colère
23 A campagne et
25 A-C chênes ! Oh les
27 A broie! et
28 A-C hache.
30 A,B sombre,
34 A,B Geignant sous la tempête et démenant leurs branches
36 A Mais que tragiquement les nerfs retiennent aux hanches,
40 A Et tord ses désespoirs le long de leur branchage.

Tout l'infini qui grince et se brise et se tord
Et se déchire et vole en lambeaux de colère,
À travers la campagne, et beugle au loin la mort
De l'un à l'autre point de l'espace solaire.

25 Oh ! les chênes ! Oh ! les mornes suppliciés !
Et leurs pousses et leurs branches que l'on arrache
Et que l'on broie ! Et leurs vieux bras exfoliés
À coup de foudre, à coups de bise, à coups de hache !

30 Ils sont crevés, solitaires ; leur front durci
Est labouré ; leur vieille écorce d'or est sombre
Et leur sève se plaint plus tristement, que si
Le dernier cri du monde avait traversé l'ombre.

35 L'hiver, les chênes lourds et vieux, les chênes tors,
Geignant sous la tempête et projetant leurs branches
Comme de grands bras fous qui voudraient fuir un corps,
Mais que tragiquement la chair retient aux hanches,

40 Semblent de maux obscurs les mornes recéleurs,
Car l'âme des pays du Nord, sombre et sauvage,
Habite et clame en eux ses nocturnes douleurs
Et tord ses désespoirs d'automne en leur branchage.

- 1 P,A Sur un étang désert où stagne une eau brunie,
 B Sur un étang désert, où stagne une eau brunie,
 C Sur un étang désert que lustre une eau brunie,
- 2 P-C roseau,
- 4 P-B Un cri grêle, qui pleure au loin une agonie.
 C Un cri pauvre qui pleure au loin une agonie.
- 5 P Comme il est faible, et mince, et timide, et fluet !
 A,B Comme il est faible et mince et timide et fluet !
- 7 P Et comme il se prolonge, et comme, avec la route,
 A,B Et comme il se prolonge, et comme avec la route
- 9 P,A Et comme il scande l'heure au rythme de son râle,
 B,C Et comme il scande l'heure, au rythme de son râle,
- 10 P,A comme en
- 11 P comme en
 A Et comme en son écho languissant et boiteux
- 12 P-B Se plaint peureusement la douleur vespérale !
- 13 P Il est si lent parfois qu'on ne le saisit pas,
 A,B Il est si lent parfois qu'on ne le saisit pas.
- 14 P néanmoins, toujours
 A Et néanmoins toujours, et sans cesser, il tinte
- 15 P-B L'obscur et frêle adieu de quelque vie éteinte ;
- 19 P,A Il dit les vols lointains et clairs, qui sont défunts
 B,C Il dit les vols lointains et clairs qui sont défunts
- 20 P,A Et reposent cassés dans l'herbe et dans la mousse.
 B,C Et reposent, cassés, dans l'herbe et dans la mousse.

LE CRI

Près d'un étang désert où dort une eau brunie,
Un rai du soir s'accroche au sommet d'un roseau ;
Un cri s'écoute, un cri désespéré d'oiseau,
Un cri pauvre et perdu dans la plaine infinie.

5 Comme il est faible et frêle et peureux et fluet !
Et comme avec tristesse il se traîne et s'écoute,
Et comme il se répète et comme avec la route
Il s'enfoncé et se perd dans l'horizon muet !

10 Et comme il marque l'heure, au rythme de son râle,
Et comme, en son accent minable et souffreteux,
Et comme, en son écho languissant et boiteux,
Se plaint infiniment la douleur vespérale !

15 Il est si doux parfois qu'on ne le saisit pas.
Et néanmoins toujours, et sans fatigue, il tinte
L'obscur et triste adieu de quelque vie éteinte ;
Il dit les pauvres morts et les pauvres trépas :

20 La mort des fleurs, la mort des insectes, la douce
Mort des ailes et des tiges et des parfums ;
Il pleure au souvenir des vols qui sont défunts
Et qui gisent, cassés, dans l'herbe et dans la mousse.

Avant le vers 1, en P-B, une strophe :

- B Voici très longuement, très lentement, les râles
 D'hiver et les grands soirs dressés en bûchers d'or
 Rouge sur des fleuves et les mers novembrales
 Pleines de pleurs, pleines d'affres, pleines de mort.
 (1) P Voici très longuement, très longuement, les râles
 A lentement les
 (2) P D'hiver et les couchants dressés en bûchers d'or
 (3) P Sur les fleuves; voici les douleurs novembrales
 A Sur des fleuves qui vont vers des mers novembrales
 (4) P Et les sanglots des mers nocturnes vers la mort.
 A Et vers des pleurs et vers des mers et vers la mort.

- 1 P,A Les chiens du désespoir, les chiens des vents d'automne
 3 A Et l'ombre immensément dans le vide tâtonne
 5 P De point en point, là-bas, des lumières lointain
 A-C lointaines,
 6 P,B,C Fixes. Et par-dessus, toujours, comme des voix,
 A Fixes. Et par-dessus, toujours, comme des voix
 7 P À travers l'infini des hameaux et de plaines
 A À travers l'infini des hameaux et des plaines,
 B À travers l'infini des dunes et des plaines,
 C À travers l'infini des marais et des plaines,
 8 P,A Des voix nocturnement à travers les grands bois.
 B,C Des voix, nocturnement, à travers les grands bois.
 9 P-C Et des routes de soir continûment unies,
 10 P,A Qui se croisent ainsi que des voiles, sans bruit,
 B,C Qui se croisent, ainsi que des voiles, sans bruit,
 11 P-C Et s'allongent et s'écoulent indéfinies
 12 P-C Par au-delà des loins et des loins de la nuit.

INFINIMENT

Les chiens du désespoir, les chiens du vent d'automne
Mordent de leurs abois les échos noirs des soirs,
Et l'ombre, immensément, dans le vide, tâtonne
Vers la lune, mirée au clair des abreuvoirs.

5 De point en point, là-bas, des lumières lointaines
Et dans le ciel, là-haut, de formidables voix
Allant de l'infini des marais et des plaines
Jusques à l'infini des vallons et des bois.

10 Et des routes qui s'étendent comme des voiles
Et se croisent et se déplient au loin, sans bruit,
Et continuent à s'allonger sous les étoiles
À travers la ténèbre et l'effroi de la nuit.

- 1 P-B Un soir plein de pourpres et de fleuves vermeils
C Un soir grand de forêts et de fleuves vermeils
- 2 P Poursuit, par au-delà des plaines diminuées,
A Pourrit par au-delà des plaines diminuées,
B Pourrit, par au-delà des plaines diminuées,
C Pourrit là-bas, au long des plaines diminuées,
- 3 P Et fortement avec les poings de ses nuées
A-C Et fortement, avec les poings de ses nuées,
- 4 P,A Sur l'horizon verdâtre écrase des soleils.
B,C Sur l'horizon verdâtre, écrase des soleils.
- Après le vers 4, en P, une coupure strophique.*
- 5 P,A octobre avec
B,C Octobre
- 6 P Et nonchaloir se gonfle et meurt en ce décor :
A nonchaloir se
- 7 P Pommes ? caillots de feu. Raisins ? Chapelets d'or
C feu, raisins
- 8 P,A caresse
- 9 P,A fois avant
- 10 P,B Des grands corbeaux ? il vient. Mais aujourd'hui c'est l'heure
A Des noirs corbeaux ? il vient. Mais aujourd'hui c'est l'heure
- 11 P Encore des feuillaisons de laque – et la meilleure.
- 12 P-C sol,
- 14 P Et du bronze et du fer sonnent là-bas au loin,
A Et du bronze et du fer tangent là-bas au loin.
B,C Et du bronze et du fer sonnent, là-bas, au loin.
- 15 P-C Une odeur d'eau se mêle à des senteurs de coing
- 16 P Et des parfums d'iris à des parfums de mousses
A Et des parfums d'iris à des parfums de mousses,
B,C Et des parfums d'iris à des parfums de mousses.
- 17 P,B,C et clair reflète
A étang, plane et clair
- 18 P bouleaux dont le branchage bouge
- 19 P La lune qui se lève épaisse, ardente et rouge,
A La lune, qui se lève épaisse, ardente et rouge,
- 20 P,A Et semble un beau fruit mûr éclos placidement.
B,C Et semble un beau fruit mûr, éclos placidement.

MOURIR

Un soir approfondi par un fleuve vermeil
Pourrit là-bas, sur les plaines exténuées,
Et, lourdement, avec les poings de ses nuées,
Sur l'horizon verdâtre écrase le soleil.
5 Saison massive ! Et comme octobre, avec paresse
Et nonchaloir, se gonfle et meurt dans ce décor :
Pommes ! caillots de feu ; raisins ! chapelets d'or,
Que le doigté tremblant des lumières caresse,
Une dernière fois, avant l'hiver. Le vol
10 Des lourds corbeaux ? il vient. Mais aujourd'hui, c'est l'heure
Encor des feuillaisons de laque – et la meilleure.

Les pousses des fraisiers ensanglantent le sol ;
Le bois tend vers le ciel ses mains de feuilles rousses
Et de puissants bourdons sonnent, là-bas, au loin.
15 Une odeur d'eau se mêle à des parfums de coing
Et des senteurs de lierre à des senteurs de mousses
Et l'étang plane et, clair, reflète énormément
Entre de fins bouleaux, dont le branchage bouge,
La lune, qui se lève épaisse, immense et rouge,
20 Et semble un dernier fruit éclos placidement.

- 21 P corps, mourir
A,B mourir, serait
- 24 P Avec dans le cerveau, des rivières de sève,
25 P énormes mourir !
A énormes, mourir,
- 27 P servie,
- 28 P Et notre immense orgueil n'aurait pas à souffrir ;
A-C souffrir !
- 29 P l'automne mourir !

25

Mourir ainsi, mon corps, mourir serait le rêve !
Sous un suprême afflux de couleurs et de chants,
Avec, dans les regards, des ors et des couchants,
Avec, dans le cerveau, des rivières de sève.
Mourir ! comme des fleurs trop énormes, mourir !
Trop massives et trop géantes pour la vie !
La grande mort serait superbement servie
Et notre immense orgueil n'aurait rien à souffrir.
Mourir, mon corps, ainsi que l'automne, mourir !

- 1 A soirs
3 A Brûlent en étageant leurs rampes
4 A Vers les lointains d'argent marbrant les terreaux noirs.
B,C Vers les lointains d'argent marbrant les parvis noirs.
5 A ombre,
7 A Dont l'orgueil fait soudains, les yeux !
8 A ensombre.
11 A Laissant l'orgueil des diadèmes
16 A,B Sur les fumiers du monde à se nourrir de roses.
C Sur les fumiers du monde à cultiver des roses.
17 A tentés
18 A-C médusaires,
20 A Et du cynique éclat de leurs hostilités.
21 A-C rêves,
23 A-C Pas une fleur d'or ou de nuit,

À T É N È B R E S

Un catafalque d'or surgit au fond des soirs,
 Quand les astres, comme des lampes,
 Brûlent, en étageant leurs rampes,
 Vers les lointains d'argent ornés de parvis noirs.

5 Quel mort en ce cercueil ? Le cœur des hommes d'ombre.
 Non des banals victorieux
 Dont l'audace brûle les yeux,
 Mais le cœur des vaincus que la tristesse encombre.

10 Ils ont passé rêveurs, muets, hagards et seuls,
 Toujours découragés d'eux-mêmes,
 Laissant l'éclat des diadèmes
 À d'autres fronts et se vêtant de leurs linceuls.

15 Après, se regardant, inquiets et des choses
 Et des autres – et sans amours ;
 Et néanmoins cherchant toujours
 Fût-ce au cœur du désert, à cultiver des roses,

20 Lointainement par les grands mirages tentés,
 Et par les gloires médusaires ;
 Mais peur des vices nécessaires,
 Et du cynique assaut de tant d'hostilités,

Leurs bras, rameaux tendus vers le printemps des rêves
 Sont retombés, – et pas un fruit,
 Pas une fleur d'aube ou de nuit,
 Jamais, pas un seul rut de feuilles ni de sèves.

- 25 C Ce qui flottait de dieu dans l'albe immensité,
27 A-C On l'a cristallisé naguère
28 A-C Au seuil des temps, en des vases d'éternité.
29 A Mais le parfum s'en est allé. Les grands calices
B,C Mais le cristal s'en est fêlé. Les grands calices
30 A-C Se sont vidés de l'infini.
33 A soirs
35 A Brûlent en étageant leurs rampes
36 A Vers les lointains d'argent marbrant les terreaux noirs.
B,C Vers les lointains d'argent marbrant des parvis noirs.

25 Ce qui flottait de Dieu dans l'albe immensité,
– Douceur éparse et messagère –
Des mains l'ont recueilli naguère
Au cours des temps, en des vases d'éternité.

30 Mais les vases se sont fêlés. Les grands calices
Ont laissé fuir tout l'infini.
Et maintenant l'esprit bruni
De trouble et les regards usés par les supplices,

Raffinés de la mort, nous l'invoquons les soirs,
Quand les astres, comme des lampes,
35 Brûlent, en étageant leurs rampes,
Vers les lointains d'argent ornés de parvis noirs.

*En B et en C, entre la page de titre et Dialogue une page comportait un sous-titre :
II DÉFORMATION MORALE. Ce sous-titre correspondait à celui des Soirs : I DÉCORS
LIMINAIRES, et à celui des Flambeaux Noirs : III PROJECTION EXTÉRIURE.*

Les Débâcles

1888

*À Théo Van Rysselberghe
Willy Schlobach
Dario de Regoyos*

Avant le vers 1, en A, une strophe :

- (1) – Ô la folie ! – et la cloche tragique où pendre
 Mes mains, mes pauvres mains, pour appeler la mort !
 On s'espère : dompté ; mais sans cesse reviennent
 Désirs, haines, amours et pleurs qui s'entretiennent
- (5) Et le ressac toujours arrache une ancre au port.
 Les vents, les vents hurleurs, les vents énerguènes
 De leurs cordes me renoueront, cordes de fer,
 Et mes banals gestes revideront dans l'air
 Mon cœur, mon cœur humain, de ses douleurs humaines.

- 1 A – Le fort, écoute, il dit : sois ton bourreau toi-même ;
 2 A,B N'abandonne l'amour de te martyriser
 C N'abandonne l'amour de te martyriser.
 4 A Au désespoir; et vis ton morose anathème.
 7 A-C La vie, hélas! ne se supporte et ne s'amende
 8 B,C d'orgueil ;
 9 A La norme est la douleur. Hélas ! qui s'y résigne ?

Après le vers 9, en A, une coupure strophique. Le vers 9, en B, C, se trouve en bas de page, ce qui entraîne une hésitation quant au découpage strophique. On remarquera que la coupure strophique a disparu dans l'édition définitive.

- 10 A – Vierge, je veux nouer mes tortures en moi :
 B,C – Certes, je veux nouer mes tortures en moi :
 12 A,C S'émaciaient avec une ferveur maligne,
 B S'émaciaient, avec une ferveur maligne,
 13 A poison,
 14 A À m'en griser; je cinglerai de mon angoisse
 18 A mal
 19 A acharnement et
 21 A Toujours, se redresser cruel et contre soi,
 B Toujours ; se redresser cruel et contre soi,
 22 A enfin – et

DIALOGUE

... Sois ton bourreau toi-même ;
 N'abandonne le soin de te martyriser
 À personne, jamais. Donne ton seul baiser
 Au désespoir ; déchaîne en toi l'âpre blasphème ;
 5 Force ton âme, éreinte-la contre l'écueil :
 Les maux du cœur qu'on exaspère, on les commande ;
 La vie, hélas ! ne se corrige ou ne s'amende
 Que si la volonté la terrasse d'orgueil.
 Sa norme est la douleur. Hélas ! qui s'y résigne ?
 10 – Certes, je veux exacerber les maux en moi.
 Comme jadis les grands chrétiens, mordus de foi,
 Se torturaient avec une ferveur maligne,
 Je veux boire les souffrances, comme un poison
 Vivant et fou ; je cinglerai de mon angoisse
 15 Mes pauvres jours, ainsi qu'un tocsin de paroisse
 S'exalte à disperser le deuil sur l'horizon.
 Cet héroïsme intime et bizarre m'attire :
 Se préparer sa peine et provoquer son mal,
 Avec acharnement, et dompter l'animal
 20 De misère et de peur, qui dans le cœur se mire
 Toujours ; se redresser cruel, mais contre soi,
 Vainqueur de quelque chose enfin, et moins languide
 Et moins banalement en extase du vide.

- 24 A – Sois ton devoir, sois ton tourment, sois ton effroi ;
26 A marbre avec de fortes mains
27 A cultivés, il est de terribles chemins
B cultivés, il est de terribles chemins ;
28 A-C Par où des pas battants et des marches battantes
29 A là que sur tel roc vermeil
30 A allume au loin le
31 A Et que luisent parmi les lianes flétries
B,C Et que luisent, parmi les lianes flétries,
32 A-C Des éclatants couteaux de crime et de soleil !

– Sois ton pouvoir, sois ton tourment, sois ton effroi.
25 Et puis, il est des champs d'hostilités tentantes
Que des hommes de marbre, avec de fortes mains,
Ont cultivés ; il est de terribles chemins,
Où leurs cris violents et leurs marches battantes
30 Sont entendus : c'est là, que sur tel roc vermeil,
Le soir allume, au loin, le sang et les tueries
Et que luisent, parmi des lianes flétries,
De scintillants couteaux de crime et de soleil !

- 3 A nul – et
 5 A Ton corps où s'est aigri le sang des purs ancêtres
 6 A lourd se
 7 A fiévreux ployé sur les fenêtres
 B ployé, sur les fenêtres,
 8 B,C d'or,
 9 A Tes nerfs t'enlanceront de leurs rameaux sans sèves,
 B sèves
 10 A d'ennui.
 11 A,B front, comme
 13 A Te fuir ! si tu pouvais ! mais non : la lassitude
 14 A-C Des autres et de toi t'aura voûté le dos
 15 A-C Si bien, rivé les pieds si fort, que l'hébétude
 16 A-C Détrônera ta tête et plombera tes os.

Après le vers 16, en A-C, une strophe :

- C Éclatants et claquants, les drapeaux vers les luttes,
 Ta lèvre exsangue, hélas ! jamais ne les mordra ;
 Usé, ton cœur, ton morne cœur, dans les disputes
 Des vieux textes, où l'on taille comme en un drap.
 (2) A Ta lèvre exsangue, hélas ! ne les mordra jamais :
 B mordra :
 (3) A cœur dans les disputes,
 (4) A De livre à livre et las et bas comme un marais.
- 17 A-C Tu t'en iras à part et seul – et les naguères
 18 A-C De jeunesse seront un inutile aimant
 19 A-C Pour tes grands yeux lointains – et les joyeux tonnerres
 20 A-C victorieusement !

LE GLAIVE

Quelqu'un m'avait prédit, qui tenait une épée
Et qui riait de mon orgueil stérilisé :
Tu seras nul, et pour ton âme inoccupée
L'avenir ne sera qu'un regret du passé.

5 Ton corps, où s'est aigri le sang de purs ancêtres,
Fragile et lourd, se cassera dans chaque effort ;
Tu seras le fiévreux, ployé sur les fenêtres
D'où l'on peut voir bondir la vie et ses chars d'or.

10 Tes nerfs t'enlanceront de leurs fibres sans sèves,
Tes nerfs ! – et tes ongles s'amolliront d'ennui,
Ton front comme un tombeau dominera tes rêves,
Et sera ta frayeur, en des miroirs, la nuit.

15 Te fuir ! – si tu pouvais ! mais non, la lassitude
Des autres et de toi t'aura chargé le dos
Si bien, t'aura ployé si fort, que l'hébétude
Avilira ta tête et videra tes os.

20 Tu t'en iras sans force et seul parmi ces terres
Où s'exaltent les cœurs vers leur rayonnement ;
Tes yeux seront sans flamme et les joyeux tonnerres
Chargeront loin de toi, victorieusement.

Titre A SI MORNE

- 1 P Et se toujours plier sur soi-même si morne
 A Et se toujours plier sur soi-même, si morne !
- 2 P Comme un drap lourd, qu'aucune fleur d'argent n'adorne
 A Comme un drap lourd, qu'aucune fleur d'argent n'adorne.
- 3 P,A Et se plier et se fouler et se lasser
- 4 P toujours en angles noirs et mats casser
 A toujours en angles noirs et mats casser.
- 6 P vie
- 7 P,A Tapir entre ses plis ses mauvaises fureurs
 B,C Tapir entre les plis ses mauvaises fureurs
- 9 P soyeux ni les moires fondantes
 A fondantes,
- 11 P Ô le paquet si morne et jeté quelque part
 A Ô le paquet si morne et jeté quelque part,
- 12 P Si morne et lourd sur un comptoir dans un bazar.
 A Si morne et lourd, sur un comptoir, dans un bazar.
- 14 P,B morsures
- 15 P Être immensément emmailloté d'ennui
 A Songer, immensément emmailloté d'ennui ;
- 16 P Être l'ennui qui se corrode en un étui
 A Être l'ennui qui se corrode en un étui.
- 17 P lentement dans les laines ourdies
 A lentement dans
- 18 P part mordent

SI MORNE !

Se replier toujours sur soi-même, si morne !
Comme un drap lourd, qu'aucun dessin de fleur n'adorne.

Se replier, s'appesantir et se tasser
Et se toujours, en angles noirs et mats, casser.

5 Si morne ! et se toujours interdire l'envie
De tailler en drapeaux l'étoffe de sa vie.

Plier et replier ses mauvaises fureurs
Et ses ranceurs et ses douleurs et ses erreurs.

10 Ni les frissons soyeux, ni les moires fondantes
Mais les pointes en soi des épingles ardentes.

Oh ! le paquet qu'on pousse ou qu'on jette à l'écart,
Si morne et lourd, sur un rayon, dans un bazar.

Déjà sentir la bouche âcre des moisissures
Gluer, et les taches s'étendre en leurs morsures.

15 Pourrir, immensément emmaillotté d'ennui ;
Être l'ennui qui se replie en de la nuit.

Tandis que lentement, dans les laines ourdies,
De part en part, mordent les vers des maladies.

- 2 A Si las ! redresse-toi sur toi-même, vainqueur,
3 A Toi-même ; arque ta volonté contre la borne
B,C borne
4 A sursaute debout, rosse à terre, mon cœur.
6 A Carcasse et pousse au vent en des fols noirs, rougis
8 A plaie et
12 A-C Et que ton mal cinglé se cabre en ton orgueil.
13 A-C torture encore ! encore !
14 A Et belle et folle et rouge et soûle et le désir
B,C Et belle et folle et rouge et soûle – et le désir
16 A-C Et du vertige et de l'horreur – et le plaisir,
17 A – Ô ma rosse de soufre et d'os que je surmène, –
B Ô ma rosse de soufre et d'os que je surmène
C Ô ma rosse de nerfs et d'os que je surmène
18 A Celui, jadis, là-bas, en les minuits du Nord,
B,C Celui, jadis, là-bas, en ces minuits du Nord,
19 A Des chevaliers d'éclair sur leurs chevaux d'ébène
B,C Des chevaliers d'éclair, sur leurs chevaux d'ébène,
20 A Qui s'emballaient en rut du vide – et vers la mort !
B,C Qui s'emballaient, fougueux du vide et de la mort.

É P E R D U M E N T

Bien que flasque et geignant et si pauvre ! si morne !
Si las ! redresse-toi, de toi-même vainqueur ;
Lève ta volonté qui choit contre la borne,
Et sursaute, debout, rosse à terre, mon cœur !

5 Exaspère sinistrement ta tout exsangue
Carcasse et pousse au vent, par des chemins rougis
De sang, ta course ; et flaire et lèche avec ta langue
Ta plaie, et lutte et butte et tombe – et ressurgis !

10 Tu n'en peux plus et tu n'espères plus ; qu'importe !
Puisque ta haine immense encor hennit son deuil,
Puisque le sort t'enrage et que tu n'es pas morte
Et que ton mal fouetté se cabre en ton orgueil.

15 Et que ce soit de la torture, encore ! encore !
Et belle et rouge et que ce soit le fou désir
De se boire de la douleur par chaque pore,
Et que ce soit enfin et l'affre et le plaisir

20 – Oh ! ma rosse de nerfs et d'os que je surmène –
D'être pareil, un jour, à ces héros du Nord
Qui traversaient la nuit sur leurs chevaux d'ébène
Et s'emballaient, en rut du vide et de la mort.

- 2 A Glaives d'acier, lames d'argent, éclairs de fer,
5 A-C silences,
6 A Et mes amours pour tes linceuls et tes tombeaux,
B,C tombeaux,
9 A Vers tes éternités mes yeux lèvent leur flamme,
B,C Vers tes immensités, mes yeux lèvent leur flamme,
12 A âme.
13 A naguère
14 A-C T'ont, eux aussi, fixé pendant leur désespoir,
15 A-C Obstinément et longuement fixé, le soir,
19 A Minuit tranquille et mort, de ton éternité
B,C Minuit tranquille et mort, de son éternité
20 A Gèle en mon cœur mes

P R I È R E

Lunes du gel dans les grottes de l'or nocturne,
Glaives d'acier, lames d'argent, pointes de fer,
Minuit silencieux, qui t'ériges dans l'air
Comme une volonté dardante et taciturne,

5 Voici mon cœur pour les couteaux de tes silences
Et mes ardeurs pour tes linceuls et tes tombeaux ;
Minuit clair et lointain, voici pour tes flambeaux
Mon grand rêve brisé comme un combat de lances.

10 Vers tes immensités, mes yeux tendent leur flamme,
Et mes bras éreintés de l'enlacement vain,
Vides, sont implorants de ton conseil d'airain,
Minuit rigide et froid sur le deuil de mon âme !

15 Que de regards défunts, que de regards, naguère,
Se sont levés vers toi, avec leur désespoir,
Obstinément et longuement levés, le soir,
Quand l'hiver bâtissait sa maison mortuaire.

20 Il ne restera rien de ce qui fut ma plainte
Et tout homme travaille à son inanité ;
Minuit tranquille et mort, avec tenacité
Gèle, en mon cœur, mes pleurs, ma voix, et toi, ma crainte !

En A, un vers précède le vers 1 et forme, avec les vers 1 à 3 des versions suivantes, un quatrain :

- A Aimer ? – fini. Vouloir connaître encor ? – Eh bien ?
- 1 A Les passions d'esprit et de savoir ? – Vidées.
B,C Les passions d'éveil et de savoir ? – Vidées.
- 2 A-C Alors,
- 3 A Qui te revient s'asseoir sur tes tombeaux d'idées.
- 4 A parle très doucement de l'autrefois.
- 5 A,B Écoute :
C – Écoute :
- 8 A-C Écoute :
- 9 A Et le samedi soir les
- 10 A psaumes de nef en nef répercutés
- 12 A Écoute : et les processions et
B,C Écoute :
- 16 A-C Écoute :
- 17 A Ton cœur; écoute : et puis accueille en confiance,
B,C Ton cœur; écoute : et puis, accueille en confiance,
- 18 A En cette heure d'ennui ton bon ange gardien,
B,C À cette heure d'ennui, ton bon ange gardien,
- 19 A-C Le tien, qui te rhabillera de ton enfance.
- 20 A,B Hélas ! doux, tranquille et clair, il ne ferait
C – Hélas ! doux, tranquille et clair, il ne ferait
- 21 A bruit sur mon cerveau de

V E R S L ' E N F A N C E

Les passions d'ardeur et de savoir ? – Vidées.

– Alors, viens voir ton bel ange gardien, le tien,
Qui lentement s'assied sur tes tombeaux d'idées.

5 Il te parle, très doucement, de l'autrefois ;
« Écoute : et les saluts, jadis, à l'oratoire,
Et les Noël et les Pâques et puis les Croix
Et les âmes des tiens qui sont en purgatoire.

10 « Écoute : et les premiers alleluias chantés,
Et, le samedi soir, les bonnes litanies,
Et les psaumes, de nef en nef, répercutés
Et lents, aux pas égaux de leurs monotonies.

15 « Écoute : et les processions – et puis encor
Les ex-votos en Mai dressés sur des estrades,
Et la Vierge Marie, avec son Jésus d'or,
Et les enfants de chœur qui sont des camarades.

« Écoute : et du petit village il s'en souvient
Ton cœur ; écoute : et puis, donne ta confiance,
En cette heure d'ennui, à ton ange gardien,
Qui doucement te vient parler de ton enfance. »

20 – Hélas ! pur, tranquille et clair, il ne ferait
Qu'un bruit, sur mon cerveau, de blanches étincelles,
Que mon absurdité bougonneuse viendrait
Lui déchirer les yeux et lui casser les ailes.

- 1 A,B Autant que moi malade et veule, as-tu goûté
C Autant que moi malade et veule, as-tu goûté,
2 A Pourtant, quand tu ployais sous les fièvres brandies,
9 A Ô les rêves du rien en un cerveau mordu
B,C Ô les rêves du rien, en un cerveau mordu
10 A D'impossible ! s'aimer dans son effort qui leurre !
B,C D'impossible ! s'aimer, dans son effort qui leurre
11 A Se construire pour la détruire une
12 A cueillir pour le jeter un
13 A Hommes banals, ceux-là qui croient à leur génie
B,C génie
17 B,C toi, l'illusion
18 A Danser, dresse ton âme à n'être point sa dupe,
19 A-C Agis gratuitement et sans remords ; occupe
20 A Ta vie absurde à t'orgueillir de son revers.
B,C Ta vie absurde à se moquer de son revers.

C O N S E I L A B S U R D E

Toi le malade hostile et dur, as-tu goûté,
Quand ton être ployait sous les fièvres brandies,
Quand tu mâchais l'orviétan des maladies,
Le coupable conseil de l'inutilité ?

5 Et doux soleil qui baise un œil éteint d'aveugle ?
Et fleur venue au tard décembre de l'hiver ?
Et plume d'oiselet soufflée au vent de fer ?
Et neutre et vide écho vers la taure qui meugle ?

10 Ô les désirs méchants, dans un cerveau mordu
Par trop d'orgueil ! s'aimer, dans son effort qui leurre !
Se construire, pour la détruire, une demeure !
Et se cueillir, pour le jeter, un fruit tendu !

15 Hommes tristes, ceux-là qui croient à leur génie;
Et fous ! et qui peinent, sereins de vanité ;
Mais toi, qui t'es instruit de ta futilité,
Aime ton vain désir pour sa toute ironie.

20 Regarde en toi l'illusion de l'univers
Danser ; le monde entier est du monde la dupe ;
Agis gratuitement et sans dessein ; occupe
Ta vie entière à se moquer de tes revers.

- 22 A fleurissent à
26 A-C mortes,

Songe à ces lys royaux, à ces roses ducales,
Fiers d'eux-mêmes et qui fleurissent, à l'écart,
Dans un jardin, usé de siècles, quelque part,
Et n'ont jamais courbé leurs tiges verticales.

25 Inutiles pourtant, inutiles et vains,
Parfums demain perdus, corolles demain mortes ;
Et personne pour s'en venir ouvrir les portes
Et les faire servir au pâle orgueil des mains.

- 1 A d'être soudain la bête hiératique,
 B hiératique,
 C hiératique.
 2 A-C D'un éclat noir, sous le portique
 3 A-C Escarbouclé d'un temple, à Benarès !
 7 A-C éternel.

Après le vers 7, en A-C, un vers :

Sous un plafond de marbre noir, à Benarès.

Avant et après le vers, en A, une coupure strophique.

A Sous le plafond de marbre noir, à Benarès.

En B, le vers commence la troisième strophe.

En C, le vers termine la deuxième strophe.

- 8 A-C Ils arrivent les enfants clairs – et leurs guirlandes
 9 A De vêtements lactés tournent au promenoir,
 B,C De vêtements laineux tournent au promenoir,
 10 A,B mains, avec
 11 A,B Qui s'en viennent, jointes, ainsi qu'un double espoir,
 C Qui s'en viennent, jointes, ainsi qu'un doux espoir,
 12 A,B Les mains en fleur, prier, à Benarès, l'Idole.
 C Les mains en fleur, prier, à Benarès, l'idole.
 14 A,B De jeûne et de cilice, ils arrivent, les os
 17 A,B Ils arrivent prier, à Benarès, l'Idole.
 C Ils arrivent prier, à Benarès, l'idole,
 19 A D'un éclat noir sous le portique
 B,C D'un éclat noir, sous le portique,

L À - B A S

Désir d'être, soudain, la bête hiératique
Qui règne au loin, sous le portique
D'un temple noir, à Benarès.

5 Gueule tordue, avec de courbes dents livides,
Masque divin et criminel,
Avec de grands yeux vides,
Avec, sous le front d'or, un œil d'or éternel !

10 Ils arrivent les enfants clairs – et les guirlandes
De leurs vêtements blancs ornent le promenoir ;
Ô les petites mains ! les mains avec des brandes,
Qui s'en viennent porter leur frêle et doux espoir
À Benarès où luit l'idole.

15 Ils arrivent les vieux voyants usés, les pâles
Ascètes roux et noirs, ils arrivent, les os
Rompus, les regards droits, la voix nouée en râles,
Le sein vide et blanchi comme d'anciens tombeaux,
Ils arrivent à Benarès, où luit l'idole.

20 Désir d'être soudain la bête hiératique
Sous le portique
Escarbouclé d'un temple, à Benarès.

- 22 A qui les
 23 B,C incommutable,
 24 A fous s'épouvantent
 27 A Et les larmes et les sanglots et mordre et tordre
 B,C Et les larmes et les sanglots ; et mordre et tordre
 28 A Toute cette humanité de tonnerre et d'éclair
 B Toute cette humanité de folie et d'éclair,
 C Toute l'humanité de folie et d'éclair,
 29 A Foudroyée et s'orner d'horreur et de contrainte,
 B,C Errante et angoissée aux vallons de la crainte ;
 30 A-C La mordre et tordre en son appel et son tourment
 31 A-C Et sa misère allante et ballante et sa plainte
 32 A La sans cesse toujours la même, infiniment.
 B,C Toujours la même, à travers temps, infiniment.
 34 A-C La bête immensément d'ébène et de granit
 35 A Et de corne et de roc, par au-dessous la tourbe
 36 A De ces toujours mêmes pleureurs vers l'infini
 B,C De ces pleureurs, tous les mêmes, vers l'infini ;
 38 A,B secourir, mais
 40 A,B Désir d'être soudain cette idole qui ment !
En B, ce vers commence la strophe suivante.
 C ment ?
 41 A Ils arrivent les amants doux, comme les lampes,
 B amants, doux
 42 A,B là-bas,
 43 A,B Ils arrivent doux et pleins de soir, le long des rampes,
 44 A-C Ils arrivent, par deux, les bras liés aux bras,
 45 A Tristes et doux, prier, à Benarès, l'Idole.
 B Tristes et doux, prier à Benarès, l'Idole.
 C Tristes et doux, prier à Benarès, l'idole.

Être ce néant de bronze et d'or inéluctable
Et merveilleux, vers qui, les inlassables bras,
Les bras ! les bras ! de la douleur incommutable
Comme des rameaux fous, s'épouvantent d'en bas.
25 Et s'imposer à la crédulité, pour mordre
Les doux cœurs confiants et la priante chair
Et mordre et tordre
Toute l'humanité de tonnerre et d'éclair
Passant comme un orage aux vallons de la crainte ;
30 La mordre et se moquer de ses tourments.
Et tordre sa misère et rire de sa plainte
Toujours la même à travers temps.
Et se complaire à se sentir cruel et fourbe :
Idole immensément d'ébène et de granit
35 Et de corne et de roc, qui surplombe la tourbe
De ces grands affolés d'amour et d'infini,
Et les haïr et regretter son impuissance
Non pour les secourir mais pour rageusement
Les affoler et se prouver sa malfaisance.

40 Désir d'être soudain cette bête qui ment !

Ils arrivent les amants doux, comme des lampes,
Le soir, dans le feuillage éteint, au loin, là-bas ;
Ils arrivent du fond des bois, le long des rampes,
Ils arrivent, pieux, les bras liés aux bras,
45 À Benarès où luit l'idole,

- 46 A,B Ils arrivent les pèlerins lointains, les mornes
 C Ils arrivent les pèlerins, au long des bornes,
 47 A,B De la misère et de la faim, les las d'avoir
 C Pleins de misère et pleins de faim et las d'avoir
 48 A Un corps, ils arrivent de loin, les malitornes,
 B Un corps, ils arrivent, de loin, les malitornes,
 C Un corps, ils arrivent, pâles, ardents et mornes
 49 A Les éclopés et les lépreux au réservoir
 B Les éclopés et les lépreux, au réservoir
 C Et se poussant et se traînant, au réservoir
 50 A Miraculeux, prier, à Benarès, l'Idole !
 B Miraculeux, prier à Benarès, l'Idole !
 C Miraculeux, prier à Benarès, l'idole,
 52 A D'un éclat noir sous le portique
 B,C D'un éclat noir, sous le portique,
 53 A temple à Benarès
 54 A-C Et regarder, témoin impassible et tragique,
 55 A-C Dardés, les yeux de fer, et les naseaux, hagards,
 56 A Droit devant soi, là-bas, un ciel mythologique,
 B,C Droit devant soi, là-bas, le ciel mythologique,
 57 A-C chars,
 59 A feux,
 60 A cabrés sur

Après le vers 61, en A-C, quatre vers. En B, C, ces vers forment une strophe à part.

C Et devant ce décor incendié, maudire
 L'homme niais et nul, qui se gave d'espoir,
 Alors qu'un symbolique et quotidien martyr
 Saigne la vie en croix, aux quatre coins du soir.

- (4) A Saigne son âme en croix aux quatre coins du soir.
 B Saigne son âme en croix, aux quatre coins du soir.

50 Ils arrivent les pèlerins dont l'âme est pleine
De misère et d'angoisse et de soif et de faim ;
Les maux les ont tordus, leur corps respire à peine,
Mais espérant quand même ils arrivent enfin
À Benarès où luit l'idole.

Désir d'être soudain la bête hiératique
Sous le portique
Escarbouclé d'un temple, à Benarès.

55 Et contempler, témoin impassible et tragique,
Avec une âpre joie au fond de ses regards
Là-bas, droit devant soi, le ciel mythologique
Où le Siva terrible échevèle ses chars
Par des ornières d'or, à travers les nuages :
Scintillements d'essieux et tonnerres de feux ;
60 Étalons fous cabrés, sur des tas de carnage ;
Rouge, la mer au loin et ses millions d'yeux !

- 3 A,B Seigneur, mon cœur ! vers ton pâle infini vide,
4 A Et néanmoins, je sais que rien n'en pourra l'urne
5 A Combler, et que rien n'est dont ce cœur meurt avide ;
Après le vers 6, en B, une coupure strophique.
7 A-C Et mes genoux ; je sais et tes grandes mains closes
8 A-C Et tes grands yeux fermés aux désespoirs qui crient,
9 A-C moi, qui seul,
10 A Ayez pitié, Seigneur, de ma toute démente,
B démente.
12 A,B calice !

PIEUSEMENT

La nuit d'hiver élève au ciel son pur calice.

Et je lève mon cœur aussi, mon cœur nocturne,
Seigneur, mon cœur ! mon cœur ! vers ton infini vide,
Et néanmoins je sais que tout est taciturne
5 Et qu'il n'existe rien dont ce cœur meurt, avide ;
Et je te sais mensonge et mes lèvres te prient
Et mes genoux ; je sais que tes deux mains sont closes
Et tes deux yeux fermés aux désespoirs qui crient
Et que c'est moi qui, seul, me rêve dans les choses ;
10 Sois de pitié, Seigneur, pour ma toute démence,
J'ai besoin de pleurer mon mal vers ton silence !...

La nuit d'hiver élève au ciel son pur calice.

- 2 A jeûne et
 3 A abolirait en
 4 A Par seule ardeur de l'âme enfin, toute sa chair.
 B,C l'âme enfin,
 5 A Morne horreur de soi si mornement sentie !
 7 A,B Rivent sur nos vœux leurs cagoules d'ennui,
 C Rivent sur nos vœux leur cagoule d'ennui,
 8 A Avec leurs mornes doigts de fièvre et d'inertie.
 B,C Et les plongent dans la fièvre ou l'inertie.
 9 A Bras d'étoupé, jambes flasques, torse en clairvoir !
 11 A Et la toute torpeur des torpides novembres,
 B Et la toute torpeur des torpides novembres
 13 A,B Et les mauvaises mains tatillonnes de vice
 C Et les mauvaises mains chatouilleuses de vice
 14 A Encor et lentement cherchant sur les coussins,
 B,C Encor et lentement cherchant, sur les coussins,
 15 A Et des mousses de ventre et des grappes de seins
 B,C ventre, et
 16 A,B Et les tortillements dans le rêve complice ?
 C Et les tressaillements dans le rêve complice ?
 20 A Par seule ardeur de l'âme enfin, toute sa chair.
 B,C l'âme enfin
 21 A,B sens, quand
 23 A tordre avec rancœur

V E R S L E C L O Î T R E

Je rêve une existence en un cloître de fer,
Brûlée au jeûne, et sèche et râpée aux cilices,
Où l'on abolirait, en de muets supplices,
Par seule ardeur de l'âme, enfin, toute la chair.

5 Sauvage horreur de soi si mornement sentie !
Quand notre corps nous boude et que nos nerfs, la nuit,
Jettent sur nos vœux leur cagoule d'ennui,
Ou brusquement nous arrachent à l'inertie.

10 Dites, ces pleurs, ces cris et cette peur du soir !
Dites, ces plombs de maladie en tous les membres,
Et la lourde torpeur des morbides novembres,
Et le dégoût de se toucher et de se voir ?

15 Dites, ces mains qui regrettent l'ancien vice
Et qui cherchent encor aux rondeurs des coussins
Et des toisons de ventre et des grappes de seins
Et de moites chaleurs pour le songe complice ?

20 Je rêve une existence en un cloître de fer,
Brûlée au jeûne et sèche et râpée aux cilices,
Où l'on abolirait en de muets supplices,
Par seule ardeur de l'âme, enfin, toute la chair.

Et s'imposer le gel des sens quand le corps brûle ;
Et se tyranniser et se tordre le cœur,
– Hélas ! ce qui en reste – et tordre, avec rancœur,
Jusqu'au regret d'un autrefois doux et crédule.

- 25 A Dans son effort, dans un espoir, dans son blasphème ;
27 A,B Et s'exalter de ce mépris, vain lui-même,
C lui-même.
28 A Mais qui rachète un peu l'orgueil dont on descend.
30 A-C âpreté,
32 A-C Dans le jardin vanné des floraisons hostiles.
33 B,C fer
35 A abolirait en de muets supplices
36 A Par seule ardeur de l'âme enfin, toute sa chair.
B,C l'âme enfin
37 A Oh la tranquille rage à s'écraser, la hargne
39 A Que tout l'être n'est plus vivant que pour haïr
43 A Oh le pouvoir et le savoir! Être son maître
B maître
C maître.
44 A-C Et les avoir cassés les crocs de ses douleurs !

25 Se cravacher dans sa pensée et dans son sang,
Dans son effort, dans son espoir, dans son blasphème ;
Et s'exalter de ce mépris, pauvre lui-même,
Mais qui rachète un peu l'orgueil d'où l'on descend.

Et se mesquiniser en pratiques futiles
30 Et se faire petit et n'avoir qu'âpreté
Pour tout ce qui n'est point d'une âcre nullité,
Dans le jardin fané des floraisons hostiles.

Je rêve une existence en un cloître de fer,
Brûlée au jeûne et sèche et râpée aux cilices,
35 Où l'on abolirait, en de muets supplices,
Par seule ardeur de l'âme, enfin, toute la chair.

Oh ! la constante rage à s'écraser, la hargne
À se tant torturer, à se tant amoindrir,
Que tout l'être n'est plus vivant que pour souffrir
40 Et se fait de son mal sa joie et son épargne.

N'entendre plus ses cris, ne sentir plus ses pleurs,
Mâter son instinct noir, tuer sa raison traître,
Oh ! le pouvoir et le savoir ! Être son maître !
Et les casser enfin les crocs de ses douleurs !

45 Et peut-être qu'alors, par un soir salulaire,
Une paix de néant s'installerait en moi ;
Et que sans m'émouvoir j'écouterais l'aboi,
L'aboi tumultueux de la mort volontaire.

Je rêve une existence en un cloître de fer.

- 2 A Tocsins que roule au vent du nord la sapinière,
B,C roule, au vent du nord, la sapinière,
- 3 A sang
- 4 A Sur les mousses d'orée ou des marbres d'étang
B,C Sur des mousses d'orée ou des mares d'étang,
- 7 A,B Secousses de colère et rages de crinière,
C Secousses de colère et rages de crinières,
- 8 A crevés
- 9 A-C pavés,
- 11 B dernière ?
- 12 B,C chose, là-bas
- 13 A Qui grince immensément ses désespoirs tordus
B,C Qui grince immensément ses désespoirs ardens
- 14 A Et qui se plaint ainsi que des arbres fendus,
B Et qui se plaint, ainsi que des arbres tordus,

HEURE D'AUTOMNE

C'est bien mon deuil, le tien, ô l'automne dernière !
Râles que roule au vent du nord la sapinière ;
Feuillaison d'or à terre et feuillaison de sang,
Sur des mousses d'orée ou des herbes d'étang ;
5 Pleurs des arbres, mes pleurs, mes pauvres pleurs de sang.

C'est bien mon deuil, le tien, ô l'automne dernière !
Noire averse cinglant les bois de ses lanières,
Buissons battus, mordus, hachés, buissons crevés,
Au double bord des longs chemins, sur les pavés ;
10 Bras des buissons, mes bras, mes pauvres bras levés.

C'est bien mon deuil, le tien, ô l'automne dernière !
Quelque chose là-bas, broyé dans une ornière,
Quelque chose qui geint sur des cailloux fendus
Et qui se plaint, ainsi que les arbres tordus,
15 Cris des lointains, mes cris, mes pauvres cris perdus.

- 1 A,C là,
B cherchez, là,
2 A Les vers qui mangeront, un jour, de leur morsure
3 A chairs, touchez
4 A déjà comme
5 B,C bleuâtre, étrangement, en
7 A Tapotent creux déjà sur mes tempes leurs glas,
8 A Leurs glas de bois, mes secs et mornes doigts !
9 A-C Touchez ce qui sera les vers, mes doigts d'opale,
10 A mangeront pendant
11 A-C Du cimetière, avec lenteur, mon cerveau pâle,
13 A pensée,
14 A front
16 A Grouille les vers de ma dure écriture.
19 A verts
20 A cordes,
23 A fer
24 A Cette orde carcasse, qui déjà casse.
B,C Cette âpre carcasse, qui déjà casse.

MES DOIGTS

Mes doigts, touchez mon front et cherchez là
 Les vers qui rongeront, un jour, de leur morsure,
 Mes chairs ; touchez mon front, mes maigres doigts, voilà
 Que mes veines déjà, comme une meurtrissure
 5 Bleuâtre étrangement en font le tour, mes las
 Et pauvres doigts – et que vos longs ongles malades
 Battent, sinistrement, sur mes tempes, un glas,
 Un pauvre glas, mes lents et mornes doigts !

Touchez ce qui sera les vers, mes doigts de fièvre,
 10 Les vers, qui mangeront, pendant les vieux minuits
 Du cimetière, avec lenteur, mes tristes lèvres,
 Les vers, qui mangeront et mes dolents ennuis
 Et mes rêves dolents et jusqu'à la pensée
 Qui lentement incline, à cette heure, mon front,
 15 Sur ce papier, dont la blancheur, d'encre blessée,
 Se crispe aux traits de ma dure écriture.

Et vous aussi, mes doigts, vous deviendrez des vers,
 Après les sacrements et les miséricordes,
 Mes doigts, quand vous serez immobiles et verts,
 20 Dans le linceul, sur mon torse, comme des cordes ;
 Mes doigts, qui m'écrivez, ce soir de rauque hiver,
 Quand vous serez noués – les dix – sur ma carcasse
 Et que s'écrasera sous un cercueil de fer,
 Ma carcasse, qui déjà casse.

- 2 A Dans le terreau des cœurs toujours – et des cerveaux.
B,C cerveaux.
- 3 A Plus rien : ni les veilles, ni les astres nouveaux ;
B,C Plus rien, ni des héros, ni des sauveurs nouveaux ;
- 4 A-C Et nous restons croupir dans la raison natale.
- 7 A-C Et ses lointains échos mordus de tintamarres
- 8 A-C Et d'aboiements, là-bas, et pleins de chiens vermeils.
- 9 A-C Lacs de roses, ici, dans la neige, nuage
- 10 A,B Où nichent des oiseaux dans des plumes de vent ;
- 12 A-C Et qui ne bouge et mange un coin de paysage.
- 14 A Mouche dans un rayon qui s'agite immobile :
- 15 A,B L'inconscience gaie et le tic-tac débile
- 16 A De la tranquille mort des fous je l'entends bien !...
C De la subtile mort des fous, je l'entends bien !

FLEUR FATALE

L'absurdité grandit comme une fleur fatale
Dans le terreau des sens, des cœurs et des cerveaux ;
En vain tonnent, là-bas, les prodiges nouveaux ;
Nous, nous restons croupir dans la raison natale.

5 Je veux marcher vers la folie et ses soleils,
Ses blancs soleils de lune au grand midi, bizarres,
Et ses échos lointains, mordus de tintamarres
Et d'aboïements et pleins de chiens vermeils.

10 Îles en fleurs, sur un lac de neige ; nuage
Où nichent des oiseaux sous les plumes du vent ;
Grottes de soir, avec un crapaud d'or devant,
Et qui ne bouge et mange un coin du paysage.

15 Becs de hérons, énormément ouverts pour rien,
Mouche, dans un rayon, qui s'agite, immobile :
L'inconscience douce et le tic-tac débile
De la tranquille mort des fous, je l'entends bien !

- 1 A En ce minuit de force à bas, combien j'envie !
B,C En ce minuit de force à bas, combien j'envie
3 A-C Les pratiques toutes humbles de cette vie
4 A,B Qu'on mène en des villes de simple et pauvre esprit.
5 A Voici : me rabaisser à des niaiseries :
B,C Voici – me rabaisser à des niaiseries :

Après le vers 8, en A-C, une strophe :

- C Prière, à jointes mains, en des recoins d'église ;
Et se recommencer enfant, avec calcul ;
Un mot! qui dans son bruit, toujours le même, enlise
Et vous endorme, en un ronron pieux et nul.
(1) A Prière à jointes mains en
(2) A calcul,
(3) A bruit toujours
(4) A endorme en
- 9 A-C Et les benoîts conseils savourés à confesse ;
10 A Dieu
13 A-C Et se sécher le cœur de soins et de scrupules
14 A Et de soucis : jeûnes furtifs; vœux aigrelets,
B,C soucis; jeûnes furtifs, vœux aigrelets,
15 A,B minuscules
C minuscules,
17 A Et se blottir l'esprit en le damier des sectes
18 A Et travailler toujours en un coin plus dévôt,

S'AMOINDRIR

En ce minuit sombre et pesant, combien j'envie
– Demain j'aurai changé – tout ce qui circonscrit :
Et les règles et les devoirs de cette vie
Qu'on mène en des couvents de simple et pauvre esprit.

5 Voici – se rabaisser à des niaiseries :
Petites croix, petits agneaux, petits Jésus,
Petite offrande douce aux petites Maries,
Et des niches, avec des fleurs peintes dessus.

10 Et les soins puérils que l'on prend à confesse ;
Et les fermes propos de se garer en Dieu,
Contre toute surprise et contre toute adresse
Du rouge enfer, où les démons brassent du feu.

15 Et se sécher le cœur de peurs et de scrupules
Et de soucis : jeûnes furtifs, vœux aigrelets ;
Et ce grignotement aux choses minuscules :
Lèvres pour oraisons et doigts pour chapelets.

20 Et se blottir l'esprit, dans le damier des sectes,
Et se moisir toujours, en un coin plus dévot,
Jusqu'à miner enfin, avec des dents d'insectes,
Le vertical palais d'orgueil de son cerveau.

- 2 A,B pas ;
 3 A âme vers un néant s'en
 4 A néant très loin, je ne sais où, là-bas !
 5 A Il bat des glas, des tas de glas dessus ma tête ;
 B,C tête,
 6 A vent, il corne à mort – et
 B,C vent, il corne à mort, et
 7 A Qu'on allumait pendant l'affre de la tempête,
 B,C Qu'on allumait, pendant la peur de la tempête,
 9 A,B Cela se perd, cela s'en va, cela se disloque,
 C Cela se perd, cela s'en va, s'enfuit et se disloque,
 10 A Cela se plaint en moi si monotonnement,
 B,C Cela se plaint en moi, si monotonnement,
 11 A Et cela semble un cri d'oiseau qui s'effiloque
 B,C Et cela semble un cri d'oiseau, qui s'effiloque,
 12 A-C Qui s'effiloque au vent d'hiver, lointinement.
 13 A Oh ces longues heures après ces longues heures
 B Oh ces
 14 A trêve toujours et sans savoir pourquoi
 15 A Et sans pourquoi pleurer des angoisses majeures ;
 16 A Oh ces longues heures d'heures à travers moi.
 B Oh ces
 17 A Une torture ? – Oh vous qui les savez si mornes,
 B Une torture ? – Oh vous qui les savez si mornes
 19 A Ruts d'ouragan, sur les chemins et les viornes,
 B Ruts d'ouragan, sur les marais et les viornes
 C Ruts d'ouragan, sur les ruisseaux et les viornes
 20 A Sur les chemins et les chemins et sur la mort,
 B,C Et les étangs et les chemins et sur la mort ;
 21 A Une torture en moi d'ennui qui se macère ?
 22 A éclairs comme
 24 A Une torture en moi de clous et de marteaux ?
 B Une torture, à coups de clous et de marteaux ?

HEURES MORNES

Hélas, quel soir ! ce soir de maussade veillée.
Je hais, je ne sais plus ; je veux, je ne sais pas.
Ah mon âme, vers un néant, s'en est allée,
Vers un néant, très loin, je ne sais où, là-bas ?

5 Il bat des tas de glas au-dessus de ma tête.
Le vent ? – il corne à mort ; et les cierges bénits
Qu'on allumait, pendant l'heure de la tempête,
Les bons cierges se sont éteints et sont finis.

10 Cela se perd et fuit et s'éteint et s'efface,
Cela gémit en moi si monotonement
Et cela semble un cri d'oiseau qui, dans l'espace,
Diminue et s'éloigne et se meurt, lentement.

15 Oh ! ces longues heures après ces longues heures,
Et sans trêve, toujours, et sans savoir pourquoi ;
Et sans savoir pourquoi ces angoisses majeures ;
Oh ! ces longues heures d'heures à travers moi !

20 Une torture ? – Ô vous qui les savez si mornes,
Ces nuits mornes, et qui dansez, au vent du Nord,
Ruts d'ouragan, sur les menthes et les viornes
Et sur les eaux et sur les fleurs et sur la mort ;

Une torture en moi qui frappe et me lacère ?
Une torture à pleins éclairs, comme des faulx
Et des sabres, par à travers de ma misère ;
Une torture, avec des clous et des marteaux ?

- 25 A Là, ces nocturnes croix au carrefour des routes,
26 A Ces croix ! et n'y pouvoir saigner son cœur; ces croix !
27 A,B OÙ s'accrochent des cris d'espace et de déroutes,
28 A Ces cris et ces haillons d'espace et de grands bois.
B Des cris et des haillons de vent dans les grands bois.

Après le vers 28, en A, une strophe :

Ces cris ! et la fureur éparse et la toute tempête,
Et brusque, un grincement d'hostilité si noir,
Par à travers le mal éclaté de ma tête,
Que c'est mon âme entière en lambeaux par le soir !

25

Là-bas, ces grandes croix au carrefour des routes,
Ces croix ! – Oh ! n’y pouvoir saigner son cœur ; ces croix,
Où s’accrochent les cris du vent et des déroutés,
Les cris et les haillons du vent dans les grands bois.

Titre A RÊVE ROUGE

- 1 A En ces heures de vice et de crime rigides !
 B,C En ces heures de vice et de crime rigides,
- 3 A-C De son orgueil – plafond d'ébène et clous algides –
- 4 A-C Et de la toute horreur de sa noire forêt,
- 5 A quand parmi
- 6 A eaux un
- 8 A – Et pieds mystérieux, pieds de marbre, sans bruit
 B,C – Et pieds mystérieux, pieds de marbre, sans bruit,
- 9 A-C Là, quelque part, aux carrefours, en des ténèbres –
- 10 A loin,
 B,C loin :
- 11 A Le ciel indifférent voile ses clairs algèbres
 B,C Le ciel indifférent voile ses clairs algèbres,
- 13 A Tous les mêmes, lamés de lune et tous les mêmes
- 17 A nerveux au
- 18 A rôle à
- 19 A Et de la gorge ouverte et tordue et tragique
 B,C Et de la gorge ouverte et tordue et tragique,
- 20 A rouge en légers gargouillis
- 21 A Coule comme un ruisseau de corail parmi l'herbe
 B,C l'herbe
- 22 A Et des vêtements clairs s'épand sur le sol noir.
 B,C Et, du torse troué, s'épand sur le sol noir.
- 23 A,B La voix assassinée éclate en bouche acerbe
 C La voix assassinée éclate en bouche acerbe.
- 24 A-C Et les regards derniers fixent comme un espoir

LE MEURTRE

En ces heures de volonté folle et soudaine
Se rêve un meurtre ardent, que la nuit grandirait
De la terreur blottie aux sentiers de sa plaine
Et du mystère épars au coin de sa forêt,
5 Là-bas, quand, parmi les ombres qui se menacent,
Au clair acier des eaux, un glaive d'or surgit
Vers les rages qui vont et les haines qui passent.

– Et pas mystérieux, pas du meurtre, sans bruit,
Là, quelque part, aux carrefours, dans les ténèbres –

10 Un silence total ferme la plaine, au loin.
L'astre n'est plus là haut qu'une lueur funèbre,
Et rien, pas même Dieu, ne semble être témoin.
Tous les mêmes, luisants de lierre et tous les mêmes
D'écorce et de rameaux, comme un effarement,
15 Sur double rang, là-bas, jusqu'aux horizons blêmes,
Muets et seuls, des arbres vont, infiniment.

– Un grand éclair nerveux, au bout d'un poing logique,
Et puis un râle, à peine ouï par les taillis –

Et de la chair ouverte et râlante et tragique
20 Un sang superbe et rouge, en légers gargouillis,
Coule, comme un ruisseau de corail parmi l'herbe.
Oh ! ce torse troué, gisant sur le sol noir.
Oh ! ce reproche encor tordu en bouche acerbe.
Oh ! ces regards derniers fixant comme un espoir
25 Quelque chose, là-bas, qui serait la justice.

- 26 A – Soudain voici
31 A Le fantôme des nuits seules et malfaisantes,
32 A fantôme! quel
33 A Baisser sur ces grands yeux les
34 A Et ces lèvres fermer, silencieusement.
36 A-C Et le voici qui peut tomber le châtiment –
37 A Alors ouvre
38 A Et le mystère enclos aux caves de ton cœur,
B,C Et le mystère éclos, aux caves de ton cœur :
40 A moqueur
45 A être usé
47 A Qui bondit de soi-même et creva les mirages
48 A Et biffant une vie a

– Soudain, voici la peur de ce cadavre froid
Et la peur de la peur crédule et subreptice –

Et vivement, avec des pleurs et de l'effroi,
Avec des mains repentantes et caressantes
30 Pour apaiser ce mort soudain et qui sera
Le fantôme des nuits lourdes et malfaisantes,
Le fantôme ! – quel est celui qui s'en viendra
Baisser, sur ces grands yeux, les paupières tombales
Et clore ces lèvres, silencieusement.

35 – Et les remords choquent les fers de leurs cymbales
Et le voici qu'il vient vers toi, le châtiment –

Alors, ouvre ton âme et déguste l'angoisse
Et la terreur cachée, aux caves de ton cœur :
Un flambeau qu'on déplace, une étoffe qu'on froisse,
40 Un trou qui te regarde, un craquement moqueur,
Quelqu'un qui passe et qui revient et qui repasse
Te feront tressaillir de frissons instinctifs
Et tu te vêtiras d'une inédite audace ;
D'autres sens te naîtront, subtils et maladifs,
45 Ils renouvelleront ton être, usé de rages,
Et tu seras celui qui fut sanglant un peu,
Qui bondit hors de soi et creva les mirages
Et, biffant une vie, a fait œuvre de Dieu !

Titre A LA FÊTE

- 1 A Sur un échafaud d'or tu porteras ta tête
 B Sur un échafaud noir, tu porteras ta tête
 C Sur un échafaud noir, tu porteras la tête ;
- 2 A-C Et sonneront les tours et luiront les couteaux
- 3 A Et tes muscles crieront et ce sera la fête
 B,C Et tes muscles crîront et ce sera la fête,
- 6 A soleils escarbouclés
- 13 A vicieuse ainsi
- 15 A fière et grande, ta mémoire !
 B fière, et
- 17 A Sur un échafaud d'or tu porteras ta tête
 B,C Sur un échafaud noir, tu porteras la tête
- 18 A-C Et sonneront les tours et luiront les couteaux
- 19 A Et tes muscles crieront et ce sera la fête
 B,C Et tes muscles crîront et ce sera la fête,

LA TÊTE

Sur un large échafaud tu porteras la tête ;
Et brilleront et les armes et les couteaux
Et le temps sera clair et ce sera la fête,
La fête et la splendeur du sang et des métaux.

5 Et les pourpres soleils et les soirs sulfuriques,
Les soirs et les soleils, escarbouclés de feux,
Verront le châtement de tes crimes lyriques
Et s'ils savent mourir ton front et tes grands yeux.

10 La foule, en qui le mal grandiose serpente,
Taira son océan autour de ton orgueil,
La foule ! – et te sera comme une mère ardente,
Qui, rouge et froid, te bercera dans ton cercueil.

15 Et vicieuse, ainsi qu'une floraison noire,
Où mûrissent de beaux poisons, couleur d'éclair,
Et despotique et fière et grande, ta mémoire,
Et fixe et roide, ainsi qu'un poignard dans la chair.

20 Sur un large échafaud tu porteras la tête ;
Et brilleront et les armes et les couteaux
Et le temps sera clair et ce sera la fête,
La fête et la splendeur du sang et des métaux.

- 2 A tout; l'âme
 3 A parfois
 5 A,B triste hélas !
 7 A quelque chose au loin, qu'on ne voit pas,
 B pas
 8 A Mais qui chante, qui chante et chante au loin, qui chante !
 B,C À quelque chose au loin qui tremble et pleure et chante.
 10 A-C Si seul ! – morne crapaud pleureur de lune, appelle !
 13 A-C Etre l'errant au monde et le pauvre de soi,
 14 A Avec le feu tremblant d'une âme qui tremblote
 B,C Avec le feu bougeant d'une âme, qui tremblote
 15 A Derrière une main frêle, et ballote son moi,
 B,C Derrière une main frêle et ballote son moi ;
 16 A Qui tremblote, comme un reflet dans l'eau ballote.
 B,C Qui tremblote comme un reflet dans l'eau ballote.
 17 A-C Passer inconscient et se faire l'ami
 18 A Du rien qui vole : insecte, et de l'aile. Naguère,
 B,C De ce qui vole et rampe et fuit, là-bas. Naguère,

Après le vers 20, en A, une strophe :

- Oiseaux, c'étaient des oiseaux vifs, oiseaux naïfs,
 Éphémères oiseaux, qu'une branche balance ; –
 Ils s'arrêtaient ouïr des bruits de soir, furtifs ;
 Soudain, ils s'arrêtaient, hallucinés d'enfance.
 24 A Dansent des airs lointains sur des flûtes tremblantes.
 B,C Dansent des airs lointains, sur des flûtes tremblantes :

INCONSCIENCE

L'âme et le cœur si las des jours, si las des voix,
 Si las de rien, si las de tout, l'âme salie ;
 Quand je suis seul, le soir, soudainement, parfois,
 Je sens pleurer sur moi l'œil blanc de la folie.

5 Celui, si triste, hélas ! qui s'en alla, là-bas,
 – Pâle œil désenchanté de la raison méchante –
 Rêver à quelque chose, au loin, qu'on ne voit pas,
 À quelque chose au loin qui tremble et parfois chante.

10 Morne crapaud blotti sous les roses, tout seul !
 Si seul ! – morne crapaud blotti là-bas, appelle !
 Appelle ! Et vous, petites fleurs, pour le linceul
 De mon cerveau, l'ensevelisseuse vient-elle ?

15 Être le doux errant que n'abrite aucun toit
 Et qui n'a pour tout bien que son âme falotte
 Et qui rit et qui pleure et qui a peur de soi
 Et qui passe comme un reflet dans l'eau balotte.

20 Vaguer inconscient et se faire l'ami
 De ce qui vole et rampe et fuit au loin. Naguère.
 Avant que ne sortît du somme, l'endormi,
 Le premier homme, on a vu mes pareils sur terre.

Ayez amour pour eux, ayez amour un peu !
 Ils sont les charmeurs lents, là-bas, des brises lentes :
 Leurs doigts, qui n'ont jamais touché le mauvais feu,
 Dansent des airs très purs, sur des flûtes tremblantes :

- 25 A-C Les puérils et les vaguants, mais loin du mal,
26 A Et les follets aussi par les bruyères vertes :
B,C Et les doux égarés, par les bruyères vertes :
27 A peut-être hélas! mais Parsifal,
28 A Ô Parsifal, bénin et clair, comprendrait certes !
B Ô Parsifal bénin et clair, comprendrait certes !
C Oh !

25

Les puérils et les rêveurs, mais loin du mal,
Et les passants, le soir, par les bruyères vertes :
Hamlet rirait peut-être, hélas ! mais Parsifal ?
– Oh ! Parsifal bénin et clair, comprendrait, certes !

- 1 A,B d'épines
2 A Et pour chaque pensée, une, rouge à travers
B Et pour chaque pensée, une, rouge, à travers
3 A,B Le front, jusqu'au cerveau, jusqu'aux frêles racines
5 A En moi, par moi. Je la voudrais comme une rage
B En moi, par moi. Je la voudrais comme une rage,
7 A,B sauvage;
8 A désirs
9 C battues,
13 A Et plus intimement encor mes
14 A,B Vers des ventres, muflés de lourdes toisons d'or,
15 A-C Et mes vices de doigts et de lèvres claustrales
17 A Et plus

Le vers 18, en A, est disposé sur deux lignes :
Et tout enfin!

Ô couronne de ma douleur

- 20 A Par au-dessus mes yeux ma bouche et mon cerveau,
B yeux ma bouche et mon cerveau,
C cerveau,
21 C somnambule

Après le vers 22, en A, une coupure strophique.

LA COURONNE

Et je voudrais aussi ma couronne d'épines !
 Une épine pour chaque pensée, à travers
 Mon front, jusqu'au cerveau, jusqu'aux frêles racines,
 Où se tordent les maux et les rêves forgés
 5 Et moi, par moi. Ô couronne, comme une rage,
 Comme un buisson d'ébène en feu, comme des crins
 D'éclairs et de flammes, peignés de vent sauvage !
 Et ce seraient mes vains et mystiques désirs,
 Ma science d'ennui, mes tendresses battues
 10 De flagellants remords, mes chatoyants vœux
 De meurtre et de folie et mes haines têtues
 Qu'avec ses dards et ses griffes, elle mordrait.
 Et, plus intimement encor, mes anciens râles
 D'amour vers des ventres muflés de toisons d'or
 15 Et mes vices d'esprit pour les ardeurs claustrales
 Et mes derniers tressauts de nerfs et de sanglots
 Et, plus au fond, le rut même de ma torture,
 Et tout enfin ! Ô couronne de ma douleur
 Et de ma joie, ô couronne de dictature
 20 Debout sur mes deux yeux, ma bouche et mon cerveau ;
 Ô la couronne en rêve à mon front somnambule,
 Hallucine-moi donc de ton absurdité ;
 Et sacre-moi ton roi souffrant et ridicule.

En A, le titre se présentait comme suit : Flambeaux Noirs et n'était pas suivi d'une date.

*En B et en C, après la page de titre, une page comportait un sous-titre :
III PROJECTION EXTÉRIEURE. Ce sous-titre correspondait à celui des Soirs :
I DÉCORS LIMINAIRES, et à celui des Débâcles : II DÉFORMATION MORALE*

Les Flambeaux noirs

1890

À Edmond Picard

- 1 B,C flots, contre
 2 P,A Et les granits du quai, la mer spumante
 3 P,A Et ruisselante et détonnante en la tourmente
 5 P arrachés
 A arrachés ;
 6 P,A Et les grands ponts noués de fer et cravachés
 12 P,A Mon navire d'à travers tout casse ses ancrs,
 B,C Mon navire d'à travers tout casse ses ancrs ;

13 *En P, A, trois vers différents :*
 Et, cap sur le zénith,
 Il hennit de toute sa tête
 Vers la tempête.

En B, C, deux vers différents :
 Et, cap sur le zénith,
 Bondit, vers la tempête,

Après le vers 13, en P, A, une coupure strophique.

- 14 P Et part, bête d'éclairs parmi la mer.
 A Et part, bête d'éclairs, parmi la mer.

Après le vers 14, en P-C, une strophe :

C Dites, vers quel inconnu fou,
 Et vers quels somnambuliques réveils,
 Et vers quels au-delà et vers quels n'importe où
 Convulsionnaires soleils ?

- (1) P,A fou
 (2) A réveils
 (3) P au delà, et

D É P A R T

La mer choque ses blocs de flots contre les rocs
Et les granits du quai, la mer démente,
Tonnante et gémissante, en la tourmente
De ses houles montantes.

5 Les baraques et les hangars comme arrachés,
Et les grands ponts, noués de fer mais cravachés
De vent ; les ponts, les baraques, les gares
Et les feux étagés des fanaux et des phares
Oscillent aux cyclones
10 Avec leurs toits, leurs tours et leurs colonnes.

Et ses hauts mâts craquants et ses voiles claquantes,
Mon navire d'à travers tout lève ses ancres ;
Et tout à coup fonce dans la tempête,
Bête d'éclair, parmi la mer.

- 15 P Vers quelles démences et quels effrois,
 A,B Vers quelles démences et quels effrois
 C Dites, vers quel rocher, vers quel écueil,
- 16 P Et quels écueils, cabrés en palefrois,
 A,B Et quels écueils, cabrés en palefrois
 C Vers quel trépas, vers quel cercueil,
- 17 P d'or,
- 18 P-B De proue et de sabord,
- 19 P,A Dites, vers quels mirages et quel rire
 B Dites, vers quels mirages ou vers quels rires
- 20 P S'en va le mors aux dents de mon navire :
 A S'en part le mors aux dents de mon navire,
 B,C Bondit le mors aux dents de mon navire ?
- Après le vers 20, en P, A, un vers termine la strophe :*
 Bête d'éclairs parmi la mer ?
- 21 A qu'hélas celle
- 23 P,A cingler à
- 24 P,A Du haut de grands débarcadères.
 B Du haut de vieux débarcadères.
 C Du haut des vieux débarcadères.

15 Dites, vers quels rochers, vers quels écueils,
Vers quel immense et ténébreux cercueil,
Vers quel cassement d'or
De proue ou de sabord,
20 Dites, vers quel mirage ou quel martyr
Bondit le mors-aux-dents de mon navire ?

Tandis qu'hélas ! celle qui fut ma raison,
La main tendant ses pâles lampadaires,
Le regarde cingler, à l'horizon,
Du haut de vieux embarcadères.

- 1 A Des yeux de pierre et des bouches désertes
2 A Taisent immensément les mystères inertes
4 A seules
6 B,C d'ennui
8 A deviennent par
10 A Sais-je ? Sait-on ? Quels imminents sépulcres sombres,
11 A éclater parmi
12 A d'ennui.

Après le vers 12, en A-C, deux strophes :

C Quels pas sonnans la mort et quelles cohortes
Viendront casser l'éternité des heures mortes
De ce minuit, dallé d'ennui ?

Et clore, à tout jamais, ces yeux de pierre,
Cristaux mystérieux et ors, dans la paupière
De ce minuit, dallé d'ennui ?

(3) A d'ennui,

(6) A d'ennui.

U N S O I R

Et des bouches d'argent et des regards de pierre
Taisent immensément le glacial mystère
De ce minuit, dallé d'ennui.

5 En des cirques d'éther et d'or, seules et seules,
Les constellations tournent comme les meules
De ce minuit, dallé d'ennui.

Des monuments silencieux et des étages
Se devinent, par au-delà des grands nuages
De ce minuit, dallé d'ennui.

10 Sait-on jamais quels imminents sépulcres sombres,
Scellés de fer, vont éclater, parmi les ombres
De ce minuit, dallé d'ennui ?

- 1 A Un paysage noir, ligné d'architectures
B,C Un paysage noir, ligné d'architectures,
2 A Qui découpent l'éternité,
B,C l'éternité,
3 A De leurs parallèles et fatales structures,
5 A Murs de Justice et tours de Sapience,
6 A Toute l'humanité, qui s'est dardée en lois,
10 A solennel de
11 A Ce qu'il faut de justice et de bonheur serein
12 A À tout cerveau, docte et placide.
B,C À tout cerveau qu'émeut un cœur sage et placide.
13 A Indestructible et clair, peréternel et froid,
B,C froid,
15 A certitude :
16 A La tour de l'Évidence et le glaive du Droit.
17 A Et c'est au fond d'un soir de cataclysme,
18 A Où des couchants de rocs écrasent des soleils,
B Où des couchants de roc écrasent des soleils,
19 A Que ces piliers et ces beffrois du dogmatisme,
20 A Sous un ciel d'encre et d'or semblent tenir conseil.
B Sous un ciel d'encre et d'or, semblent tenir conseil.
21 A-C nuit,

LES LOIS

Un paysage noir, peuplé d'architectures
Qui découpent et captivent l'éternité
En leurs parallèles et fatales structures,
Impose à mes yeux clos son immobilité.

5 Dédales de Justice et tours de Sapience,
Toute l'humanité qui s'est dardée en lois
Se définit en ces rectilignes effrois
De souverain granit et de lourde science.

10 L'orgueil des blocs de bronze et des plaques d'airain,
Brutal et solennel, de haut en bas, décide :
Ce qu'il faut de bonheur et de calme serein
À tout cerveau que règle un cœur sage et placide.

15 Indestructible et clair, perpétuel et froid,
Plus haut que tout sommet arquant sa vastitude,
Le dôme immensément lève la certitude
Sur des piliers géants et forts, comme le droit.

20 Mais c'est au fond d'un soir, pesant de cataclysme,
Où des nuages noirs écrasent des soleils,
Que ces pierres et ces beffrois du dogmatisme,
Sous le ciel d'encre et d'or, semblent tenir conseil.

Sans voir si l'œil de leur Dieu vague, ouvert la nuit,
Et vers lequel s'en va l'élan du monument,
Ne s'est point refermé lui-même au firmament,
Par usure peut-être - ou peut-être d'ennui.

- 2 A Avec, sur soi, le fer au clair des guillotines,
3 A-C En tout à coup de fou désir, s'en va mon cœur.
5 A D'à bout de tout et de tempête
7 A Le cadran noir du beffroi noir
B,C Le cadran vieux d'un beffroi noir
10 A-C Des glas de pas sont entendus
16 A venir,
18 A De si terriblement tranquille ?
21 A-C Sont tendus vers les nuées.

LA RÉVOLTE

Vers une ville au loin d'émeute et de tocsin,
Où luit le couteau nu des guillotines,
Et tout-à-coup de fou désir, s'en va mon cœur.

5 Les sourds tambours de tant de jours
De rage tue et de tempête,
Battent la charge dans les têtes.

Le vieux cadran d'un beffroi noir
Darde son disque au fond du soir,
Contre un ciel d'étoiles rouges.

10 Des pas, des glas, sont entendus
Et de grand feu de toits tordus
Échevèlent les capitales.

15 Ceux qui ne peuvent plus avoir
D'espoir que dans leur désespoir
Sont descendus de leur silence.

Dites, quoi donc s'entend venir
Sur les chemins de l'avenir,
De si tranquillement terrible ?

20 La haine du monde est dans l'air
Et des poings pour saisir l'éclair
Se sont tendus jusqu'aux nuées.

22 A-C hallucinés

25 A tocsin

27 A qu'importe :

Après le vers 27, en A, deux vers terminent la strophe :

C'est quelque chose au moins de s'en aller

Mourir pour sa folie.

28 En A-B, ce vers manque.

C C'est l'heure – et c'est là-bas que sonne le tocsin.

C'est l'heure où les hallucinés,
Les gueux et les déracinés
Dressent leur orgueil dans la vie.

25

C'est l'heure – et c'est là-bas que sonne le tocsin ;
Des crosses de fusils battent ma porte ;
Tuer, être tué ! – qu'importe !

C'est l'heure.

- 1 P d'or
- 2 P La dame en noir des carrefours
A-C La dame en noir des carrefours,
- 6 A yeux
- 7 *En P-C, ce vers en forme deux :*
C Si longuement, vers les lunes en noir
De mes deux yeux silencieux,
(1) P,A longuement vers
(2) P,A silencieux
- 8 P-C Si longuement et si lointainement, ce soir,
- 10 P-B Quel deuil toisonné d'or agitent-ils mes crins,
C Quel deuil superbe agitent-ils mes crins,
- 12 P-C Et quel bondissement et quel orgueil mes reins
- 13 P-C Et tout mon corps toisonné d'or ?
- 14 P – La dame en noir des carrefours
A-C – La dame en noir des carrefours,
- 15 P jours.
- 17 P-B seins ?
- 18 P-B tocsins
- Après le vers 18, en P-B, un vers :*
En désespoir au fond du soir ?
- 20 P,A Et quels chevaux cabrés en tempête : mes lèvres ?
B Ou quels chevaux cabrés en tempête : mes lèvres ?
- 22 B,C rage

LA DAME EN NOIR

– Dans la ville d'ébène et d'or,
Sombre dame des carrefours,
Qu'attendre, après autant de jours,
Qu'attendre encor ?

5 – Les chiens du noir espoir ont aboyé, ce soir,
Vers les lunes de mes deux yeux,
Si longuement, vers mes deux yeux silencieux
Si longuement et si terriblement, ce soir,
Vers les lunes de mes deux yeux en noir.

10 Dites, quels feux agitent-ils mes crins,
Pour affoler ainsi ces chiens,
Et quelle ardeur règne en mes reins
Et dans mon corps toisonné d'or ?

– Sombre dame des carrefours
15 Qu'attendre, après de si longs jours,
Qu'attendre ?

– Vers quel paradis noir font-ils voile mes seins,
Et vers quels horizons ameutés de tocsins ?
Dites, quel Walhalla tumultueux de fièvres
20 Ou quels chevaux cabrés vers l'amour sont mes lèvres ?

Dites, quel incendie et quel effroi
Suis-je ? pour ces grands chiens, qui me lèchent ma rage,
Et quel naufrage espèrent-ils en mon orage
Pour tant chercher leur mort en moi ?

25 P-C – La dame en noir des carrefours

Après le vers 26, en P-C, une strophe :

C – Je suis la mordeuse, entre mes bras,
De toute force exaspérée
Vers les toujours mêmes pourchas ;
Ou dévorante – ou dévorée.

(1) P,A mordeuse entre mes bras

(3) P-B Vers les toujours mêmes hélas ;

27 P,A Mes dents comme des pierres d'or

B,C Mes dents, comme des pierres d'or,

28 P-B Mettent en moi leur étincelle :

C Mettent en moi leurs étincelles :

36 P Pour les fouler au seuil du porche

A-C porche

40 P,A vêtue

43 P-B Ce qu'ils aiment – cœur naufragé

C Ce qu'ils aiment – cœur naufragé,

44 P-C Esprit dément ou rage vaine –

25 – Sombre dame des carrefours
Qu'attendre après de si longs jours ?

– Mes yeux, comme des pierres d'or
Luisent pendant les nuits charnelles :
Je suis belle comme la mort
30 Et suis publique aussi comme elle.

Aux douloureux traceurs d'éclairs
Et de désirs sur mes murailles,
J'offre le catafalque de mes chairs
Et les cierges des funérailles.

35 Je leur donne tout mon remords
Pour les soûler au seuil du porche,
Et le blasphème de mon corps
Brandi vers Dieu comme une torche.

Ils me savent comme une tour
40 De fer et de siècles vêtue,
Et s'exècrent en mon amour
Qui les affole et qui les tue.

Ce qu'ils aiment – cœur saccagé,
Esprit dément, âme incertaine –
45 C'est le dégoût surtout que j'ai
De leurs baisers ou de leur haine.

- 51 P-C – La dame en noir des carrefours
55 P,A Qui se projette en pavé d'or sur le trottoir,
B,C Qui se projette en morceaux d'or sur le trottoir,
56 P,A OÙ la ville s'allonge en un serpentement
57 P,A De feux et de lueurs vers la fatalement
B,C De feux et de lueurs, vers cet aimant
64 P,A Dites, quel brûlement et quel orgueil mes reins
B,C Dites, quel brûlement et quelle ardeur mes reins
65 P Font-ils courir par au travers de mon corps d'or ?
A Font-ils courir par à travers de mon corps d'or ?
66 P,A Et de quel flottement s'en vont-ils mes crins
B,C Et de quelle clarté s'éclairent-ils mes seins
67 P,A Vers les abois et les appels des chiens ?
69 P-C Vient me tenter les lèvres
71 A voile, mes
B,C Et quels paradis noirs, font-ils voile mes crins ?

C'est de trouver encore en moi
Leur pourpre et noire parélie
Et mon drapeau de rouge effroi
50 Échevelé dans leur folie.

– Sombre dame des carrefours
Qu'attendre, après de si longs jours,
Qu'attendre ?

– À cette heure de vieux soleil, chargé de soir,
55 Qui se projette en éclats d'or sur le trottoir,
Quand la ville s'allonge en un serpentement
De feux et de chemins, vers cet aimant
Toujours debout à l'horizon : la femme,
Les chiens du désespoir
60 Ont aboyé vers les yeux de mon âme,
Si longuement vers mes deux yeux,
Si longuement et si lointainement, ce soir,
Vers les lunes de mes deux yeux en noir !

Dites, quel brûlement et quelle ardeur mes crins
65 Font-ils courir, au long de mon corps d'or ?
Et de quelle fureur s'animent-ils mes reins
Devant les yeux hallucinés des chiens ?

Et moi aussi, dites, quel Walhalla de fièvres
Vient à mon tour m'incendier les lèvres
70 Et vers quels horizons ameutés de tocsins
Et quels paradis noirs, font-ils voile mes seins ?

- 72 P-C Dites quel incendie et quel effroi
 73 P,A Vient, chaque soir, me chasser hors de moi,
 B,C Viennent le soir, me chasser hors de moi,
 74 P-B Sur les places, vers la ville,
 75 P servile !
 76 P-C – La dame en noir des carrefours
 77 P Qu’attendre après
 78 P Qu’attendre !
 79 P,A – Hélas quand viendra-t-il celui
 B – Hélas quand
 81 P-C attente,
 82 P-B viendra;
 85 P Monter vers mes deux seins qui hallucinent ?
 A Monter, vers mes deux seins qui hallucinent.
 B Monter, jusqu’à
 86 P,A Aux mains de ceux qui assassinent
 87 P-B blême :
 89 P-B s’abstient;
 Après le vers 90, en P-C, une coupure strophique.
 91 A soir au
 92 P-C – La dame en noir des carrefours
 95 P-B – J’attends cet homme au couteau rouge.

Dites quel appel et quel effroi
Viennent ce soir, me chasser hors de moi,
Sur les places, dans les villes,
75 Reine foudroyante et servile ?

– Sombre dame des carrefours
Qu'attendre, après de si longs jours,
Qu'attendre ?

– Hélas ! quand viendra-t-il, celui
80 Qui doit venir – peut-être aujourd'hui –
Qui doit venir vers mon attente
Fatalement, et qui viendra ?

La démence incurable et tourmentante
Qui donc en lui la sentira
85 Monter jusqu'à mes seins qui hallucinent.
Vers les deux mains de ceux qui assassinent
Mon corps se dresse ardent et blême ;
Je suis celle qui ne craint rien
Et dont personne ne s'abstient :
90 Je suis tentatrice suprême.
Dites ? Qui donc doit me vouloir, ce soir, au fond d'un bouge ?

– Sombre dame des carrefours
Qu'attendre après de si longs jours
Qu'attendre ?

95 – J'attends tel homme au couteau rouge.

Titre P LONDRES

En A, le vers 1 constitue une strophe.

- 1 P,A Odeurs de suif, crasse de peaux, marcs de bitumes !
 B Odeurs de suif, crasses de peaux, marcs de bitumes !
 C Odeurs de suifs, crasses de peaux, marcs de bitumes !
 2 P Tel qu'un lourd souvenir gros de rêves, debout
 A,B Tel qu'un lourd souvenir lourd de rêves, debout
 C Tel qu'un grand souvenir lourd de rêves, debout
 3 P-B brumes,
 4 P-B Grande de soir ! La ville inextricable bout
 5 P,A Et roule ainsi que des reptiles noirs ses rues
 B,C Et roule, ainsi que des reptiles noirs, ses rues
 6 P Noires, autour des ports, des docks et des hangars,
 8 P-C Comme des gestes fous et des masques hagards
 9 P-B – Batailles d'ombre et d'or – s'empoignent en ténèbres.
 15 P gelasines

Après le vers 18, en P-C, pas de coupure strophique.

- 19 P,A Au loin de longs tunnels fumeux, au loin des boues
 20 P Et des gueules noires engloutissant leur nuit,
 A Et des gueules noires engloutissant leur nuit;
 21 P,A,C Quand stride un tout à coup de cri, stride et s'éraille :
 B Et stride un tout à coup de cri, stride et s'éraille :
 22 P,A Les trains, voici les trains qui vont plaquant les ponts,
 B Et trains, voici les trains qui vont plaquant les ponts,
 24 P profonds,
 26 P-C Les trains, là-bas, les trains tumultueux – partis.

LES VILLES

Odeurs de poix, de peaux, d'huiles et de bitumes !
Telle qu'un souvenir lourd de rêves, debout
Dans la fumée énorme et jaune, dans les brumes
Et dans le soir, la ville inextricable bout
5 Et tord, ainsi que des reptiles noirs, ses rues
Noires, autour des ponts, des docks et des hangars,
Où des feux de pétrole et des torches bourruées,
Comme des gestes fous au long de murs blafards
– Batailles d'ombre et d'or – bougent dans les ténèbres.
10 Un colossal bruit d'eau roule, les nuits, les jours,
Roule les lents retours et les départs funèbres
De la mer vers la mer et des voiles toujours
Vers les voiles, tandis que d'immenses usines
Indomptables, avec marteaux cassant du fer,
15 Avec cycles d'acier virant leurs gelasines,
Tordent au bord des quais – tels des membres de chair
Écartelés sur des crochets et sur des roues –
Leurs lanières de peine et leurs volants d'ennui.

Au loin, de longs tunnels fumeux, au loin, des boues
20 Et des gueules d'égout engloutissant la nuit ;
Quand stride un cri qui vient, passe, fuit et s'éraïlle :
Les trains, voici les trains qui vont broyant les ponts,
Les trains qui vont battant le rail et la ferraille,
Qui vont et vont mangés par les sous-sols profonds
25 Et revomis, là-bas, vers les gares lointaines,
Les trains soudains, les trains tumultueux – partis.

- 27 P Tonneaux de poix, flaques d'huiles, ballots de laines !
 A-C Tonneaux de poix, flaques d'huiles, ballots de laine !
- 28 P,A Bois des îles cubant vos brusques abattis,
 B Bois des îles cubant vos larges abattis,
- 29 P Peaux de fauves, avec, au bout, vos griffes mortes,
 A-C Peaux de fauves, avec, au bout, vos griffes mortes
- 30 P-C Lamentables, cornes de buffle et dents d'aurochs
- 31 P-B Et reptiles, lamés d'éclair, pendus aux portes.
- 33 P tas, vendu ce
 A vendu ce
- 35 P-C Poissons des lacs, aigles des monts, lions des crêtes,
- 37 P Rois de la force errante au clair des nuits australes,
 A Rois de la force errante au clair des nuits australes!
 B,C Rois de la force errante, au clair des nuits australes!
- 38 P-B Hélas, voici
- 39 P-B Les camions brutaux, les caves humorales,
 C Les camions brutaux, les caves sépulcrales,
- 40 P,A Et les stères et les barils, voici les soirs
- 43 P-B cuvant en
- 50 P,A Et par dessus, dans l'air de zinc et de nickel,
- 51 P cheminées.

Sacs de froment, tonneaux de vin, ballots de laine !
Bois des îles tassant vos larges abatis,
Peaux de fauves, avec vos grandes griffes mortes,
30 Et cornes et sabots de buffle et dents d'aurochs
Et reptiles, rayés d'éclairs, pendus aux portes.
Ô cet orgueil des vieux déserts, vendu par blocs,
Par tas ; vendu ! ce roux orgueil vaincu de bêtes
Solitaires : oursons d'ébène et tigres d'or,
35 Poissons des lacs, vautours des monts, lions des crêtes,
Hurlleurs du Sahara, hurlleurs du Labrador,
Rois de la force errante à travers l'étendue,
Hélas ! voici pour vous, voici les pavés noirs,
Les camions grinçant sous leurs bâches tendues
40 Et les ballots et les barils ; voici les soirs
Du Nord, les mornes soirs, obscurs de leur lumière,
Où pourrissent les chairs mortes du vieux soleil.
Voici Londres cuvant, en des brouillards de bière,
Énormément son rêve d'or et son sommeil
45 Suragité de fièvre et de cauchemars rouges ;
Voici le vieux Londres et son fleuve grandir
Comme un songe dans un songe, voici ses bouges
Et ses chantiers et ses comptoirs s'approfondir
En dédales et se creuser en taupinées,
50 Et par-dessus, dans l'air de zinc et de nickel,
Flèches, dards, coupoles, beffrois et cheminées,
– Tourments de pierre et d'ombre – éclatés vers le ciel.

- 53 P,A Soifs de lucre, combats de troc, ardeur de bourse !
 C Soif de lucre, combat du troc, ardeur de bourse !

Après le vers 53, en A,B, une coupure strophique.

- 55 P l'or et
 56 P,A De millions de pas vers le lointain Thabor
 58 P,A bloc !
 59 P,A Des voix, des cris, des batailles, – le jour s'achève,
 61 P,A Des sans cesse labeurs, des sans cesse batailles,
 B,C Des acharnés labeurs, des rageuses batailles,
 62 P En ses bureaux grinçant de leurs plumes de fer,
 A En ces bureaux grinçant de leurs plumes de fer,
 B,C En tels bureaux, grinçant, de leurs plumes de fer,
 63 P-C Sous le pli des plafonds et le gaz des murailles,
 64 B hier.

Après le vers 65, en P,A, pas de coupure strophique.

- 67 P,A De tous, se perdre et se broyer ! Voici la tranque,
 B,C tous, s'y
 68 P-C La bêche et le charroi qui labourent de l'or
 70 P Et furieux ! ô mon âme folle du vent
 72 P Salis-toi donc et meurs en ton mépris fervent !

73-76 En P, quatre vers différents :

- Arrache-toi, déchire-toi ! Voici la cave
 Pour t'étouffer loin des regrets et loin des yeux
 Mon âme, – et tu seras l'indifférente épave,
 Que d'inlassables pas écraseront sous eux.
- 74 A-C OÙ te fondre le cœur en un creuset nouveau
 76 A Si fort, qu'il foudroiera tes nerfs jusqu'au cerveau !
 B,C Si fort qu'il foudroiera tes nerfs jusqu'au cerveau !

Soifs de lucre, combat du troc, ardeur de bourse !
Ô mon âme, ces mains en prière vers l'or,
55 Ces mains monstrueuses vers l'or – et puis la course
Des millions de pas vers le lointain Thabor
De l'or, là-bas, en quelque immensité de rêve,
Immensément debout, immensément en bloc ?
Des voix, des cris, des angoisses, – le jour s'achève,
60 La nuit revient – des voix, des cris, le heurt, le choc
Des renaissants labeurs, des nouvelles batailles
En tels bureaux menant, de leurs plumes de fer,
À la lueur du gaz qui chauffe les murailles,
La lutte de demain contre la lutte d'hier,
65 L'or contre l'or et la banque contre la banque...

S'anéantir mon âme en ce féroce effort
De tous ; s'y perdre et s'y broyer ! Voici la tranque,
La charrue et le fer qui labourent de l'or
En des sillons de fièvre. Ô mon âme éclatée
70 Et furieuse ! ô mon âme folle de vent
Hagard, mon âme énormément désorbitée,
Salis-toi donc et meurs de ton mépris fervent !
Voici la ville en or des rouges alchimies,
Où te fondre l'esprit en un creuset nouveau
75 Et t'affoler d'un orage d'antinomies
Si fort qu'il foudroiera ton cœur et ton cerveau !

- 1 A Sur ce roc carié que fait clamer la mer
B Sur ce roc carié que fait souffrir la mer,
- 2 A-C Quels pas voudront monter encor, dites, quels pas ?
Après le vers 2, en A, deux vers qui, en B, C, forment une strophe :
C Dites, serai-je seul enfin et quel long glas
Écouterai-je seul, debout devant la mer ?
(2) A Écouterai-je seul à seul avec la mer ?
B Écouterai-je debout devant la mer ?
- 3 A C'est là que j'ai construit mon âme
C âme,
- 4 A Dites, serai-je seul avec mon âme ?
B – Dites, serai-je seul avec mon âme ? –
C seul, dedans mon âme ? –
- 5 A Mon âme hélas maison d'ébène
B âme hélas !
- 6 A fendu sans
- 8 C Dites, serai-je seul dedans mon âme,
- 9 A En ce nocturne et loin domaine ?
- 12 A seul avec
B,C hyperdulie,
- 13 A-C Notre-Dame, la
- 15 A En ce nocturne et loin domaine ?
- 17 A Mangent du clair soleil sur la pelouse.

LE ROC

Sur ce roc carié que ronge et bat la mer,
Quels pas voudront me suivre encor, dites, quels pas ?

C'est là que j'ai bâti mon âme.
– Dites, serai-je seul dedans mon âme ?

5 Mon âme, hélas ! maison d'ébène,
Où s'est fendu, sans bruit, un soir,
Le grand miroir de mon espoir.

Dites, serai-je seul avec mon âme,
En ce nocturne et angoissant domaine ?
10 Serai-je seul avec mon orgueil noir,
Assis en un fauteuil de haine ?
Serai-je seul, avec ma pâle hyperdulie
Pour Notre-Dame la Folie ?

Serai-je seul avec la mer
15 En ce nocturne et angoissant domaine ?

Des crapauds noirs, velus de mousse,
Y dévorent du clair soleil, sur la pelouse.

- 19 A homme s'érige
 B allée,

Après le vers 20, en A-C, deux strophes :

C Sur un étang d'yeux ouverts et de reptiles,
 Des groupes de cygnes noyés,
 Vers des lointains de plomb et d'or broyés,
 Traînent leurs suicides tranquilles
 Parmi des phlox et des jonquilles.

Et du sommet d'un cap d'espace,
 D'étranges cris d'oiseaux marins,
 Les becs aigus et vipérins,
 Clament la mort vers ceux qui passent.

- (1) A Par un étang d'yeux ouverts et de reptiles,
 (2) A Les chevelures des roseaux noyés,
 (3) A Vers les lointains de soir et d'or broyés,
 B Vers des lointains de soie et d'or broyés,
 (4) A Traînent des suicides tranquilles
 (9) A,B Chantent la mort à tel qui passe.
- 21 A Sur ce roc carié que recreuse la mer
 B Sur ce roc carié que recreuse la mer,
 C Sur ce roc carié que fait tonner la mer,
- 22 A,B Dites, serai-je seul avec mon âme ?
 C seul, dedans
- 24 A,B De voir, nerfs après nerfs, comme une proie,
 25 A,B cerveau ?
- 26 A,B Et détraqué malade, sorti de la prison
 C Et malade
- 28 A-C D'appareiller vers un lointain nouveau ?

Après le vers 28, en A, pas de coupure strophique.

20 Un grand pilier ne soutenant plus rien,
Comme un homme, s'érige en une allée
D'épithaphes de marbre immensément dallée.

Sur ce roc carié que fait gémir la mer,
Dites, serai-je seul dedans mon âme ?

25 Aurai-je enfin l'atroce joie
De voir, nerfs par nerfs, comme une proie,
La démence attaquer mon cerveau,
Et, malade têtue, sorti de la prison
Et des travaux forcés de sa raison,
D'appareiller vers un espoir nouveau ?

- 29 A,B Dites, ne
 30 A-C idée,
 32 A cri, toujours
 33 B,C voyage :

Après le vers 33, en A, un vers formant une strophe; en B, C, ce vers est rattaché à la strophe qui précède.

- A,B Croire en la démençe ainsi qu'en une foi !
 C Oh ! croire en la démençe ainsi qu'en une foi !
 34 A Sur ce roc carié que balafre la mer,
 B,C Sur ce roc carié que détraque la mer,
 35 A-C domaine,

Après le vers 35, en A, deux vers; en B,C, ces deux vers sont suivis d'une coupure strophique.

- C Les chairs mortes, l'espérance en allée,
 À rebours de la vie immense et désolée ;
 (1) A Les chairs mortes, l'âme en allée
 36 A taire en sa maison d'ébène
 37 A,B Qu'un silence de fer dont auraient peur les morts ;
 38 A Traîner de longs pas lourds vers de sourds corridors ;
 39 A heures
 43 A salons aimer
 44 A,B mourir
 45 A,B Et chaque
 46 A-C La déraison, sous ses tempes mûrir.
 47 A Sur ce roc carié que balafre la mer,
 49 A,B Dites, serai-je seul enfin avec mon âme ?

30 Dites ! ne plus sentir sa vie escaladée
Par les talons de fer de chaque idée ;
Ne plus l'entendre infiniment en soi
Ce cri toujours identique, ou crainte, ou rage,
Vers le grand inconnu qui dans les cieux voyage.

35 Sur ce roc carié que dévaste la mer,
Vieillir, triste rêveur de l'escarpé domaine ;
N'entendre plus se taire, en sa maison d'ébène,
Qu'un silence total dont auraient peur les morts ;
Traîner de longs pas lourds en de sourds corridors ;
Voir se suivre toujours les mêmes heures,
40 Sans espérer en des heures meilleures ;
Pour à jamais clore telle fenêtre ;
Tel signe au loin ! – un présage vient d'apparaître ;
Autour des vieux salons, aimer les sièges vides
Et les chambres dont les grands lits ont vu mourir,
45 Et, chaque soir, sentir, les doigts livides,
La déraison sous ses tempes, mûrir.

Sur ce roc carié que ruine la mer,
Dites, serai-je seul enfin avec la mer,
Dites, serai-je seul enfin dedans mon âme ?

- 50 A,B Et puis mourir ; redevenir rien.
53 A main, ni
56 A Que le nocturne et loin domaine,
B,C Que le nocturne et angoissant domaine,
57-59 En A-C, trois vers différents :
C En deuil de sa maison d'ébène,
Où plus ne brûle aucun flambeau,
Renferme un mort en son tombeau.

50 Et puis, un jour, mourir ; redevenir rien.
Être quelqu'un qui plus ne se souvient
Et qui s'en va sans glas qui sonne,
Sans cierge en main ni sans personne,
55 Sans que sache celui qui passe,
Joyeux et clair dans la bonace,
Que l'angoissant domaine,
Qui fut mon âme et fut ma peine
N'est plus sur ces rochers, là-haut,
Qu'un sombre et gémissant tombeau.

- 1 B noirs,
5 A yeux comme
6 A regardent
B regardent ;
7 A Et c'est vers eux, vers ces grands yeux que mon ennui
B Et c'est vers eux, vers leur terreur que mon ennui
C Et c'est vers eux, vers leur terreur, que mon ennui
8 A,B Monte, c'est vers ces yeux nitreux qui me poignent.
C Monte, c'est vers leurs yeux nitreux qui me poignent.
9 A Mes Dieux, c'est eux : le mal gratuit, celui pour soi,
B Mes Dieux, ils sont : le mal gratuit, celui pour soi,
C Mes Dieux ! ils sont : le mal gratuit, celui pour soi,
10 A L'unique ! Ils le rêvent au clair minuit des astres.
B,C L'unique ! Ils le rêvent, au clair minuit des astres,
11 A Voici soudain leur ombre en vous, comme l'effroi
12 A Entr'aperçu la
14 A puissance
15 A jaloux
B,C jaloux ;
16 A Et la taisant, pour l'aiguiser, sa malfaisance.
B,C Et la taisant, pour l'aiguiser, sa malfaisance,
18 B vexatoires,
C vexatoires ;
20 A,B mâchoires.

LES DIEUX

Et mon désert de cœur est peuplé de Dieux noirs.
Ils s'érigent, blocs lourds de bois, ornés de cornes
Et de pierres, Dieux noirs silencieux des soirs,
Mornes et noirs, dans le désert de mon cœur morne.

5 Avec des yeux, comme les yeux des loups, la nuit,
Avec des yeux comme la lune, ils me regardent :
Et c'est vers eux et leur terreur, que mon ennui
Monte, c'est vers leurs yeux aigus qui me poignent.

10 Mes Dieux ? ils sont le mal gratuit, celui pour soi,
L'unique ! Ils l'imposent sous les regards des astres.
Voici soudain leur ombre en moi, comme l'effroi
Entr'aperçu, la nuit, de ténébreux pilastres.

15 Et les uns et les autres insoucieux : seuls – tous.
Chacun pour soi rêvant à sa toute puissance,
Sous les plafonds de fer des firmaments jaloux,
Chacun taisant, pour l'aiguiser, sa malfaisance.

20 Les uns ? la haine – et les autres ? l'atrocité.
Tel autre, avec des dents lentes et vexatoires
Mâchant et remâchant sa taciturnité ;
Et tel, avec du rouge en feu dans ses mâchoires,

Ils sont les éternels de mon désert, ils sont
De mon ciel violent, dont les anciens tonnerres
Ont saccagé l'azur, l'immobile horizon ;
Ils sont mes éternels et mes tortionnaires.

- 25 A Oh! mes rages de pierre, oh ! mes orgueils de roc,
B,C roc,
- 26 A Ô mes cruels, ô mes tristes, ô mes nocturnes.
B Ô les cruels, ô les tristes, ô les nocturnes,
C Ô les cruels, ô les tristes, ô les nocturnes !
- 28 B taciturnes,
- 29 A Écrasez-les : je suis victime – et que mon cœur
- 30 A Soit l'enfermé de vos vouloirs tentaculaires ?
B,C tentaculaires ?
- 31 A Écrasez-le, lacérez-le, vaincu, vainqueur !
B,C Écrasez-moi, sous votre énorme poids vainqueur,
- 32 A Mais qu'il se crible au vent de fer de vos colères.
B Et que je meure, au vent de fer de vos colères !
C Et que je meure, au vent de fer de vos colères ?

25 Oh ! leurs rages de bête, oh ! leurs orgueils de roc,
Oh ! les cruels, oh ! les tristes, oh ! les nocturnes !
Voici ma chair et mon cerveau, voici le bloc
De mon entêtement sous vos pieds taciturnes.

30 Écrasez-moi : je suis victime – et que mon cœur
Soit le captif de vos vouloirs tentaculaires ;
Écrasez-moi, sous votre énorme poing vainqueur,
Et que je meure en me pâmant sous vos colères !

- 2 P,A fendu d'avoir
3 P,A Obstinément contre
Après le vers 3, en C, pas de coupure strophique.
4 P,A clair,
B,C clair ;
5 P,A Les ramures en tout à coup d'éclair,
B Les ramures en floraisons d'éclair ;
C Et ramures en floraisons d'éclair ;
6 P,A Les fûts comme un faisceau de lances
B Les fûts comme un faisceau de lances ;
C lances ;
7 P-B Et des rocs quadrangulaires dans l'air :
C l'air :
8 P,A Blocs de peur et de silences.
10 P,A Et le scintil aux firmaments
11 P,A Myriadaire des étoiles ;
12 P,A voiles
15 P,A fixent avec
16 P,A Ils sont pour éternellement être : les mêmes.
19 P,A Le fond et l'essence des choses
20 P,A Et par les au travers des temps planent leurs causes.
B temps, planent
Avant le vers 21, en P,A, deux vers commencent la strophe :
C Ils me brûlent de leurs vuloirs
En mes orgueils et mes douloirs.

LES NOMBRES

Je suis l'halluciné de la forêt des Nombres,
Le front fendu, d'avoir buté,
Obstinément, contre leur fixité.

5 Arbres roides dans le sol clair
Et ramures en sillages d'éclair
Et fûts comme un faisceau de lances
Et rocs symétriques dans l'air,
Blocs de peur et de silence.

10 Là-haut, le million épars des diamants
Et les regards, aux firmaments,
Myriadares des étoiles ;
Et des voiles après des voiles,
Autour de l'Isis d'or qui rêve aux firmaments.

Je suis l'halluciné de la forêt des Nombres.

15 Ils me fixent, avec les yeux de leurs problèmes ;
Ils sont, pour éternellement rester : les mêmes.
Primordiaux et définis,
Ils tiennent le monde entre leurs infinis ;
Ils expliquent le fond et l'essence des choses,
20 Puisqu'à travers les temps planent leurs causes.

Je suis l'halluciné de la forêt des Nombres.

- 22 P prodiges.
23 P vertiges.
24 P-C Voici leur danse rotatoire
27 A vrillé le
28 P,A Les bras battants dans les hasards
B Les bras battants, les bras hagards
C Les bras battants, les bras hagards,
29 P Et les hagards des cauchemars,
A Et les hagards des cauchemars.
31 C lointaines
33 P,A partis par
C certaines
34 P,A Ceux qui pourtant se sont cassés au cap des mers.
B,C Ceux qui pourtant se sont cassés aux rocs des mers.
Après le vers 34, en P, une coupure strophique.
35 B Regards abstraits, lobes vides ou sans paupières,
36 P,A,C pierres,
B pierres.
Après le vers 36, en P,A, deux vers :
C Cubes, angles, pavés d'écrasement,
Sur les chemins d'interminablement.
37 P,A des Nombres.

Mes yeux ouverts ? – dites leurs prodiges !

Mes yeux fermés ? – dites leurs vertiges !

Voici leur marche rotatoire

25 Cercle après cercle, en ma mémoire,

Je suis l'immensément perdu,

Le front vrillé, le cœur tordu,

Les bras battants, les yeux hagards,

Dans les hasards des cauchemars.

30 Je suis l'halluciné de la forêt des Nombres.

Textes de quelles lois infiniment lointaines ?

Restes de quels géométriques univers ?

Havres, d'où sont partis, par des routes certaines,

Ceux qui pourtant se sont perdus de mer en mer ?

35 Regards abstraits, lobes vides et sans paupières,

Clous dans du fer, lames en pointe entre des pierres ?

Je suis l'halluciné de la forêt des Nombres !

- 38 P triste au bord des livres
39 P,A épuisé de tout son sang
41 A yeux les
42 P tordus,
43 P,A tendus
44 P,A sombres
45 P,A Avec au bout le
46 P,A Avec toujours la

Après le vers 47, en P-C, une strophe :

- C Dites, jusques à quand le net supplice
De redouter leur maléfice,
Haineusement, dardé vers ma folie ?
Immatériels ou réels, que sais-je ?
Ils me sont froids comme la neige
Et leur fatalité me lie,
En une atroce anomalie.
(1) P Dites jusques
(2) P,A maléfice
(3) P,A Haineusement dardé
(5) P,A lie
- 49 P,A Dites jusques à quand là-haut
51 P,A Et le scintil aux firmaments
B regards aux firmaments,
52 P,A Myriadaire des étoiles,
53 P,A voiles

40 Mon cerveau triste, au bord des livres,
S'est épuisé, de tout son sang,
Dans leur trou d'ombre éblouissant ;
Devant mes yeux, les textes ivres
S'entremêlent, serpents tordus ;
Mes poings sont las d'être tendus,
45 Par au travers de mes nuits sombres,
Avec, au bout, le poids des nombres,
Avec, toujours, la lassitude
De leurs barres de certitude.

Je suis l'halluciné de la forêt des Nombres.

50 Dites ! jusques à quand, là-haut,
Le million épars des diamants
Et les regards, aux firmaments
Myriadares, des étoiles,
Et ces voiles après ces voiles,
Autour de l'Isis d'or qui rêve aux firmaments ?

- 2 A « Par au-dessus la vie et les formes, dans l'air
 B,C « Au dessus de la vie et des formes, dans l'air
- 4 A Stèle immatériel, inaccessible et clair,
- 5 A avait jusques au faite
- 10-13 *En A-C, quatre vers différents :*
 C Les sages blancs, assis sur la montagne blanche,
 Ne voient même jamais d'éclair, lointainement,
 Tomber vers eux, par à travers le firmament,
 Tellement haut se darde son rayonnement. »
 (3) A eux par à travers le firmament
 (4) A Tellement haut se tonne son rayonnement. »
- 14 A soir
- 15 A-C Avec des bruits stridents de vrille et de fermail.
- 16-23 *En A-C, huit vers différents :*
 C « Et lucides cristaux suspendus sur la mer
 Discordante des figures et apparences,
 Dans l'immobilité de leurs fixes essences,
 Les lucides cristaux scintillaient sur la mer
 Et ses vagues, vers l'infini échafaudées.
 C'étaient, Platon, tes purs orgueils d'idées
 De qui se réclamait, pour à l'instant finir,
 Le monde inconsistant et bref du Devenir.
 (2) A Multivague des figures et des apparences,
 (3) A Par l'immobilité de leurs fixes essences
 (4) A Les lucides cristaux éclataient sur la mer;
 (5) A Ce sont de purs orgueils d'idées
 (6) A De qui se reflétaient pour à l'instant finir
 (7) A Le monde inconsistant et bref du Devenir
 (8) A Et les roches des bords par les soleils escaladées. »

LES LIVRES

Les chats d'ébène et d'or ont traversé le soir.

« Au-dessus de la vie incertaine, dans l'air
Non remué jamais de la pensée abstraite,
Point immatériel, inaccessible et clair,
5 Élée avait, jusques au faite,
Hissé le songe et l'unité d'un Dieu.
La matière ? qui donc y jettera les sondes ?
L'être immense, absolu, total,
Emplit de son unique éternité les mondes.
10 Seuls les sages qui regardent les cieux
Ont défini ce feu mental
Dont le rayonnement
Est plus clair et plus haut que n'est le firmament. »

15 Les chats d'ébène et d'or ont traversé le soir,
Avec des bruits stridents de vrille et de heurtoir.

« Comme des prismes d'or ou de pures essences,
Brillant là-haut sur l'Océan des apparences
Et leurs ombres vers l'infini échafaudées,
Tu fis régner, Platon, tes lucides idées.
20 Le monde inconsistant et bref du Devenir
S'en réclamait pour tout à coup naître et finir
Et se perdre dans le chaos des choses
Et des incessantes métamorphoses. »

- 24 B,C soir,
25 A-C Avec des bruits stridents de vrille et de fermail
26 A l'air vers
B,C griffes, en
27-20 En A-C, quatre vers différents :
C « Comme une grotte d'yeux et d'oreilles, ouverts
À des splendeurs myriadares,
Les sens braquent leur feux rouges et solidaires,
Par à travers les faits, jusques à la pensée.
31 A-C La mémoire compare, agence et resplendit.
32 A dressée
35 A Et long rêveur et front ravagé de science,
40 A-C Avec des bruits stridents de vrille et de fermail,
41 A-C Avec des bruits de vis et de coupoir,
42 A Et leurs griffes en l'air vers les étoiles.
B,C Et leurs griffes, en l'air, vers les étoiles.

25 Les chats d'ébène et d'or ont traversé le soir
Avec des bruits stridents de vrille et de heurtoir
Et des griffes en l'air, vers les étoiles.

Tact, goût, vue, ouïe, odorat,
Large, puissant, solide et clair quinquemvirat,
Les sens règnent sur la vie ample et dispersée
30 Pour observer les faits et servir la pensée.
La mémoire compare, agence et réunit.
L'idée éclate – et la certitude dressée,
En mât d'orgueil sur des voiliers de nuit,
Monte à l'assaut des mers des univers.
35 Et doux rêveur et front ravagé de science,
Épicure darde ces vérités,
À travers des siècles de patience,
Vers notre ivresse d'absurdités. »

40 Les chats d'ébène et d'or ont traversé le soir,
Avec des bruits stridents de vrille et de heurtoir
Et leurs griffes ont déchiré les voiles
Qui nous cachaient les tranquilles étoiles.

- 43 A,B d'errer pauvres
 44 A-C En l'église du dogme et de l'extase, ici,
 48 A Brûlent de leurs feux clairs les merveilles nocturnes ;
 C nocturnes ;
 49 A-C yeux, laissez
 50 A cœur.
 B cœur,
 56 A-C Avec des bruits de vrille, de vis et de fermail,
 57 A-C Les chats peignés d'un vent de flamme
 58 A Ont traversé de part en part mon âme
 B part mon

Après le vers 58, en A, deux vers terminent la strophe :

Avec leurs griffes éclatées
 En ronces noires et dentées.

- 60 A Première, au
 62 A existe.
 B,C existe,
 63 A-C l'univers.

Après le vers 63, en A-C, trois vers terminent la strophe :

C Mais l'âme humaine encore gothique
 Maintient le corps que rongeront les vers
 Ainsi qu'un instrument sous son doigté mystique. »

- 65 A part mon
 B,C traversé, de
 67 A-C soir

Après le vers 67, en A-C, deux vers terminent la strophe :

C Et des chocs de marées,
 Immensément, désespérées.
 (1) A marées
 (2) A Immensément désespérées.

« Reposez-vous d'errer, pauvres cerveaux antiques,
Dans l'église du dogme et de l'extase, ici,
45 Sans qu'un sophisme éclate en la pensée, ainsi
Que sur des lins pieux les ors asiatiques.
Les paradis chrétiens, verrières de splendeur,
Brûlent, de leurs feux clairs, les murailles nocturnes
Laissez croire les yeux ; laissez pleurer les urnes
50 Divinement de la croyance sur le cœur ;
La neigeuse raison gèle le doux mystère
Du bon Jésus pasteur qui s'en revient, là-bas,
Par les jardins, avec ses pauvres agneaux las ;
Laissez croire l'amour et la raison se taire. »

55 Les chats d'ébène et d'or ont traversé le soir
Avec des bruits de vis, de vrille et de heurtoir,
Les chats ailés d'un vent de flamme
Ont traversé, de part en part, mon âme.

« Penser, même douter que l'on pense, c'est être.
60 Première ! au jour intérieur, cette fenêtre.
L'idée éclot innée, elle se scrute, insiste ;
L'infini se conçoit : donc il existe
Et Dieu ne trompe pas l'homme sur l'univers. »

65 Les chats d'ébène en flamme
Ont traversé de part en part, mon âme,
Comme des rages de vent noir
Et des tempêtes dans le soir.

- 69 A Debout dans les cerveaux à toutes les issues,
 71 B,C préconçues,
 72 A juge : préexistante
 73 B Aux sens à l'entendement.
 74 A,B patente
 75 A reine – et
 77 A soir
 78 A Avec des cris de vis et de fermail;
 B Avec des cris de vis et de fermail,
 C Avec des cris de vis et de fermail.
 81 A mordu jusque au sang
 82 B,C agonisant,

Après le vers 82, en A-C, trois vers terminent la strophe :

- C Ils ont mordu mon cœur et mon rêve et mes moelles :
 Les chats d'ébène et d'or
 Ont déchiré mon cœur à mort.
 (1) A cœur, et
- 83 A-C « Et fleur
 84 A Après des millions de temps épars
 B,C Après des millions de jours épars
 86 A-C L'homme se greffe clair sur ses humbles ancêtres
 87 A-C Et lent,
 88 A pourtant, et
 91 A,B Dites, vers quels seuils de nocturnes tombeaux ?
 92 A Le monde et des mondes et puis des mondes

« La raison invariable et fatale,
70 Debout, dans le cerveau, à toutes ses issues,
Préside à l'expérience brutale
Et la fixe d'après des formes préconçues.
Elle se scrute et se juge préexistante
Aux sens et à l'entendement.
Elle a sa vie et sa splendeur patente,
75 Elle est la reine, et vers son étincellement
Marchent les critiques et les philosophies. »

Les chats d'ébène et d'or ont traversé le soir,
Avec des cris de vis et de heurtoir.
Ils ont griffé mon cœur et le miroir
80 De mes yeux clairs vers les étoiles ;
Ils ont mordu, jusques au sang,
Mon rêve atrocement agonisant.

« Et, fleur dernière en la forêt des êtres,
Après des millions d'essais épars,
85 En semailles vers les hasards,
L'homme se greffe enfin sur ses humbles ancêtres
Et, lent, s'épanouit en suprêmes cerveaux.
Matériel pourtant et de même substance
Que l'univers qui s'ignore dans l'existence
90 Et se roule, par l'infini des renouveaux,
Dites, vers on ne sait quel glacial tombeau ?
Et des mondes encore et puis des mondes
Tournent autour de lui leurs mutuels flambeaux,
Et l'homme est l'égaré de leurs routes profondes
95 Et le perdu de leur immensité. »

96-103 *En A-C, vingt-quatre vers différents :*

- C Les chats en noir ont traversé le soir,
 Quand le moulin des maladies,
 Fauchait le vent des incendies,
 Éperdument, sa voile au nord.
- (5) Lorsque j'étais celui qui se casse la tête
 Aux blocs d'hiver de la tempête
 Et qui recommence, toujours,
 Sa même mort de tous les jours.
 Hélas! ces tours de ronde de l'infini, le soir,
- (10) Et ces courbes et ces spirales
 Et cette terreur, tout à coup,
 Comme une corde au cou,
 Sans aucun cri, sans aucun râle,
 Lorsque soudain les noirs chats d'or
- (15) Se sont assis sur ma muraille
 Et m'ont fixé de leurs grands yeux,
 Comme des fous silencieux,
 Si longuement fixé de leur mystère,
 Avec de telles pointes de clous,
- (20) Que j'en reste béant, avec des trous,
 Dans ma tête réfractaire,
 Morne de moi, fini d'essor,
 Hagaré – mais regardant encor
 Les yeux des chats d'ébène et d'or.
- (1) A Les chats en noir ont traversé mon soir,
 (4) A Éperdument, sa voile au Nord.
 (7) A recommence toujours
 (9) A Hélas, ces tours de ronde à l'infini, le soir !
 (11) A terreur tout à coup
 (13) A Sans aucuns râles,
 (20) A béant avec des trous

100

Les chats d'ébène ont traversé le soir,
Lorsque la peur du vieux mystère
Battait ma tête réfractaire
Et se glissait dans mon cœur noir.
Oh ! ces heures, ces heures
Lorsque je crie et que je pleure
Et que mes yeux sont fous et regardent encor
Et regardent toujours les chats d'ébène et d'or.

- 4 A plénière
6 A bâtie avec splendeur
10 A Sans cloche au loin, ni sans aucune
12 B,C lune,
16 A astral
18 A translucide,
22 A lagune
23 A Orné d'ébène et de métaux,
24-25 *A la place de ces deux vers, en A, on trouve cinq vers :*
 Voici se taire les marteaux
 Et l'enclume du clair de lune,
 Voici se taire les marteaux
 Qui ont bâti dans la splendeur
 Les funérailles de la lune.

U N S O I R

5 Sous ce funèbre ciel de pierre,
Voûté d'ébène et de métaux,
Voici se taire les marteaux
Et s'illustrer la nuit plénière,
Voici se taire les marteaux
Qui l'ont bâtie, avec splendeur,
Dans le cristal et la lumière.

10 Tel qu'un morceau de gel sculpté,
Immensément morte, la lune,
Sans bruit au loin, ni sans aucune
Nuée autour de sa clarté,
Immensément morte, la lune
Parée en son grand cercueil d'or
Descend les escaliers du Nord.

15 Le cortège vierge et placide
Reflète son voyage astral,
Dans les miroirs d'un lac lustral
Et d'une plage translucide ;
Reflète son voyage astral
20 Vers les dalles et les tombeaux
D'une chapelle de flambeaux.

25 Sous ce ciel fixe de lagune,
Orné d'ébène et de flambeaux,
Voici passer, vers les tombeaux,
Les funérailles de la lune.

En B,C, ce poème était précédé d'une page comportant la mention : FINALE.

- 1 A En sa robe de bijoux morts, que solennise
 B En sa robe, couleur de feu et de poison,

Après le vers 1, en A, un vers :

L'heure immobile à l'horizon,

- 5 A Choquent d'interminables bruits de gonds
 6 A Et des cercueils de bateaux noirs
 7 A L'accompagnent de leurs douloirs.

Après le vers 7, en A-C, une strophe :

C Sans qu'une aiguille, à son cadran, ne bouge,
 Un grand beffroi masqué de rouge
 La regarde, comme quelqu'un
 Immensément de triste et de défunt.

(1) A aiguille à son cadran ne

(2) A beffroi, masqué de rouge,

B rouge,

(3) A regarde comme

- 9 A De trop vouloir forer la cause,
 10 A Par en-dessous du granit noir,
 B,C noir,
 11 A,B chose.

Après le vers 11, en A, une coupure strophique.

- 12 A morte atrocement
 16 A éclaté
 17 A Tel soir illuminé de fête
 B,C Tel soir illuminé de fête,
 18 A Qu'elle sentait déjà le triomphe planté
 19 A Comme un casque sur sa tête.
 21 A Les sens et les vouldoirs moulus,
 B,C L'ardeur et les vouldoirs moulus,
 22 A tuée :

LA MORTE

*En sa robe, couleur de fiel et de poison,
Le cadavre de ma raison
Traîne sur la Tamise.*

5 *Des ponts de bronze, où les wagons
Entrechoquent d'interminables bruits de gonds
Et des voiles de bateaux sombres
Laissent sur elle, choir leurs ombres.*

10 *Elle est morte de trop savoir,
De trop vouloir sculpter la cause,
Dans le socle de granit noir
De chaque être et de chaque chose,
Elle est morte, atrocement,
D'un savant empoisonnement,
Elle est morte aussi d'un délire
15 Vers un absurde et rouge empire.
Ses nerfs ont éclaté,
Tel soir de fête,
Qu'elle sentait déjà le triomphe flotter
Comme des aigles, sur sa tête.
20 Elle est morte n'en pouvant plus,
Les vœux et les vouloirs vaincus,
Et c'est elle qui s'est tuée,
Infiniment exténuée.*

- 24 A Au long de funèbres murailles,
 26 A,B Dont les marteaux tannent l'éclair,
 C Dont les marteaux tonnent l'éclair,
 29 A Des quais, des quais et leurs lanternes,
 B Des quais toujours et leurs lanternes,
 31 A,B lumières ;
 C lumières :

Après le vers 31, en A-C, quatre vers :

- C Ce sont des tristesses de pierres,
 Maison de briques, donjon en noir
 Dont les vitres, mornes paupières,
 S'ouvrent dans le brouillard du soir ;
 (2) A Maisons de brique et cours en noir
 B Maisons de briques, donjons en noir
- 32 A Ce sont des docks d'immensément,
 33 A Pleins d'antennes démantelées
 37 A L'heure immobile à l'horizon,
 41 A Et vers les à jamais départs,
 43 A Cassant leur aile au coin des tours.
 B,C Cassant leur aile, au coin des tours.
 45 A vie,
 46 A Elle passe vers l'ignoré noir

25 *Au long des funèbres murailles,
 Au long des usines de fer
 Où des marteaux tannent l'éclair.
 Elle se traîne aux funérailles.*

30 *Ce sont des quais et des casernes,
 Et des poteaux et des lanternes,
 Immobiles et lentes filandières
 Des ors obscurs de leurs lumières.
 Ce sont de grands chantiers d'affolement,
 Pleins de barques démantelées
 Et de vergues écartelées
35 *Sur un ciel de crucifiement.**

*En sa robe de bijoux morts, que solennise
L'heure de pourpre à l'horizon,
Le cadavre de ma raison
Traîne sur la Tamise.*

40 *Elle s'en va vers les hasards
 Au fond de l'ombre et des brouillards,
 Au long bruit sourd des tocsins lourds,
 Clamant le deuil, du haut des tours.
 Derrière elle, laissant inassouvie
45 *La ville immense de la vie ;
 Elle s'en va vers l'inconnu noir**

- 47 A Dormir dans les tombeaux du soir,
48 A,B fortes,
C fortes ;
49 A Ouvrant leurs trous d'illimité,
B,C Ouvrant leurs trous illimités,
50 A-C éternité :

50

*Dormir en des tombeaux de soir,
Là-bas, où les vagues lentes et fortes
Creusant l'abîme sans clarté,
Engloutissent à toute éternité,
Les mortes.*

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
THE UNIVERSITY OF CHICAGO
THE UNIVERSITY OF CHICAGO
THE UNIVERSITY OF CHICAGO
THE UNIVERSITY OF CHICAGO

Appendice

POÈMES SUPPRIMÉS
LORS DES
ÉDITIONS REMANIÉES

Appendix
Forms & Tables
1992-93
EDUCATION DEPARTMENT

Entre Humanité et Les Armes du Soir, en A, un poème intitulé L'honneur.

Poèmes supprimés à partir de l'Édition B

L' H O N N E U R

Légendaire, la dame Aliénor traverse
 Avec un cœur sanglant mon souvenir, les soirs,
 Hiératique et morte et sa traîne renverse
 Les fleurs de son manteau sur de blancs promenoirs
 5 Qui descendent, ondés, vers les parcs héraldiques.
 Une immobile nuit lame les peupliers
 Autour. Et de claires arcades tétradiques
 Guident vers des songes de bois et d'escaliers.

Aliénor se glisse au loin parmi les marbres,
 10 Et les chemins d'émail et les taillis d'argent,
 Et les thyrses de fleurs et les armures d'arbres,
 Et rien en son maintien ne vit, rien n'est bougeant,
 Et rien ne déroidit son spectre ineffaçable,
 Impérieusement royal comme un portrait,
 15 Qu'un geste seul, vers une épée insaisissable
 Devant ses yeux toujours, comme en fuite, un attrait.

Et cette épée ardente et pâle, orgueil des races,
 Symbole avec des ans et des siècles voilé,
 Parce qu'ils l'ont vouée au sang, les rois voraces,
 20 Ses fils – et que l'honneur d'elle s'en est allé,
 La morte, avec des mains de patronne et de sainte,
 La cherche et la pourrait abriter dans la mort,
 Si la lune ne lui tendait sa lueur feinte
 Et ses erreurs d'acier et ses mensonges d'or.

25 Des espadons partout : lames et pierreries
 Et des gardes et des pointes et des aimants
 Et des glaives, là-bas – et les sorcelleries
 Des nocturnes métaux et des bleus diamants
 Aux murailles, sur les rampes des promeneurs,
 30 Le long des paliers blancs et des balcons lactés
 De lumière, des dards ! – et sous les colonnades,
 Des vieux granits plantant des lys de fixités.

– Lune dédalienne, après combien d'années
 De vision hélante à travers les palais,
 35 Trouvera-t-elle enfin closes ses destinées,
 Aliénor la grande – et le dormir en paix,
 Sous les cierges de sa chapelle ? Ou bien est-elle
 À tout jamais, la fleur de ton soleil fatal,
 La nocturne marcheuse et l'errante immortelle
 40 En ton éternité de rêve et de métal ?

– La mort n'accomplit rien hélas ! et les nuages
 Ne cessent point leur vol lorsque tombent les jours,
 Et l'infini se creuse en mystiques voyages
 D'âmes, vers des lointains toujours plus loin, toujours !
 45 L'ombre est pour l'œil et les tombeaux faits de ténèbres ;
 Et la voici qui naît à la beauté des soirs,
 Comme une éclosion en des blancheurs funèbres,
 Aliénor debout sur de grands promenoirs.

Entre Lassitude et Tourment, en A, un poème intitulé Le rire.

L E R I R E

5 Sinistrement, sous un halo
De ciel, où la lune voyage,
Elles s'ouvrent au bord de l'eau,
Fleurs humaines du marécage,
Les tant mornes têtes, le soir.
La brume tombe et le vent tangué
Un souvenir « d'allez-y voir »
Larme soudain leur face exsangue,
Et lentement, tout lentement,
10 Elles dansent au bout des branches,
Au rythme lent du flot dormant,
Masques blêmes et mines blanches,
Gilles, Pierrots, Crispins, Lindors,
La vieille joie et le vieux rire,
15 Les vieux refrains, les vieux décors,
Bouches de bois et dents de cire
Hélas! dans le demi-jour faux
Du crépuscule mortuaire,
Zébré de brusques coups de faux,
20 Figures d'ombre et de suaire,
Et de trépas silencieux,
Dont la lune rêveuse et sombre,
Chaque soir, vient fermer les yeux,
Avec ses mains de nacre et d'ombre.

LES DÉCLINS

Et c'est parmi cet orient de promenoirs,
Où sur des palais morts se dardent des colonnes,
Et sur un ciel de fer, de soudaines Bellones,
Marbres perclus, sans chef, avec des tronçons noirs
5 Et des gestes cassés vers les luttes navales ;
Et c'est par ces lointains d'inexorablement,
Plein de disques lassés de leur lent tournoiement,
Comme des yeux biglants dans le vide des salles,
Et c'est vers ces jaspes et ces granits fendus,
10 Et ces tympanes et ces dômes et ces pylones
Et ce lézardement de murs par les cyclones
Des guerres et des temps et des empires chus ;
Là-bas, c'est sur ces tas de ruines battues
De siècles et d'éclairs ; là-bas, sur ces tombeaux
15 Où s'érigeaient jadis des rois et des flambeaux,
Où se tordait l'amour en de froides statues
Immortelles, où s'exaltait la vie, hélas !
Autour des dieux et des sphinges et des chimères,
La vie, hélas ! et ses rêves homéomères
20 Toujours, infiniment toujours, et c'est là-bas,
Un soir silencieux de pensée et de sonde,
Un grand soir légendaire, un soir, où rôde encor,
Où rôde à l'horizon, celui d'ébène et d'or,
Celui, qui fut chargé des tristesses du monde !

Après A Ténèbres, en A, un dernier poème intitulé La Madone.

L A M A D O N E

Je voudrais prolonger ces grands soirs larmés d'or,
 Ces soirs, les recueillir aux jardins de mon rêve,
 Silencieusement lorsque le jour s'achève,
 Les recueillir, ces soirs, et les revivre encor

5 Avec mes yeux, non plus, mais avec mon sommeil.

Tu passerais par là, Madone énorme et noire,
 Dont les cheveux noués en vipères s'en vont
 Mordre les seins, Madone énorme et noire, et dont
 Les mains tiennent le houx et la rose de gloire,

10 Madone énorme et noire, et le crapaud de bronze.

L'âme de mon sommeil te sentirait passer
 Et me ferait les sens plus subtils et plus vagues.
 Parmi des lacs ornés et clairs comme des bagues
 Nous verrions les doigts des lys fleurdelyser

15 Un horizon lointain de nacre et d'outremer.

Tu me dirais alors la volonté des astres,
 Des miens – et lentement tu mènerais mes yeux
 Vers les bijoux secrets dont les pleurs et les feux
 Étincellent parmi les fûts et les pilastres,

20 Comme des talismans promis dans les conquêtes

J. A. MADON

It is not possible to give a general answer to the question of whether the use of the term "physician" is appropriate in the case of a person who is not a member of the medical profession.

It is not possible to give a general answer to the question of whether the use of the term "physician" is appropriate in the case of a person who is not a member of the medical profession.

It is not possible to give a general answer to the question of whether the use of the term "physician" is appropriate in the case of a person who is not a member of the medical profession.

It is not possible to give a general answer to the question of whether the use of the term "physician" is appropriate in the case of a person who is not a member of the medical profession.

It is not possible to give a general answer to the question of whether the use of the term "physician" is appropriate in the case of a person who is not a member of the medical profession.

It is not possible to give a general answer to the question of whether the use of the term "physician" is appropriate in the case of a person who is not a member of the medical profession.

It is not possible to give a general answer to the question of whether the use of the term "physician" is appropriate in the case of a person who is not a member of the medical profession.

Poèmes supprimés à partir de l'édition V

APPENDICE

Interdites à l'homme et hors de son loisir,
Mais que les Faust et les Flamel et puis les Mages
Ont évoqué là-bas en précises images
Devant l'infinité du songe et du désir

25 De ceux dont les souhaits s'en vont plus loin que Dieu.

Repos stagnant au cœur, stagnant à la pensée !
Ne plus gémir, jadis, ne plus souffrir demain !
Et retenir l'oiseau terrible avec la main,
La main qui tient en ses ongles et pavoisée

30 Qui tient le houx, la rose et le crapaud de bronze !

Je voudrais prolonger ces grands soirs larmés d'or
Ces soirs, les recueillir au jardin de mon rêve,
Silencieusement lorsque le jour s'achève,
Les recueillir, ces soirs, et les revivre encor

35 Avec mes yeux, non plus, mais avec mon sommeil.

Entre Lassitude et Tourment, en A-C, un poème intitulé Attirances.

- 1 A Lointainement, et si mystiquement pareils,
2 A,B d'argent que
3 A Vaguent, au jour tombant, sur les tombants soleils.
B Vaguent, au jour tombant, autour des vieux soleils.
4 A lointains, et comme au fond du crépuscule
B comme, au
7 A C'est toujours du silence, à moins dans la pâleur
B C'est toujours du silence, à moins, dans la pâleur
8 A soir un
12 A mystique pour
15 A Parmi les lys ? Sont-ils des vierges et leur chair ?
16 A,B OÙ seul, ce qui survit de merveilleux aux tombes
17 A partis vers
19 A,B Lointainement, combien nous les sentons vouloir
21 A horizons
24 A Soudains, pour leurs gloires noires et trépassées.

Poèmes supprimés à partir de l'Édition V

A T T I R A N C E S

Lointainement, et si étrangement pareils,
De grands masques d'argent, que la brume recule,
Vaguent, au jour tombant, autour de grands soleils.

5 Les doux lointains ! – et comme au fond du crépuscule,
Ils nous fixent le cœur, immensément le cœur,
Avec les yeux défunts de leur visage d'âme.

C'est toujours du silence, au moins, dans la pâleur
Du soir, un jet de feu soudain, un cri de flamme,
Un départ de lumière inattendu vers Dieu.

10 On se laisse charmer et troubler de mystère,
Et l'on dirait des morts qui taisent un adieu
Trop mystique, pour être écouté par la terre !

15 Sont-ils le souvenir matériel et clair
Des éphèbes chrétiens couchés aux catacombes
Parmi les lys ? Sont-ils leur regard et leur chair ?

Ou bien ce qui survit de merveilleux aux tombes
De ceux qui sont partis, vers leurs rêves, un soir,
Conquérir la folie à l'assaut des nuées ?

20 Lointainement, combien nous le sentons vouloir
Un peu d'amour pour les œuvres destituées,
Pour leur errance et leur tristesse aux horizons,

Toujours ! aux horizons du cœur et des pensées,
Alors que les vieux soirs éclatent en blasons
Soudains, pour les gloires noires et angoissées.

Entre Tourment et Ressouvenir, en A-C, un poème intitulé Illusion.

- | | | |
|----|-----|---|
| 1 | A | Droite sur |
| 3 | A | ouvert ainsi |
| 6 | A | velours ou |
| 9 | A,B | qui dans la brune |
| 10 | A | Peuplent multipliés |
| | B | multipliés, les |
| 13 | A | aller et |
| 14 | A | soir, |
| 15 | A | Et le cœur se délasse en ce clair nonchaloir, |
| | B | nonchaloir, |
| 16 | A,B | illuminé comme |

ILLUSION

Droite, sur le pignon, une cigogne, l'une
 Patte levée et l'autre en tige de roseaux,
 Et le bec large ouvert, ainsi que des ciseaux
 De pâle argent, pour découper le clair de lune,

5 Pour découper le pâle argent du clair de lune
 Et ses moires et ses velours, ou bien encor
 Happer les feux de nacre et les étoiles d'or
 Qui s'éveillent avec les sylphes de la brune,

10 Les feux de nacre et les feux d'or, qui, dans la brune,
 Peuplent, multipliés les glauques infinis
 Et les golfes lointains et les grands lacs unis
 De nos rêves, miroirs de gloire et de fortune ;

Et l'on se laisse au songe aller – et la fortune
 Habille de chimère et de voiles le soir
 15 Et notre âme se meut en ce clair nonchaloir
 Illuminé, comme un rivage de lagune.

11111011

1. The first part of the report is devoted to a general description of the project and its objectives. It is followed by a detailed account of the work done during the period covered by the report. The results of the work are then presented and discussed. Finally, the conclusions reached are stated and the work is summarized.

2. The second part of the report is devoted to a detailed description of the work done during the period covered by the report. It is followed by a detailed account of the results of the work and a discussion of these results. Finally, the conclusions reached are stated and the work is summarized.

3. The third part of the report is devoted to a detailed description of the work done during the period covered by the report. It is followed by a detailed account of the results of the work and a discussion of these results. Finally, the conclusions reached are stated and the work is summarized.

4. The fourth part of the report is devoted to a detailed description of the work done during the period covered by the report. It is followed by a detailed account of the results of the work and a discussion of these results. Finally, the conclusions reached are stated and the work is summarized.

5. The fifth part of the report is devoted to a detailed description of the work done during the period covered by the report. It is followed by a detailed account of the results of the work and a discussion of these results. Finally, the conclusions reached are stated and the work is summarized.

Les Débâcles

- 2 A Ô mon vieux cœur malade et plangorant aussi,
 4 A S'enfuit avec des pleurs vers le néant. Voici
 5 A Qu'ils hululent sinistrement et qu'on hulule
 6 A Vers eux, parmi les loins d'échos du crépuscule,

Le vers 7, en A, est disposé sur une seule ligne.

- 11 A rués à
 12 A,B Oh cet
 13 A Des chiens, des mauvais chiens, hurleurs de clair de lune,
 16 A Tes naufrages d'espoir et de renoncement.

Après le vers 16, en A, pas de coupure strophique.

- 19 A Et fait tomber ses fruits et ses larmes de soir,
 21 A ennuis où
 22 A Pour y sans cesse analyser leur parélie,
 24 A linceuls immensément
 25 A Par les plaines et les plaines s'indéfinient.
 B continuent.
 26 A La nature se plaint en toi de tes douleurs;
 27 A Et vous mêlez ainsi vos doubles voix qui nient ;
 28 A Mais les échos hurleurs repoussent vos douleurs
 29 A Les voix de vos douleurs et de vos pleurs – ailleurs.

HEURES D'HIVER

Les molosses d'hiver, le gel, le vent, la neige,
 Ô mon vieux cœur de lassitude et de souci,
 Ils hurlent à la mort, écoute! et leur cortège
 S'enfuit, avec des pleurs, vers le néant. Voici,
 5 Qu'ils ululent sinistrement et qu'on ulule
 Vers eux, parmi les lourds échos du crépuscule,
 En réponse, là-bas.

L'horizon ? c'est du sang,
 Du pus et de la lèpre et de la pourriture.
 10 Et toi, mon cœur piteux, caduque et vieillissant,
 Et toi, mon incurable et nocturne blessure,
 Tu sens aussi ces chiens rués, à travers toi.
 Oh ! cet interminable et novembrail aboi
 Des chiens, des mauvais chiens, hurleurs au clair de lune,
 15 Comme ils geignent ton deuil et combien longuement
 Raillent leurs cris, leurs cris de hargne et de rancune,
 Tes naufrages d'espoir vers le renoncement.

L'arbre des pleurs, ainsi que les sorbiers d'automne,
 S'érige en tes songes et, rouge, les festonne
 20 Et laisse choir ses fruits et ses larmes de soir,
 À lente pluie et longue – avec mélancolie!
 Les lacs de tes ennuis, où se viennent asseoir,
 Pour y mirer les yeux fixes de leur folie,
 Et ton vouloir et ton orgueil et ton tourment,
 25 Ainsi que d'immenses linceuls, immensément,
 Par les plaines et les plaines se continuent ;
 Le souvenir en toi déchaîne ses douleurs
 Et vous mêlez vos voix que les sanglots obstruent
 Mais les échos toujours repoussent ces douleurs
 30 Les voix de ces douleurs et de ces pleurs – ailleurs !

HENRY D. RIVER

The history of the United States is a story of growth and expansion. It begins with the first settlers who came to the shores of the Atlantic Ocean. They found a land of opportunity and freedom, a land where they could build a new life for themselves and their families. The early years were filled with hardship and struggle, but the spirit of the pioneers was unyielding. They worked hard and sacrificed everything to create a better future for themselves and their children.

As the years passed, the United States grew in size and power. The discovery of gold in California and the opening of the West led to a period of rapid expansion. The United States became a world power, and its influence spread across the globe. The American dream of freedom and opportunity became a reality for millions of people. The United States stood for the principles of democracy and self-government, and these principles inspired people around the world.

However, the path to greatness was not without challenges. The United States faced many difficulties, including wars and economic crises. But the American people always rose to the occasion and overcame their enemies. They showed the world that the United States was a land of courage and determination. The United States has always been a land of hope and possibility, a land where the dream of a better life is always within reach.

The history of the United States is a testament to the power of the human spirit. It is a story of a people who have overcome adversity and built a great nation. The United States is a land of freedom and opportunity, a land where the American dream is still alive and well. The history of the United States is a story of a people who have made a difference in the world, and their legacy will live on forever.

Les Flambeaux noirs

Les Flambeaux noirs

Poème supprimé à partir de l'Édition B

UN SOIR

Au long d'un mur toujours le même,
 D'un pas fiévreux et lourd, toujours le même,
 Je vais avec l'effroi de ce mur sur moi-même.

5 Mathématique ennui d'équerre et de compas,
 Ce mur, immensément blafard de haut en bas,
 Par blocs et puis par blocs, encore, infiniment,
 Monte par blocs toujours, du sol au firmament,
 Sans coude, sans cambrure et sans au loin
 10 Jusques à l'horizon tentaculaire, un coin
 Qui casse en angle clair le silence vrillé,
 À coup de gel, sur cet espace oxidalé.

Au long du mur toujours le même
 Je vais avec l'effroi de ce mur sur moi-même.

15 Le vent se rape en bise et se serre en étai;
 Ce vent ? – par à travers mon corps, comme un couteau !
 Le vent acide et dur qui s'astringe de fer
 Et grince entre mes dents l'acier de son hiver,
 Et grince et se déchire et se stride et s'enfuit
 Vriller haineusement des murailles de nuit,
 20 Là-bas, avec un tel vouloir d'hostilité,
 Qu'il semble à coup de vis forer l'éternité.

Au long d'un mur toujours le même
 Je vais avec l'effroi de ce mur sur moi-même.

Formes supérieures à partir de l'Édition B

Les faits

Après il en sera question de l'œuvre
En un premier chapitre, nous nous
Le chapitre, l'œuvre de l'œuvre de l'œuvre

En un second chapitre, nous nous
Le chapitre, l'œuvre de l'œuvre de l'œuvre

En un troisième chapitre, nous nous
Le chapitre, l'œuvre de l'œuvre de l'œuvre

En un quatrième chapitre, nous nous
Le chapitre, l'œuvre de l'œuvre de l'œuvre

En un cinquième chapitre, nous nous
Le chapitre, l'œuvre de l'œuvre de l'œuvre

En un sixième chapitre, nous nous
Le chapitre, l'œuvre de l'œuvre de l'œuvre

En un septième chapitre, nous nous
Le chapitre, l'œuvre de l'œuvre de l'œuvre

25 Longitude par à travers l'insanité
De ces toujours mêmes sites d'identité.
Longitude de mer immensément de mer
Sans quelque part un phare à travers l'ombre ouvert ?
Longitude de peur vers quel inconnu noir
30 Qu'un fer rouge de soleil brûle au fond du soir ?
Longitude se prolongeant, dites jusqu'où ?
Par à travers ma tête et mon cerveau de fou ?

Au long d'un mur toujours le même
Je vais avec l'effroi de ce mur sur moi-même.

35 Et c'est ainsi, dites, depuis quel désespoir ?
De bataille cabrée en fuite au fond du soir ?
Depuis que veule et morne et si vieux de rancœur
Mon corps comme un haillon me pend le long du cœur.
Depuis que tout s'en est allé de mon orgueil :
Mâts éclatés et quille en l'air contre un écueil.
40 Depuis le dernier cri de mon entêtement
Broyé dans le silence et dans l'étouffement.

Au long d'un mur toujours le même
Je vais avec l'effroi de ce mur sur moi-même.

I thought not a better I might
 In our country's history to be made
 I thought the man in our country
 This question that we have I never I never
 I thought the man in our country
 On our country's history to be made
 I thought the man in our country
 For a better man in our country

In our country's history to be made
 In our country's history to be made

In our country's history to be made
 In our country's history to be made
 In our country's history to be made
 In our country's history to be made
 In our country's history to be made
 In our country's history to be made
 In our country's history to be made
 In our country's history to be made

In our country's history to be made
 In our country's history to be made

Oh ! ce vide total où l'on entend béant
45 Et, le pouls suspendu, se taire du néant.
Où des astres, cœurs extirpés du vieil azur,
Mécaniques de fer, gisent le long du mur,
Où des siècles et des siècles d'entassement
Sont endormis, en des sommeils d'immensément.
50 Où c'est l'heure toujours qui ne passera pas
Qui tinte et fait trembler ce mur de haut en bas.

Au long d'un mur toujours le même,
Je vais avec la mort de ce mur sur moi-même.

- 1 A Dans le jardin de marbre où des lions, ornés de fleurs, indiquent,
2 A Mélancoliques, le char du vieil amour,
4 A regardent mélancoliques
6 A,B Des chapelets de seins enguirlandent le bord
7 A Des seins de reine, avec, en croix, des couteaux d'or.
8 A Le sourire des Omphales, qui plus ne bouge,
9 A En face de Méduse orne le timon rouge.
12 A l'arrière traînée,

Après le vers 14, en A, une strophe :

- Dans le jardin de marbre où des lions mélancoliques
Traînent le char du vieil amour.
- 16 A Tués ! – sous quel broiement de sphinx et de gorendes ?
17 A Les nuits avec la nacre et les marbres du soir ?
B soirs ?
18 A En fuite – et quels brusques tombeaux d'orient noir.
B noirs.

Après le vers 18, en A, une strophe :

- Les terrasses, à quels plafonds de cieux pendues ?
En tout à coup de tonnerres tonnant – fendues.
- 19 A,B Où le Persée et les dragons écaillés clair

Poèmes supprimés à partir de l'Édition V

L'ANCIEN AMOUR

Dans le jardin, où des lions mélancoliques
 Traînent le char du vieil amour,
 Mes yeux ont allumé leurs braises sur la tour
 Et regardent, mélancoliques,
 5 Traîner le char du vieil amour.

Des chapelets de seins enguirlandent ses bords,
 Des seins de reine, où sont plantés des couteaux d'or.

Un cœur sombre et déchiqueté, qui plus ne bouge,
 Et les yeux de Méduse ornent le timon rouge.

10 Sur de noirs piédestaux voilés, des torses nus,
 Les bras coupés, disent qui fut jadis Vénus.

Et par les crins, à l'arrière, traînée,
 Saigne la tête atrocement glanée
 D'Hérodiade.

15 Les héros roux, buissons de feux dans les légendes,
 Tués ! – sous quel broiement de sphinx ou de gorendes ?

Les nuits avec la nacre et les marbres des soirs !
 En fuite – et quels brusques tombeaux d'Orients noirs !

20 Où le Persée et les monstres gardant la mer
 Et les glaives où fermentait du sang d'éclair ?

Où les lotus des baisers frais, où les losanges
 Vers la femme – de fleurs, de chants et de louanges ?

24 A Autour de cols penchés sur des seins de soleil ?

Après le vers 24, en A, une strophe :

Où les philtres, où les poisons, où les prodiges
Et vers l'à travers tout les bondissants quadriges ?

Après le vers 26, en A, une strophe :

Où les dormirs unis de chair, d'os et de cendres,
En un même sépulcre, orné de salamandres ?

28 A Mélancoliques le

29 A Mes yeux l'ont vu passer,

30 *En A, ce vers manque.*

31 A Mes yeux en braises sur la tour.

33 A Vers quels oublis, vers quels néants,

34 A Vers quelles à jamais débacles et ruines,

35 A Soufflaient ces lions roux le han de leurs poitrines ?

37 A Leurs pas usés, leurs pas

38-39 *En A, deux vers différents :*

Trébuchant en trépas,
Traîner l'inévitable et leurs exils

Où les bras purs, lacés en immortel sommeil,
Autour de fronts penchés sur des seins de soleil ?

25 Où les amants tordus comme des arbres d'or
Dans le soir enivrant du jardin de la mort ?

Là-bas, où les lions promènent,
Mélancoliques, le char du vieil amour,
Mes yeux l'ont vu sortir
30 Du solennel jardin des souvenirs,
Mes yeux qui veillent sur la tour.

Vers quels caveaux et quels lointains béants,
Vers quels combats, vers quels néants,
Vers quels oublis et vers quelles ruines,
35 Poussaient, ces lions roux, le han de leurs poitrines ?
Vers où leurs pas s'en allaient-ils ?
Leurs pas usés, leurs pauvres pas,
Vers quels exils s'en allaient-ils,
Vers quels trépas ?

- 44 A morts au
47 A Demain! on fait en
B Demain! on
48 A On fait de l'or avec des os de cimetièrè ;
Après le vers 48, en B, une coupure strophique.
49 A,B Les fleuves de la mer écoulent l'univers
Après le vers 50 en A, deux vers :
Les quais de roc, chevelus de flambeaux,
Brûlent pour on ne sait quels modernes tombeaux
51 A Et brusque,
52 A Jette la ville en fusion parmi l'espace.
55 A Vers quelles à jamais débâcles et ruines
56 A Soufflaient les vieux lions le han de leurs poitrines,
58 A tombaient bonnes des
59 A Ils s'en sont venus promener par les rues
B Ils sont venus promener par les rues
60 A,B De la ville – là-bas – et des foules bourruës,

40 L'horizon rouge éclate en ville colossale
De toits et de palais et de ponts dans les cieux ;
Une fumée immense et transversale
Barre des visages d'astres silencieux
Comme des morts, au fond des cieux ;
45 Les usines tannent de la matière
Splendide et qui sera la vie et l'infini
Demain !... on fait, en des sous-sols de nuit,
On fait du pain avec des os de cimetière ;
Les fleuves et la mer écoulent l'univers
50 Vers les banques et les hangars ouverts ;
Et, brusque, un train qui siffle et passe
Jette la ville en fusion par les espaces.

Vers quelle folie et quels lointains béants,
Vers quels oublis, vers quels néants,
55 Vers quels trépas et vers quelles ruines
Poussaient, les vieux lions, le han de leurs poitrines,
Lorsque, quittant le grand jardin peuplé de marbres
Et les ombres qui leur tombaient, bonnes, des arbres,
Ils sont venus promener par des rues
60 De rails, de trams, de cabs et de foules bourruées,
Mélancoliques, loin de la tour,
Le char piteux du vieil amour ?

- 1 A En un là-bas de gangrène et de fiel
2 A Des trous d'astres vidés saignent au fond du ciel.
4 A Et d'immobile désespoir,
5-6 *En A, deux vers différents :*
 Sans jamais geste de tempête
 En coup de vent sur leur défaite.
7 A Pays de quelque part en des lointains marins,
11 A Marais de plomb et longs égouts
13 A nausées
14 A Sur mes cadavres de pensées.
15 A vase
16 A,B transvase,
17 A lèpre
 B lèpre,
18 A vèpre.
19 A mort
20 A Obscurément, au fond d'un port,
21 A Du haut d'un clocher qui s'exhume
22 A brume.

UN SOIR

Sur des marais de gangrène et de fiel
Des cœurs d'astres troués saignent du fond du ciel.

Horizon noir et grand bois noir
Et nuages de désespoir
5 Qui circulent en longs voyages
Du Nord au Sud de ces parages.

Pays de toits baissés et de chaumes marins
Où sont allés mes yeux en pèlerins,
Mes yeux vaincus, mes yeux sans glaives,
10 Comme escortes, devant leurs rêves.

Pays de plomb — et longs égouts
Et lavasses d'arrière-goûts
Et chante-pleure de nausées,
Sur des cadavres de pensées.

15 Pays de mémoire chue en de la vase,
Où de la haine se transvase ;
Pays de la carie et de la lèpre.
Où c'est la mort qui sonne à vêpre ;

20 Où c'est la mort qui sonne à mort,
Obscurément, du fond d'un port,
Au bas d'un clocher qui s'exhume
Comme un grand mort parmi la brume ;

- 23 A OÙ c'est mon cœur morne et ranci
B OÙ c'est mon cœur qui saigne aussi,
24 A Qui saigne encor, mon cœur aussi
25 A En ce là-bas de gangrène et de fiel,
26 A Trou d'astre noir au fond du ciel.

25

Et c'est mon cœur qui saigne aussi,
Mon cœur morne, mon cœur transi,
Mon cœur de gangrène et de fiel,
Astre cassé, au fond du ciel.

THE HISTORY OF THE
THE HISTORY OF THE
THE HISTORY OF THE
THE HISTORY OF THE

Bibliographie

MANUSCRITS

Les Soirs. Bibliothèque Royale de Bruxelles. Archives et Musée de la Littérature. (FS XVI 31).

Les Débâcles. Bibliothèque Royale de Bruxelles. Archives et Musée de la Littérature. (FS XVI 24).

Les Débâcles. Manuscrit reproduit en fac-similé, précédé d'une étude sur la création poétique chez Verhaeren, par André FONTAINE. Paris, Mercure de France, 1926.

PRÉORIGINALES

1. Les Soirs

Les Arbres, Le Cri, Le Moulin (titre collectif : *Les Soirs*), dans *La Jeune Belgique*, 5 novembre 1885, pp. 521-524.

Infiniment, dans *Les Écrits pour l'Art*, mai 1887, p. 66.

Insatiablement, Le Gel, Mourir (titre collectif : *Soirs*), dans *La Revue Indépendante*, juin 1887, pp. 384-386.

2. Les Débâcles

Si morne !, dans *Les Écrits pour l'Art*, juin 1888, p.16.

3. Les Flambeaux noirs

- Londres* (premier titre des *Villes*), dans *La Wallonie*, mars 1888, pp.152-154.
Départ, dans *La Jeune Belgique*, mars 1890, pp. 156-157.
Les Nombres, *La Dame en noir*, dans *La Jeune Belgique*, avril 1890,
pp. 179-185.

ÉDITIONS ORIGINALES

- Les Soirs*. Bruxelles, Deman, 1888, 80 p.
Les Débâcles. Bruxelles, Deman, 1888, 72 p.
Les Flambeaux noirs. Bruxelles, Deman, 1891, 79 p.

ÉDITIONS REMANIÉES

- Poèmes (Nouvelle Série)*. *Les Soirs*, *Les Débâcles*, *Les Flambeaux noirs*. Paris,
Mercure de France, 1896, 214 p.
Poèmes (Nouvelle Série). *Les Soirs*, *Les Débâcles*, *Les Flambeaux noirs*. Paris,
Mercure de France, 1906, 214 p.

ÉDITION DÉFINITIVE

- Œuvres d'Émile Verhaeren*, tome 2. *Les Soirs*, *Les Débâcles*, *Les Flambeaux
noirs*, *Les Apparus dans mes chemins*, *Les Villages illusoires*, *Les Vignes de
ma muraille*. Paris, Mercure de France, 1914, 350 p.

Table des matières

Avant-propos	5
--------------	---

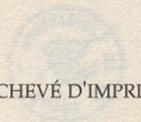
INTRODUCTION	9
La trilogie des « soirs »	13
Les Soirs	14
Les Débâcles	16
Les Flambeaux noirs	18
L'évolution de la trilogie	23
Les remaniements	24
Les suppressions	25
Les corrections stylistiques	26
Principes suivis pour l'édition critique	33
Tables des sigles	34

ÉDITION CRITIQUE	35
Les Soirs	37
Les Malades	39
Les Complaintes	45
Humanité	47
Les Armes du soir	49
Sous les porches	51
Lassitude	53
Tourment	55
Ressouvenir	57
Les Vêpres	59
Le Gel	63
Insatiablement	65
Les Chaumes	67
Londres	69
Au loin	71
Le Moulin	75
Les Rues	77
Les Voyageurs	79
L'Idole	83
Les Arbres	85
Les Vieux Chênes	87
Le Cri	91
Infiniment	93
Mourir	95
À ténèbres	99
Les Débâcles	103
Dialogues	105

Le Glaive	109
Si morne !	111
Éperdument	113
Prière	115
Vers l'enfance	117
Conseil absurde	119
Là-bas	123
Pieusement	129
Vers le cloître	131
Heure d'automne	135
Mes doigts	137
Fleur fatale	139
S'amoinrir	141
Heures mornes	143
Le Meurtre	147
La Tête	151
Inconscience	153
La Couronne	157
Les Flambeaux noirs	159
Départ	161
Un soir	165
Les Lois	167
La Révolte	169
La Dame en noir	173
Les Villes	181
Le Roc	187
Les Dieux	195
Les Nombres	199
Les Livres	205
Un soir	215
La Morte	217

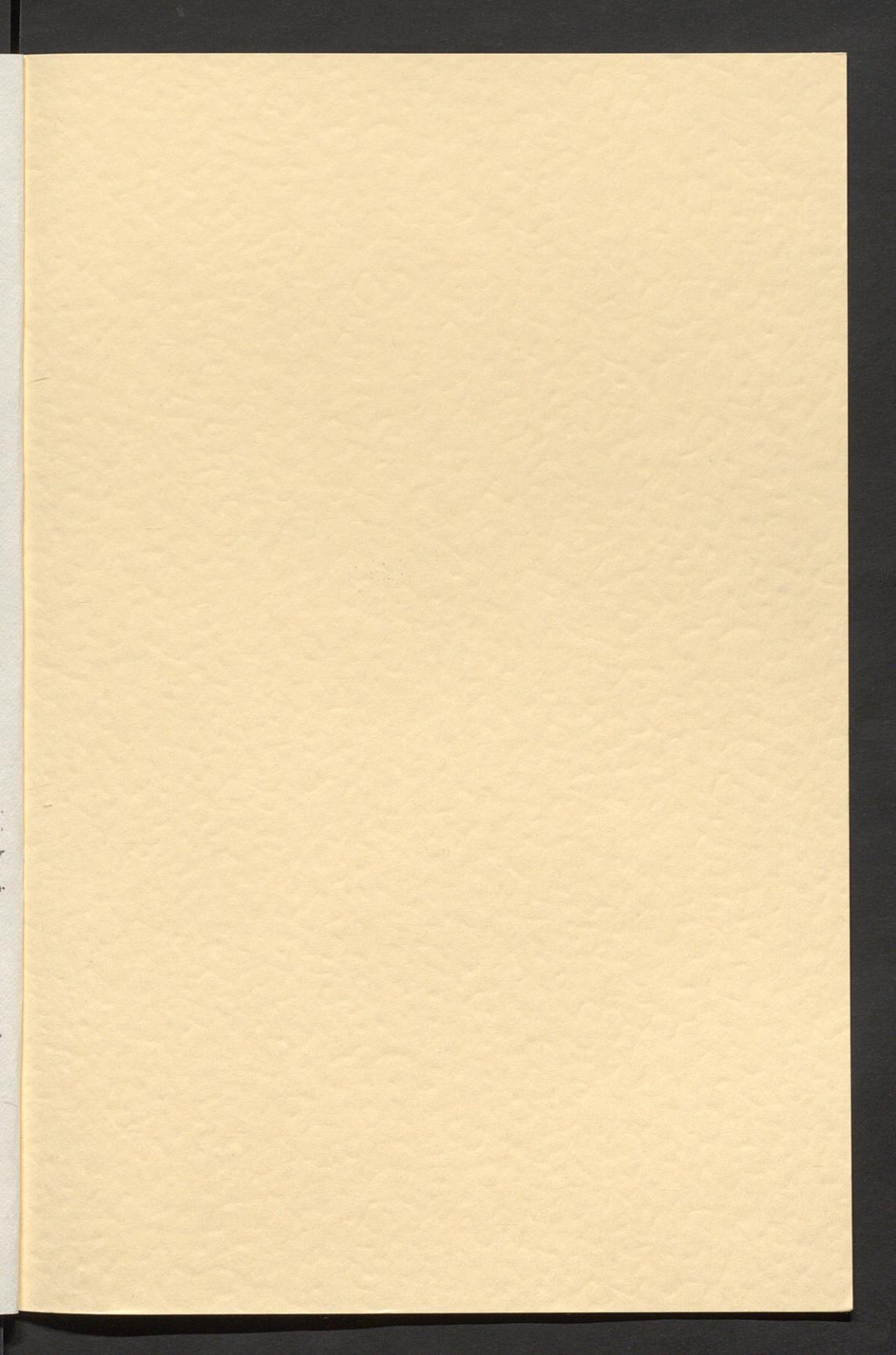
APPENDICE	223
Les Soirs	225
L'Honneur	227
Le Rire	231
Les Déclins	233
La Madone	235
Attrances	239
Illusion	241
Les Débâcles	243
Heures d'hiver	245
Les Flambeaux noirs	247
Un soir	249
L'Ancien Amour	255
Un soir	261

Bibliographie	265
---------------	-----



ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN NOVEMBRE
MIL NEUF CENT NONANTE-QUATRE
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE CAMPIN
(BELGIQUE)





L'œuvre d'Émile Verhaeren fascina aussi bien André Gide que Stefan Zweig, Filippo Tommaso Marinetti que Vsevolod Meyerhold. Œuvre essentielle pour qui veut comprendre les enjeux et les contradictions de l'intelligentsia européenne au tournant du siècle, elle constitue aussi un des repères majeurs du renouveau littéraire belge de la fin du XIXe siècle.

Protéiforme, cette production couvre aussi bien la poésie que la prose, le théâtre que la critique d'art. Elle a pour caractéristique d'être en mouvement constant, en renouvellement incessant. À chaque réédition de ses textes, Verhaeren remanie donc profondément son corpus.

Accessible aujourd'hui en de rares fragments, la production littéraire de l'écrivain l'est, qui plus est, en dehors de toute référence des éditeurs à ces innombrables variantes, souvent significatives. La réalisation d'une édition critique des Oeuvres complètes du poète des *Villes tentaculaires* constitue donc une nécessité.

Établie dans la ligne de la méthode élaborée – en ce qui concerne la production poétique en tous les cas – par feu Joseph Hanse (1900-1992), cette édition, qui débute par la publication des recueils de la "trilogie noire", s'étendra à tout le corpus verhaerenien, correspondance incluse.

Elle est la première édition complète, de type scientifique, consacrée à un écrivain belge de langue française.

Michel Otten est professeur de littérature française à l'Université Catholique de Louvain. Il y donne par ailleurs l'enseignement consacré aux lettres belges de langue française. Auteur d'un mémoire sur Albert Mockel et d'une thèse de doctorat sur Max Elskamp, il supervisa, avec Joseph Hanse, les travaux d'étudiants qui servent de base lointaine à la présente édition critique. Il dirige également, dans son université, la chaire de poésie qu'il a créée. Il a publié de nombreuses contributions à l'étude des lettres belges.

La collection **Archives du futur** est publiée sous la responsabilité des **Archives et Musée de la Littérature** à Bruxelles. Elle est dirigée par Marc Quaghebeur.

